
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

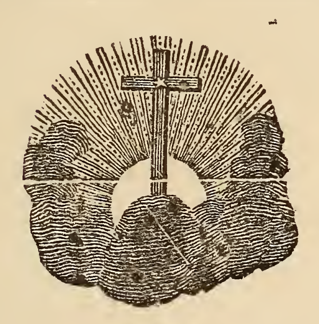
DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE

DISTRICT DE MONTREAL.

JANVIER 1852.



MONTREAL:

BUREAU DES MÉLANGES RELIGIEUX, RUE ST. DENIS,
PRÈS L'ÉVÊCHÉ.

1852.

Avec approbation des Supérieurs.

COUP-D'ŒIL

SUR LES PRINCIPALES MISSIONS CATHOLIQUES.

AVANT de présenter le Rapport de cette année sur les Missions Canadiennes, nous croyons prévenir les désirs des zélés Associés de la Propagation de la Foi, en annexant à ce petit recueil un résumé, aussi concis que possible, de ce qui a été écrit de plus intéressant sur l'état général des principales Missions Catholiques répandues dans les différentes parties du monde. Le temps nous manque pour donner à ce travail toute l'attention qu'il mériterait, mais ce coup-d'œil rapide, si incomplet qu'il puisse être, ne laissera pas que d'être encore assez intéressant pour satisfaire la pieuse curiosité des Associés, et nous l'espérons, pour les animer à redoubler de zèle pour une œuvre si éminemment catholique. Nous pensons que les pieux Associés liront avec une douce satisfaction, deux lettres de N. S. P. le Pape Pie IX, adressées aux Conseils Centraux de Lyon et de Paris, et nous les insérons en tête de ce Rapport, comme un touchant témoignage de l'intérêt que notre Père commun daigne porter à l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

LETTRE ÉCRITE PAR SA SAINTETÉ

AU CONSEIL CENTRAL DE LYON.

PIE IX PAPE,

Chers fils, salut et Bénédiction Apostolique.

La piété filiale pour notre personne et l'empressement respectueux qui vous distinguent, chers fils, c'est avec une douce satisfaction que Nous les voyons confirmés de nouveau dans votre lettre du 22 avril dernier, par laquelle vous avez voulu Nous féliciter de notre retour dans cette ville et souhaiter du fond du cœur une tranquillité durable à Nous et à tout ce qui Nous concerne. C'est pourquoi, aux sentiments généreux exprimés dans votre lettre, Nous répondons par le témoignage réitéré de notre paternelle et très-bienveillante sollicitude pour vous, et Nous donnons, comme il convient, de grands éloges aux sentiments de dévouement à notre égard dont vous avez été animés d'une manière admirable, soit dans nos épreuves, soit dans notre prospérité. Il n'est pas besoin, chers fils, que Nous vous excitions par beaucoup de paroles à rendre, comme il est juste, avec humilité de cœur, de très-vives actions de grâces à Dieu, auteur de notre salut, car c'est un bienfait nouveau et très-étonnant qu'il nous a accordé dans ce temps de tristesse et d'affliction. Plaise cependant au Seigneur, qu'apaisé par la pénitence, il détourne les fléaux de sa colère que nous méritons pour nos péchés, et qu'il jette enfin des regards miséricordieux sur l'universalité du peuple chrétien ! C'est ce que par nos vœux ardents et nos prières Nous demandons chaque jour au Dieu très-clément, et nous le conjurons aussi, avec toute l'instance de nos humbles prières, de multiplier ses dons sur vous et de vous couvrir de sa protection. Comme gage de ces biens et dans le désir que ce soit un témoignage de la tendresse paternelle que Nous avons pour vous, Nous donnons à vous tous, chers fils, avec le plus grand amour et la plus intime affection de notre cœur, notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à St. Pierre, le 22 mai de l'an 1850, de notre Pontificat l'année quatrième.

PIE IX, PAPE.

LETTRE ÉCRITE PAR SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE PARIS.

PIE IX PAPE,

Chers fils, salut et Bénédiction Apostolique.

Les sentiments de piété et de complet dévouement à notre personne que vous Nous avez manifestés avec tant d'empressement lorsqu'après la déplorable révolution de cette ville, Nous avons dû nous réfugier à Gaëte, Nous les retrouvons dans votre lettre du 27 avril, où vous Nous félicitez avec tant d'affection de notre heureux retour dans cette ville de Rome. C'est avec raison, très-chers fils, que vous vous livrez, au sujet de cet heureux événement, à la joie la plus vive ; c'est avec raison aussi, qu'après en avoir d'abord rendu grâces à l'immortel Auteur de toutes choses, vous décernez un brillant tribut d'éloges aux soldats de la France, et aux autres troupes auxiliaires qui ont bien mérité de Nous, et en affermissant la puissance temporelle du siége apostolique, et en assurant la dignité et la liberté indispensables au Souverain Pontificat. Que Dieu, le suprême rémunerateur des bonnes œuvres, laisse tomber un regard bienveillant sur ces nations catholiques si zélées pour sa gloire ; que pour le secours que leurs mains ont porté, et à notre personne, et au siége suprême de Pierre, il les récompense et par les bénédictions de la terre et par les dons du ciel. Pour vous, très-chers fils, Nous vous adressons le témoignage de notre juste reconnaissance, et Nous Nous plaisons à renouveler les éloges que mérite le zèle avec lequel vous travaillez à l'Œuvre si importante de la Propagation de la Foi. Dans l'humilité de notre âme, Nous conjurons le Seigneur tout-puissant de multiplier et de faire fructifier en vous les dons de sa miséricorde. Comme augure de ces célestes faveurs, et en témoignage de notre vive affection pour vous, Nous vous accordons à tous, très-chers fils, du fond de notre cœur paternel, notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à St. Pierre, le 8 juin de l'an 1850, et de notre Pontificat le quatrième.

Signé, "PIE IX, PAPE."

ETAT DES MISSIONS

CONFIÉES

A LA COMPAGNIE DE JESUS.

Ces missions sont au nombre de douze ; à savoir : deux en Europe, Tine et Syra dans l'Archipel, et Trébigne dans l'Herzégovine ; trois en Asie, la Chine, le Maduré et la Syrie ; deux en Afrique, l'Algérie et Madagascar ; cinq en Amérique, l'Amérique méridionale, la Jamaïque, les missions dépendantes du Missouri, les Montagnes-Rocheuses et le Canada.

TINE ET SYRA.

Sept Pères, deux Frères Coadjuteurs.

Les Pères employés dans ces îles continuent leur modeste, mais utile ministère ; la connaissance du grec moderne qu'ils ont acquise, et dans laquelle quelques-uns même excellent, les mettra à même de profiter, pour étendre leur Apostolat, de la première ouverture favorable. L'édification que procure le zèle de ces Missionnaires, s'accroit encore de leur extrême pauvreté. Leur maison a plutôt besoin d'être entièrement reconstruite que réparée ; et cependant ils ne se sont jamais plaints dans leurs lettres de l'incommodité de leur habitation, ni des privations de tout genre qu'ils ont à endurer.

TRÉBIGNE OU HERZÉGOVINE.

Huit Pères, trois Frères Coadjuteurs.

Dans le diocèse de Trébigne proprement dit, il n'y a en ce moment que cinq Pères et un Frère coadjuteur. Deux autres Pères et deux Frères sont employés dans le diocèse de Raguse ; un Père se trouve seul en ce moment à Durazzo.

Les stations du diocèse de Trébigne, occupées par les Pères Jésuites, sont Trébigne, Gradaz et Dubrave. Pendant plus des deux tiers de l'année, le Missionnaire doit être en tournée pour visiter les habitations des catholiques, presque tous gardiens de

troupeaux, disséminées au milieu des montagnes, et souvent fort éloignées du chef-lieu de la paroisse. Il fait le catéchisme, entend les confessions et fortifie par l'administration des sacrements ces chrétiens simples, qui se trouvent environnés de Mahométans auxquels ils sont soumis.

Les stations du diocèse de Raguse sont Topollo et Trapano; elles ne diffèrent pas des précédentes, si ce n'est que le pays n'est pas sous la domination musulmane.

Dans la ville de Durazzo, on compte deux cents catholiques. Outre le soin de ces pauvres chrétiens qui depuis longtemps étaient sans secours spirituel, et de ceux que le commerce du port y attire, le Missionnaire a commencé à ouvrir une école pour les garçons.

CHINE.

Vingt-six Pères, quatre Scolastiques, cinq Frères Coadjuteurs.

Malgré le nombre consolant de religieux de la Compagnie déjà employés en Chine, cette Mission n'a pas encore pris les développements qu'elle obtiendra plus tard. Les derniers renforts ont permis à Mgr. Maresca et au Supérieur d'accorder à quelques Missionnaires, déjà anciens, un peu de temps pour l'étude de la langue mandarine et des caractères chinois. Jusqu'ici, à cause de l'abandon complet où se trouvaient depuis longues années plusieurs districts, les Pères Jésuites avaient dû se contenter d'apprendre à la hâte le dialecte du Kiang-Nan, pour être en état, bientôt après leur arrivée, d'entendre les confessions et de faire le catéchisme; souvent même ils étaient jetés au milieu des chrétientés avant de pouvoir se passer d'interprêtes, et lorsque, aidés de la grâce, ils avaient trriomphé des premières difficultés du dialecte, de manière à se faire entendre des gens du peuple, ils étaient néanmoins condamnés à ne pouvoir pas exercer leur ministère auprès des lettrés, faute de connaître la langue savante. Cet obstacle une fois levé, il sera permis à quelques Pères d'essayer de gagner à notre sainte religion des prosélytes dans les classes supérieures. Outre les quatre scolastiques qui étudient en même temps la théologie et la langue mandarine à Zikawei, quatre Pères aussi se livrent à ce dernier travail. — Le P. Aleyandre Roze dirige toujours le séminaire de Wamdam; on a vu récemment en France un jeune élève de cet établissement qui se rendait à Naples pour y terminer ses études. Les autres Missionnaires dissiminés dans différents districts s'y livrent avec zèle aux travaux accoutumés de l'Apostolat. Les aumônes de la Propagation de la Foi con-

courent, avec les dons des indigènes et des étrangers, à la construction de la cathédrale dont Mgr. Besi a jeté les fondements à Chang-hai, et que Mgr. Maresca continue.

MADURÉ.

Quarante Pères, treize Scolastiques, six Frères Coadjuteurs.

Le Noviciat établi depuis quelques années dans cette mission commence à produire des fruits ; les novices qui ont fait leurs vœux avaient été fournis par le diocèse de Goa, ou envoyées d'Europe après avoir donné des preuves suffisantes de vocation et d'aptitude à l'apostolat des Indes. Il en est déjà sorti quatre Pères, actuellement occupés aux travaux de la mission et dont deux ont été ordonnés au Maduré, et cinq Scolastiques appliqués à la direction des études dans le collége de Négapatam. Depuis la fondation de cette maison, la mort a enlevé deux des plus jeunes novices, que leurs frères aiment à regarder comme des protecteurs qui les ont précédés au ciel.

On sait qu'au Maduré ce sont toujours les mêmes travaux, les mêmes vicissitudes de consolations et d'épreuves. C'est de la part des schismatiques que viennent les plus grands obstacles à l'accroissement de l'œuvre de Dieu. Les dernières lettres de Mgr. Canoz nous apprennent que trois villages du Sud, entraînés par un chef qui était toujours resté attaché au schisme, s'étaient révoltés contre leurs Missionnaires. Peut-être, à force de patience et de douceur, ceux-ci parviendront-ils à faire rentrer dans le devoir ces néophytes, pour la plupart plus à plaindre qu'ils ne sont coupables ; mais tant qu'un coup décisif n'atteindra pas les chefs à Goa, les prêtres catholiques seront sans cesse exposés à ces déplorables revers. Cette situation de l'Eglise primatiale des Indes est d'autant plus affligeante, qu'avec les habitudes de foi qui depuis trois siècles y sont enracinées, et que les familles Indo-portugaises conservent encore, il serait facile sous une bonne administration ecclésiastique d'y former de nombreux et de fervents Missionnaires pour tous les Vicariats apostoliques de l'Inde. Les jeunes gens de Goa, qui sont entrés dans la Compagnie ces dernières années, ont jusqu'ici confirmé cette conjecture.

Le collége de Négapatam s'avance ; ce sera un grand bienfait pour les enfants des familles étrangères et une nouvelle espérance pour la Religion. Celui des Tamoulers promet des fruits aussi précieux que celui des blancs ; quelques vocations s'y sont déjà déclarées.

A Tutucurin, une belle église vient d'être terminée ; ses dimensions ont dû être proportionnées au nombre des chrétiens, qui s'élèvent dans cette ville à trois mille cinq cents. Elle a

la forme d'une croix latine, et trois nefs; mais elle n'est encore couverte que de feuilles de palmier, défense insuffisante contre la violence des vents d'ouest qui soufflent dans ces parages.

A la prière de Mgr. Bettachini, Vicaire apostolique de Jaffna, Mgr. Canoz a pu lui prêter quatre Missionnaires, pour les îles situées entre le Maduré et Ceylan, et qui étaient privées entièrement de secours. Mgr. Bettachini a divisé en trois districts principaux son Vicariat; il a confié la partie occidentale qui comprend Jaffna, aux Oblats de Marseille; la partie orientale aux prêtres séculiers; les îles aux Pères de la Compagnie. Si la divine Providence permet que la mission du Maduré se constitue assez solidement pour avoir un Noviciat et une maison d'études pour les Scolastiques, elle pourra rendre plus tard aux autres Vicariats de l'Inde un service analogue à celui qu'elle a la consolation de prêter en ce moment au Vicariat de Jaffna.

ILE DE LA RÉUNION ET DE MADAGASCAR.

La principale espérance de cette mission est l'établissement de la Ressource, fondé en faveur des jeunes Malgaches, et aussi pour offrir aux Missionnaires fatigués par des fièvres opiniâtres un lieu de repos où ils puissent recouvrer leurs forces. On y compte déjà trente enfants de Madagascar; mais à peine ont-ils un logement capable de les contenir. Les cases qu'ils occupent actuellement, et qui leur ont servi jusqu'à ce jour de chapelle, de salles de classes et d'études, de réfectoire, de chambre à coucher, etc., outre l'immense inconvénient de n'offrir qu'un espace beaucoup trop restreint et insuffisant, se trouvent encore, malgré les réparations qu'on ne cesse d'y faire, dans un tel état de délabrement et de vétusté, qu'il y a lieu de craindre qu'au premier coup de vent tout cela ne finisse par crouler et par ensevelir les Missionnaires et les enfants sous des ruines. La violence des ouragans qui règnent dans ces colonies donnent du fondement à ces appréhensions.

Pour intéresser encore plus nos Associés en faveur de cette œuvre, nous citerons un trait de ces jeunes Malgaches. Ils ne sont pas encore tous baptisés; les Missionnaires leur font attendre et vivement désirer cette grâce, et ils emploient tous leurs soins à leur en faire bien apprécier l'importance. Un jour que ces enfants étaient allés laver leur linge, l'un d'eux laissa tomber dans l'eau et dans un endroit assez profond un morceau de savon. Il s'agissait de le repêcher et l'enfant allait plonger, lorsque tout-à-coup il se rappelle qu'il n'est pas encore chrétien. Alors il s'arrête, et s'adressant à un des camarades qui était déjà baptisé: " Toi qui es chrétien, dit-il, plonge; tu n'as rien " à craindre, parce que si tu te noies, au moins tu iras au ciel, " mais moi non, puisque je ne suis pas chrétien."

SYRIE.

Treize Pères, quatre Frères Coadjuteurs.

Les établissements de cette mission se réduisent jusqu'à présent aux Résidences de Beyrouth et de Bickfaja, au collége de Ghazir et à la mission de Zahlé. Les élèves du collége de Ghazir continuent à donner beaucoup de consolation à leurs maîtres. A Zahlé, les écoles sont toujours florissantes et très-nombreuses. Celles de Bickfaja n'ont pas diminué; à Beyrouth le nombre des élèves a augmenté; ils sont maintenant cent vingt, pour la plupart catholiques et de la nation maronite; il y a néanmoins parmi eux un certain nombre de Grecs schismatiques ou de Roum, ainsi qu'on les appelle dans le pays, qui reçoivent des Révérends Pères l'instruction littéraire. Ces points de contact avec les Missionnaires dissipent, et chez eux, et chez leurs parents bien des préjugés, et ne doivent pas être inutiles pour leur salut dans les vues de la Providence. Une congrégation de jeunes gens vient de se former à Beyrouth; ils ne sont pas encore très-nombreux, mais plusieurs sont très-zélés, et font espérer que l'œuvre prospérera. Un des premiers buts de cette association était d'aider ses membres à passer saintement le dimanche; ce premier but étant atteint, on a pu mettre quelques jeux à leur disposition. Le P. de Prunières, qui dirige cette œuvre, cherche les moyens de leur procurer une bibliothèque de bons livres, pour les préserver du danger que peut présenter pour eux la connaissance de nos langues européennes, et ne les laisser profiter que de leurs avantages.

ALGÉRIE.

Vingt-sept Pères, six Scolastiques, trente-six Frères Coadjuteurs, dont vingt-neuf se trouvent à Ben-Aknoum ou à Dely-Ibrahim succursale de cet établissement. Outre le ministère qu'exercent ces Religieux auprès des soldats dans les expéditions militaires et dans les hôpitaux, nous devons mentionner l'*Orphélinat* où deux cents enfants indigènes, privés de famille, ont été adoptés et sont élevés par la Religion, et le *Noviciat* qui a pour but la préparation immédiate des jeunes Missionnaires destinés aux pays où l'arabe est la langue usuelle. Dans quelques années seulement, on pourra recueillir les fruits de cette institution; mais il est facile d'en apprécier déjà l'importance.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Soixante-deux Pères, vingt-huit Scolastiques, vingt-cinq Frères Coadjuteurs.

Les missions comprises sous ce nom forment deux divisions principales, dont chacune a un premier Supérieur qui dépend immédiatement du P. Provincial d'Espagne. La Nouvelle-Grenade forme une de ces divisions; les missions dites du Paraguay composent la seconde.

La division de la Nouvelle-Grenade a trente Pères, vingt-un Scolastiques, seize Coadjuteurs; elle comprend les colléges-pensionnats de Santa-Fé de Bogota et de Medellin, le noviciat et le séminaire épiscopal de Popayan et la Résidence de Pasto.

Aux colléges de Santa-Fé et de Medellin, les externes sont nombreux; les pensionnaires de ces établissements atteignent le nombre que le local permet de recevoir. Le saint ministère est exercé avec fruit dans ces deux populeuses cités, autant que le permettent les soins que réclament les élèves. Plusieurs missions ont été données dans le pays et suivies des bénédictions accoutumées.

La Résidence de Pasto a toujours été établie en vue des missions indiennes. Elle se trouve néanmoins encore à trois ou quatre journées de distance de la vaste étendue de terrain (deux cents lieues environ), couverte en grande partie de marécages et de forêts, qui sert de retraite aux Sauvages. — Lorsque la divine Providence en fournira les moyens, on établira plus près d'eux une autre Résidence; mais c'est déjà beaucoup pour les Missionnaires, qui rapportent presque toujours la fièvre de leurs excursions dans ces terres incultes, où l'humidité de la nuit le dispute la plupart du temps à la chaleur accablante du jour, c'est déjà beaucoup pour eux de n'avoir pas un trajet d'un mois à faire, tout malades et tout languissants, avant de trouver une maison où ils puissent être soignés (1).

La mission dite du Paraguay a trente-trois Pères, sept Scolastiques et neuf Frères Coadjuteurs. Sur ce nombre, il y a dans le Brésil dix-huit Pères, sept Scolastiques et quatre Frères Coadjuteurs; à Montevideo quatre Pères et un Coadjuteur; dans la République de Bolivia huit Pères et un Coadjuteur; au Chili deux Pères et un Coadjuteur.

Sur tous ces points, des bénédictions vraiment étonnantes accompagnent les missions données par les RR. Pères; elles

(1) Nous apprenons que toutes ces œuvres, colléges, séminaires et missions de la Nouvelle-Grenade, viennent d'être frappées par un décret du gouvernement qui bannit les RR. Pères Jésuites. Il aura donc suffi d'un arrêt inspiré par la haine pour enlever à la Religion ses apôtres, à la jeunesse ses guides, aux Sauvages l'unique espoir de leur civilisation!

sont toutes un triomphe de la grâce et de la miséricorde divine. L'œuvre des Indiens est dans ces différents pays l'objet des vœux les plus ardents de la Compagnie. Mais pour être continuée d'une manière durable, elle demande qu'il y ait auparavant des résidences ou un collége bien établis. Elle a commencé avec succès au Brésil. C'est pour cette œuvre surtout, pour l'entretien des Scolastiques et les frais de traversée, que les secours de la Propagation de la Foi sont le plus nécessaires.

JAMAIQUE.

Six Pères.

L'arrivée de deux nouveaux Missionnaires a déjà permis de visiter toutes les semaines les stations voisines de Kingston. Dans le courant de l'année dernière, il y a eu dans cette ville et ses dépendances cent baptêmes d'adultes.

MISSIONS DÉPENDANT IMMÉDIATEMENT DE LA PROVINCE DU MISSOURI.

Six Pères et neuf Frères Coadjuteurs.

Ces missions, situées à l'est des Montagnes-Rocheuses, sont celles des Osages et des Potowatomies. Ces dernières continuent à combler de joie et de consolation leurs Missionnaires. L'école établie parmi les Osages marche bien, et les adultes donnent de grandes espérances. Toutefois leur proximité des frontières de l'Union et leur commerce habituel avec les blancs seront pour longtemps un obstacle à leur conversion.

MONTAGNES-ROCHEUSES.

Onze Pères et dix Frères Coadjuteurs.

Les craintes qu'on avait de voir ces missions troublées, dispersées peut-être, à l'occasion de la guerre déclarée aux Sauvages, à la suite du meurtre commis par eux sur la personne d'un ministre protestant qui exerçait la médecine, ne se sont pas réalisées. On compte aux Montagnes-Rocheuses quatre stations principales : Sainte-Marie chez les Têtes-Plates, le Sacré-Cœur chez les Cœurs d'Alènes, St. Ignace chez les Kalispels et St. François-Xavier à Wallamette. La direction de ces jeunes chrétientés absorbe les Pères qui s'y trouvent en ce moment, et ne leur permet pas de chercher à convertir en masse de nouvelles tribus, auxquelles ils ne pourraient donner les soins que réclament de nombreux Néophytes, sans négliger les missions déjà fondées et en compromettre l'existence. Ainsi celle de Sainte-Marie des Têtes-Plates s'est vue, l'année dernière, à deux doigts de sa perte ; les blancs voulaient s'emparer des

terres voisines; leur complot fut déjoué par la vigilance du P. Mengarini, contre lequel ils cherchèrent à se venger par les calomnies. Un petit enfant établi chez les Cœurs d'Alènes promet beaucoup pour l'avenir religieux de ces Indiens.

CANADA.

Trente-un Pères, sept Scolastiques et vingt-un Frères Coadjuteurs.

Sur ce nombre d'apôtres les missions proprement dites occupent quinze Pères et dix Frères Coadjuteurs; elles sont toutes dans le Canada supérieur. Ce sont celles de Sandwich ou de l'Assomption, dans laquelle il n'y a point de Sauvages ou presque point, de Wilmot et de New-Germany formées en grande partie de colonies Allemandes, du Sault Sainte-Marie, du St. Cœur dans l'île Walpool, de Ste. Croix dans l'île Manitouline, et de l'Immaculée Conception sur le lac Supérieur. Ces quatre dernières sont principalement pour les Indiens; elles sont très-laborieuses, et, sans jeter d'éclat, elles produisent des fruits solides et bien précieux aux yeux du Seigneur. Mais le nombre des ouvriers qui les desservent est encore bien insuffisant. Ainsi, le P. Hanipaux, qui se trouve dans l'île Manitouline avec le P. Nicolas Point, a, tant dans cette île que sur le continent, plus de vingt postes ou villages à visiter. Quelques-unes de ces stations qui renferment de cinquante à cent néophytes, sont à une trentaine de lieues de Sainte-Croix; de là ce Père, quoique robuste et très-actif, s'estime heureux quand il a pu, une fois par année, accorder quelques jours à plusieurs de ces postes.

Le Sault Sainte-Marie dessert une station de Sauvages qui en est éloignée d'environ 80 lieues. L'Immaculée-Conception a plusieurs postes à quarante, cinquante, soixante milles de distance. A la fatigue des excursions se joignent d'autres épreuves bien pénibles au cœur des Missionnaires. Dans une nuit du mois de mars dernier où le P. Du Ranquet était absent, l'église et le presbytère furent incendiés; rien ne fut sauvé des flammes; l'opinion commune attribue l'incendie à la haine de quelques chefs infidèles, attisée encore par l'esprit de secte.

Nous terminons ce rapide exposé des travaux apostoliques de la Compagnie de Jésus par un fait auquel nous serions trop heureux d'applaudir, s'il ne renfermait pas pour nos contrées une perte et un reproche. " Dans la seule année dernière, écrit le " R. Père Général des Jésuites, plus de cent trente de mes Re- " ligieux ont quitté l'Europe pour aller renforcer les missions. " Il semble que la divine Providence veuille réserver à cette " Œuvre miraculeuse et si éminemment catholique la gloire " d'avoir créé, ou rétabli, ou sauvé du moins, toutes les missions " actuellement existantes sur la surface de la terre."

ETAT DES MISSIONS

CONFIÉES

A LA COMPAGNIE DE SAINT-LAZARE.

Le principal effort des Lazaristes, se porte aujourd'hui vers le Levant. En Turquie d'abord, si l'on se bornait à compter les conquêtes individuelles, il y aurait déjà, dans ces conversions isolées, de quoi compenser amplement les sacrifices de tout genre fait en faveur de l'Eglise orientale. Mais, ce qui est plus encore que des hérétiques et des infidèles gagnés à la vraie foi, il y a maintenant pour la Religion dans ces contrées une position fortement assise qui s'améliore de jour en jour. Entourée d'une considération dont elle n'avait pas joui depuis des siècles, dotée d'institutions que lui envieraient beaucoup de villes des pays chrétiens, elle possède les moyens d'action les mieux adaptés aux besoins actuels, et dont l'emploi n'avait pu être tenté jusqu'à cette époque. L'éducation publique, la presse religieuse et les établissements de charité sont les trois plus importantes de ces nouvelles créations. Avant d'énumérer leurs bienfaits, et pour en mieux apprécier le côté providentiel, il est bon de rappeler combien elles sont venues à propos pour sauver ce qui restait encore de catholicisme en Orient.

La Russie, avec le rôle de souveraine qu'elle s'est arrogé dans les diverses communions schismatiques, avec l'influence qu'elle exerce de longue main dans les affaires de la Turquie, de la Perse et de la Grèce, avec le prosélytisme organisé dans les provinces danubiennes pour s'assimiler la race slave, sous prétexte d'identité d'origine, la Russie allait étouffer les derniers germes de notre foi et s'imposer en maîtresse absolue des consciences, depuis le golfe Adriatique jusqu'à la mer Caspienne. Du reste, elle était loin de rencontrer un obstacle à ses projets dans le clergé dissident, qui rêve toujours une Eglise orientale, et glisse par une pente naturelle sous la main qui caresse son schisme pour l'asservir (1).

Un autre danger menaçait aussi le Levant depuis quelques années. Les sociétés bibliques l'avaient silloné en tout sens depuis Athènes jusqu'à Téhéran ; elles y avaient semé leurs livres dans toutes les langues. Ce n'est pas que le protestantisme ait jusqu'à présent rien établi de sérieux, ni qu'il ait ex-

---

(1) Rapports de M. Leleu, 1845 et 1846.

cité la moindre sympathie : son culte trop froid et trop nu pour l'Occident, l'est à plus forte raison pour les Orientaux, et ses blasphèmes contre Marie sont plus que suffisants pour le rendre impopulaire. Mais il apporte avec lui deux fléaux : l'amour de l'argent et l'esprit d'incrédulité. Il paie tout, même les consciences ; s'il fait des prosélytes, il leur assure des pensions ; s'il ouvre des écoles, il en solde les enfants ; en sorte qu'un peuple pénétré jusqu'ici de respect pour sa foi s'habitue à la croire chose vénale comme tout le reste, puisqu'elle a aussi des acheteurs. De cettte disposition à l'incrédulité il n'y a qu'un pas, et ce qui aide à le franchir c'est la tendance naturelle à secouer le joug des pratiques gênantes, c'est la facilité de lui échapper en déclarant qu'on se fait *protestant*, mot qui a passé dans la langue turque comme synonyme d'homme sans religion (1).

A ces deux ennemis de l'orthodoxie, la politique russe et la corruption protestante, les Lazaristes ont opposé comme arme défensive :

1o. *La presse religieuse.* — Une imprimerie a été fondée à Constantinople, où s'élaborent des ouvrages de controverse et de piété, français, latins, anglais, italiens, grecs, arméniens, turcs et persans (2). Par elle, les populations chrétiennes ont été averties du péril qui les menaçait, les petits triomphes que se décernaient les méthodistes, se sont évanouis à la révélation des honteux moyens de leur propagande ; les Arméniens ont reculé devant la servitude moscovite qui allait être le prix de leur défection ; le clergé grec, attaqué dans ses abus et forcé de rougir de sa stérilité tracassière, a compris que le temps était passé où il abusait impunément de son influence auprès de la Porte pour opprimer la minorité catholique, et nos frères ont vu leurs rangs s'élargir par la diffusion de la vérité, dès qu'on a eu des livres à mettre entre les mains de ceux qui venaient frapper à la porte de l'Eglise latine pour lui demander l'instruction. C'est là, désormais, un genre de prédication dont le succès est admirablement constaté (3).

2o. *L'éducation publique.* — Dans l'état actuel de la société en Orient, avec des populations qui sont légalement parquées dans leurs croyances, si les Missionnaires se bornaient à la seule prédication de l'Evangile, ils n'obtiendrait de leurs sueurs qu'un bien faible résultat. Heureusement une autre voie s'est ouverte, à leur activité, un nouveau courant d'idées venu de l'Occident a servi les desseins de leur zèle, c'est le besoin d'éducation qui s'est éveillé au milieu de toutes les nations orientales. Il fallait

(1) M. Leleu, Rapport de 1846.

(2) Un Mandement épiscopal sorti de ses presses, a fait immédiatement tripler les recettes de l'Œuvre à Constantinople.

(3) Lettre de M. Etienne, Supérieur général des Lazaristes, 6 avril 1848.

se placer à la tête de ce mouvement sous peine de le voir, guidé par des mains hostiles, égarer la jeunesse ; il fallait greffer l'Evangile sur la génération naissante pour qu'au jour de sa maturité elle en portât spontanément les fruits. Or, ce que les Lazaristes ont déjà réalisé, sous ce rapport, en Grèce, en Turquie, en Perse, dans les capitales de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte et de l'Abyssinie, peut aisément s'apprécier par ce seul fait qu'en moins de deux années ils ont fondé cinq pensionnats, ouvert douze écoles gratuites et élevé plus de deux mille enfants dans la seule Préfecture apostolique de Constantinople. Partout le succès a dépassé leurs espérances, et de plus il a eu pour résultat de donner à l'enseignement une impulsion générale. A la vue des colléges et des écoles élevés par les Lazaristes, tout le monde s'est occupé d'éducation ; et, que ce soit émulation ou jalousie, toujours est-il que le profit en est à la société, comme la gloire de l'initiative est à la Religion.

Mais ce qui paraissait désespéré et chimérique, c'était l'éducation des personnes du sexe, tant la publicité en ce genre répugnait aux habitudes et aux mœurs de l'Orient. Pour tenter un premier essai, même chez les populations franques de l'empire, il fallait braver des répulsions traditionnelles, et il n'y avait qu'un succès complet qui pût justifier la témérité de l'entreprise. Ce succès, la Providence le réservait au zèle industrieux des Sœurs de la Charité ; et aujourd'hui les écoles publiques pour les jeunes personnes sont regardées, non-seulement comme un progrès, mais encore comme un besoin social. Les femmes turques, qui remarquent cette tendance nouvelle, préfèrent secrètement dans leur cœur le sort des femmes chrétiennes à leur propre sort, et, par une conséquence bien naturelle, la loi de Jésus-Christ à celle de Mahomet. Aussi la grâce leur a-t-elle déjà fait sentir ses attraits mystérieux... Mais il est des noms qui ne doivent encore être écrits que dans le livre de vie. Nous n'en parlons ici que pour constater le changement qui s'opère dans les esprits, et les événements qui se préparent dans le lointain de l'avenir (1). Plus bas nous mentionnerons, au chapitre spécial de chaque Mission, les nombreux établissements que les Lazaristes viennent de créer.

3o. *Etablissement de Charité.* — Ces œuvres qui présentent le catholicisme sous son côté le plus attrayant et le plus divin, sont appelées à compléter par le cœur l'ascendant que le Missionnaire a pris sur les esprits, car jamais la persuation ne s'insinue mieux que par la bienfaisance. A des raisonnements on peut opposer des raisonnements ; mais à des bienfaits il ne vient à la pensée de personne, à la pensée du peuple surtout, de rien objecter. Aussi les Turcs ne savent-ils qu'admirer et bénir ces

(1) M. Leleu, Rapport de 1846.

vierges étrangères qui prennent soin de leurs jeunes familles, ces humbles femmes qui pansent leurs blessures, ces anges, comme ils les appelaient au commencement, qui ont le privilége de se multiplier comme la douleur, de prodiguer des consolations et des secours aussi inépuisables que la misère. Dans le courant d'une seule année, les Filles de Saint-Vincent-de-Paul ont pansé plus de 40,000 plaies et assisté plus de 63,000 pauvres à Constantinople, secouru plus de 71,000 indigents à Smyrne, distribué gratis des remèdes à tous les malades de Santorin et des îles environnantes, à ceux de Beyrouth et de Liban, à tous ceux d'Alexandrie dont le nombre dépasse souvent deux cents en un seul jour (1).

On comprend assez les rapports qui s'établissent, au profit de la Religion, entre cette foule d'indigents et leurs bienfaitrices. Entourées de l'estime et de l'affection de tous, de la classe des malheureux surtout qui est la plus nombreuse, elles voient autour d'elles s'effacer de jour en jour les préjugés qui nous rendaient les musulmans si hostiles ; en montrant la foi dans un type virginal et dans sa manifestation la plus douce, la charité, elles l'ont rendue chère et sacrée aux infidèles ; elles ont placé le catholicisme en Orient sous la sauve-garde de la reconnaissance publique. Cette vérité est si bien reconnue qu'un personnage éminent disait naguère à un Missionnaire du Levant : " Dans le cas d'un soulèvement des Turcs contre les Eu-
" ropéens, ce n'est pas dans les consulats, sous le pavillon d'une
" nation puissante, qu'il faudrait chercher un abri ; c'est seule-
" ment chez les Sœurs de la Charité qu'on trouverait un asile
" inviolable (2)."

" Ainsi vient de se réaliser avec un succès inespéré, nous
" écrit M. Etienne, la pensée que j'eus l'honneur de vous sou-
" mettre en 1840. Ces établissements ne sont pas des œuvres
" passagères, destinées à n'agir que partiellement sur les peu-
" ples ; ce sont, au contraire, des institutions fortement consti-
" tuées, que la succession des temps ne fera qu'affermir ; re-
" muant jusque dans leurs entrailles toutes les populations orien-
" tales ; faisant pénétrer la foi catholique dans leurs mœurs, dans
" leurs usages, dans leur langue et dans toutes leurs habitudes ;

---

(1) Ceux qui auraient peine à croire qu'il y eût tant de malheureux dans ces villes du Levant, n'ont qu'à jeter les yeux sur les lignes suivantes pour se convaincre qu'il n'y a point d'exagération dans des chiffres si élevés. Un témoin oculaire parlait ainsi de Smyrne après l'incendie de 1845. " Représentez-vous
" l'espace d'une lieu n'offrant que des ruines encore brûlantes, au milieu des
" quelles on aperçoit seulement l'Asile consacré à Marie et l'église du Sacré-
" Cœur ; voilà tout le quartier catholique... C'est toute la population chrétienne
" que nous voyons sans pain et sans abri !" Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ces incendies se renouvellent presque chaque année : 1844 avait eu le sien comme 1845.

(2) Lettre de M. Leroy, 16 février 1848.

" les amenant enfin à la connaissance de la vérité sans qu'elles
" s'en doutent, et par les moyens les plus propres à nous con-
" cilier les esprits et les cœurs... Déjà les maisons des Sœurs
" sont devenues des sanctuaires où la charité attire toutes les
" âmes, pour les éclairer et les réchauffer aux ardeurs de la vraie
" foi. Les aumônes de vos Associés pouvaient-elles avoir un
" emploi plus heureux (1)?"

Les développements que nous avons consacrés à rendre le but, les moyens et la physionomie générale des œuvres des Lazaristes en Orient, nous dispenseront de revenir sur ces considérations, dans le tableau spécial que nous allons tracer de chacune de leurs Missions en particulier.

MISSION DE CONSTANTINOPLE.

" La capitale de l'empire Ottoman, écrivait M. Leleu en
" 1846, est la ville à deux physionomies, l'une européenne et
" l'autre asiatique; c'est le point de jonction et le rendez-vous
" de deux mondes, le monde oriental et le monde occidental.
" Je ne pense pas qu'il y ait une cité où se verse une plus gran-
" de masse de populations et de croyances diverses. Ce n'est
" pas seulement la politique qui y conduit tant de voyageurs
" préoccupés de la question d'Orient, et qui croient être plus
" propres à dénouer ce nœud gordien en venant le regarder de
" plus près; ce sont encore les affaires qui entassent une multi-
" tude d'étrangers sur cette grande route du commerce; c'est
" aussi la Religion qui y députe sans cesse ses représentants
" pour des intérêts plus relevés. Dernièrement, à une réunion
" ecclésiastique, on comptait sept Prélats, trois Préfets aposto-
" liques, un Provincial et six Supérieurs de communautés reli-
" gieuses; il y avait des Evêques de quatre rites divers, des
" Religieux de cinq ordres différents; on y parlait au moins six
" langues à la fois: spectacle imposant qu'on trouverait diffici-
" lement dans aucune autre ville du monde, excepté peut-être
" à Rome."

Au milieu de ce prodigieux concours, il importait à la dignité de l'Eglise latine de frapper les regards par des établissements qui imposent le respect et la considération; il fallait montrer tout le catholicisme agissant, instruisant, civilisant au sein même de la léthargie générale. Les Lazaristes se sont mis à l'œuvre, et voici leur part du bien réalisé:

1o. Leur collége de Bebek contient plus de quatre-vingts élèves de toute nation.

2o. Les écoles de Péra et de Galata, dirigées par les Frères des Ecoles Chrétiennes, sont fréquentées par près de 600 enfants.

---

(1) Lettre de M. Etienne, 1er mai 1849.

3o. Les maisons des Sœurs de la Charité, à Galata, à Péra et à Bebek, réunissent chaque jour 715 petites filles auxquelles on fait gratuitement la classe.

4o. Un internat de 160 élèves, aussi chez les Sœurs, a été combiné de manière à ce que la subsistance de cinquante orphelines, fut fournie par la pension des jeunes personnes payantes.

5o. Une crèche a été ouverte aux enfants trouvés. Des souscriptions annuelles sont assurées déjà pour l'entretien de quarante enfants, qui n'ont d'autre patrimoine que la charité chrétienne, d'autres mères que les Filles de Saint-Vincent.

6o. Un hôpital où les dépenses en faveur des pauvres sont couvertes par la rétribution des malades payants ; des secours de tout genre distribués aux indigents et aux infirmes dont le nombre a été, pour 1848, de 113,965 ; une pharmacie qui donne gratuitement ses remèdes, bien qu'il se présente jusqu'à 500 malades, en un seul jour ; un bureau de charité organisé pour fournir aux besoins les plus urgents des chapelles pauvres, et qui, dans la seule année 1845, a pourvu vingt églises de linges et d'ornements ; telles sont les œuvres qui forment, avec l'éducation, le principal lot des Sœurs à Constantinople.

7o. Cet ensemble de fondations pieuses se complète par une imprimerie d'où sortent, entre autres publications, tous les livres fournis aux enfants des écoles dans le Levant ; et par une colonie agricole qui, sous le nom de *Saint-Vincent-d'Asie* et sous la surveillance de treize Religieux trappistes, a pour but d'abriter les chrétiens sans ressources et sans travail.

A tous ces établissements quatorze prêtres Lazaristes suffisent pour imprimer la direction ; le dévouement de dix-sept Frères des Ecoles chrétiennes et de quarante-quatre Sœurs de la Charité, leurs modestes auxiliaires, en fait la vie et le succès ; l'éducation donnée à 1,595 enfants en est le plus beau fruit, comme l'aumône de nos Associés en est l'humble trésor.

MISSIONS DE LA GRÈCE.

Santorin et Naxie sont les seuls postes de l'Archipel occupés par les Lazaristes. Dans ces deux stations on compte quatre prêtres voués à l'apostolat, trois Frères chargés de faire la classe à cinquante petits garçons, et onze Filles de la Charité. L'internat des Sœurs contient quarante pensionnaires qui appartiennent aux principales familles des îles environnantes ; leurs écoles gratuites réunissent, outre les filles catholiques, un certain nombre d'enfants de l'hérésie ; en tout, cent externes. Un hôpital donne à tous les malades, sans distinction de croyances, les soins que réclament leurs infirmités. De plus, une pharmacie ouverte aux indigents exerce la plus heureuse influence

sur la foule des malheureux qui se pressent à ses distributions de secours. C'est comme le pélerinage de la douleur fréquenté par tous les pauvres de l'Archipel; et là, comme autrefois près du Sauveur, beaucoup de malades qui n'étaient venus chercher la guérison, emportent dans leur âme la semence du salut.

MISSION DE SMYRNE.

Malgré l'incendie de 1845 qui avait dévoré, avec une partie de la ville, la plupart des établissements religieux, cette Mission est aujourd'hui dans l'état le plus prospère. Toutes les œuvres de bienfaisance, un instant interrompues par le sinistre, ont repris leur cours avec une nouvelle activité; le dispensaire, la pharmacie, les écoles ont été promptement réorganisés; les orphelines qui erraient dispersées sur les ruines de leur maison en cendre, ont été recueillies jusqu'à la dernière par les Sœurs, leurs mères adoptives; enfin, comme dédommagement des pertes matérielles, beaucoup de jeunes personnes arméniennes, grecques, protestantes, chassées, par l'incendie, des écoles hérétiques, viennent demander au catholicisme une éducation qui lui promet des conquêtes nombreuses.

Outre ces divers établissements, les Lazaristes dirigent à Smyrne un collége de quatre-vingts pensionnaires et de quatre-vingts externes. Les écoles des Frères réunissent plus de trois cents élèves, sans compter les classes d'adultes. Soixante pensionnaires et trois cents externes sont élevées par les Sœurs.

Un fait récent témoigne de l'intérêt général qui entoure ces institutions. Le nouveau gouverneur turc de la ville a cru devoir faire une visite d'honneur au collége et à la maison des Filles de la Charité, et se rendre, auprès des Missionnaires et des Sœurs, l'interprète de la reconnaissance publique. C'est la première fois que les hauts fonctionnaires de l'islanisme ont donné cette marque de considération à nos établissements. Treize prêtres, six Frères et vingt-et-une Religieuses forment le personnnel de cette Mission, et près de mille enfants fréquentent ses écoles.

MISSIONS DE LA SYRIE.

Il y a quatre ans, cette Mission avait presque disparu dans la mêlée sanglante qui couvrait le mont Liban de ruines. Aujourd'hui ses malheurs sont réparés, ses fondations accrues, ses espérances plus vastes que jamais.

Ces espérances se fondent: 1o. sur les deux écoles de Damas qui sont en grandes prospérité;—elles réunissent quatre cent cinquante enfants; 2o. sur le collége d'Antoura qui a autant d'élèves qu'il en peut contenir,—soixante-et-quinze; 3o. sur l'établissement des Sœurs à Beyrouth, qui rendent en Syrie les

mêmes services et recueillent les mêmes bénédictions qu'à Constantinople ; 4o. sur une école normale où les Filles de la Charité forment des institutrices pour les enfants des populations maronites ; 5o. sur le dévouement de onze Missionnaires, six Frères et neufs Sœurs qui, outre les œuvres déjà citées, comprennent encore dans leur coopération les Missions d'Alep et de Tripoli.

MISSIONS DE LA PERSE.

De toutes les Eglises du Levant celle de Perse est la plus entravée dans ses progrès. Rien n'a manqué à ses récentes épreuves, pas même le témoignage du sang des Missionnaires qui a coulé sous la lance des Kurdes. Sans cet orage déchaîné par la politique russe contre le catholicisme, les écoles ouvertes à Djulfa, à Tauris, à Ourmiah, à Chosrovah, allaient devenir le berceau d'autant de chrétientés florissantes, et plus de trente mille nestoriens auraient déjà fait retour à l'unité. A défaut de cette moisson qu'elle était sur le point de recueillir, la Mission a du moins neutralisé la propagande du méthodisme qui avait déjà enveloppé le pays dans ses réseaux, et qui se vanterait aujourd'hui de la conquête de la Chaldée comme du plus beau fleuron de sa couronne.

L'état actuel de cette Eglise, qui tend chaque jour à s'améliorer, en est encore à ces chiffres modestes : trois Missionnaires, deux Frères et vingt jeunes lévites. Deux postes sont occupés par les Lazaristes, l'un est Ourmiah et l'autre Chosrovah. Chacune de ces résidences a ses écoles pour les garçons et pour les filles. Cependant la ferveur se ranime parmi les fidèles ; un ébranlement général se manifeste en notre faveur au sein de l'hérésie ; des prêtres nestoriens se convertissent, et un séminaire vient d'être construit pour former le clergé indigènes aux vertus et à la science ecclésiastiques. Cette dernière œuvre est à juste titre celle qui fixe particulièrement l'attention et le zèle des Missionnaires ; son succès fera disparaître le principal obstacle aux progrès de la foi (1).

MISSION D'ALEXANDRIE.

Ici toutes les œuvres que nous allons énumérer sont de création récente. Ouverte seulement depuis cinq années, cette Mission possède déjà :

Une vaste maison et un hôpital occupés par vingt-trois Sœurs, et servant à la fois d'école par plus de trois cents jeunes filles, d'internat pour quarante pensionnaires, d'ouvroir pour soixante

---

(1) Rapports du 6 avril 1846 et du 28 septembre 1849.

personnes, dispensaire où plus de deux cents malades viennent chaque jour recevoir les soins que réclame leur état, et enfin de chrèche pour les enfants trouvés ;

Un externat de garçons, divisé en quatre classes, que fréquentent près de trois cents élèves, et que dirigent quatres Frères des Ecoles Chretiennes ;

Un presbytère convenable pour quatre Missionnaires Lazaristes, chargés de la haute direction des établissements d'éducation et de charite ;

Une eglise assez vaste pour contenir plus de deux mille personnes. Elle a été consacrée solennellement le 8 décembre dernier. Ce fut une grande joie pour les fidèles, car ils assistaient à une céremonie qui, depuis douze siècles, ne s'était pas vue sur la terre d'Egypte.

" Voilà, MM. les Associés, écrit M. Etienne, l'ensemble " que présente aujourd'hui la Mission d'Alexandrie. Or, tout " ce bien est entièrement votre ouvrage. Ce sont les ressour- " ces que vous avez mises à notre disposition qui ont permis de " fonder ces etablissements, et de leur donner ces vastes pro- " portions que réclament les besoins de la Religion, dans ce " pays qui s'en trouvait absolument dépourvu (1)."

Maintenant, si nous comparons ce tableau des Missionnaires Lazaristes du Levant avec le statistique de 1844, nous trouverons que dans cette période de cinq ans, le nombre des Missionnaires s'est élevé de trente-sept à cinquante-deux, celui des Frères de vingt-trois à quarante-un, celui des Sœurs de quarante-cinq à cent huit, celui des élèves de dix-huit cent quatre-vingt-douze à trois mille six cent soixante-cinq ; et, pour la seule ville de Coustantinoble, celui des malades et des pauvres secourus de soixante mille à cent treize mille neuf cent soixante-cinq. Ces chiffres nous dispensent de tout commentaire.

MISSION DE L'ABYSSINIE.

Ce pays est peut-être, depuis trois siècles, celui qui a donné au triomphe de l'Evangile les plus faciles espérances et la plus courte durée. Mobile et orageux comme les flots de la mer qui baigne ses côtes, le sable abyssin permet aisément à la croix de s'y enfoncer, mais il n'y a pas encore permis d'y prendre racine. Pouvait-il en être autrement dans un pays où les révolutions sont en permanence, où le fanatisme d'un sectaire, l'audace d'un soldat, le caprice populaire suffisent pour renverser l'autel ou le trône devant lequel une multitude à demi-sauvage était la veille soumise et prosternée ! Ainsi s'expliquent tant d'espérances si souvent annoncées, et presque aussitôt éva-

(1) Lettre de M. Etienne, 1er mai 1849.

nouies. A cette heure tout promet des conquêtes plus solides, à en juger par les dernières correspondances que nous allons résumer.

Mgr. de Jacobis, l'apôtre infatigable des Abyssins, venait d'être rappelé par le roi Ubié, son ancien persécuteur. Le même prince avait donné tout le pays d'Ertidza en propriété à un Allemand catholique, qui s'était hâté d'y bâtir une église et d'y former une chrétienté nombreuse. A Guala, dans l'Aganiar, était un collége composé de treize élèves avec une école publique. Adowa, Gondar et quatre autres localités importantes avaient aussi leurs chapelles où le saint ministère s'exerçait en toute liberté. Les principaux couvents de l'Abyssinie comptaient dans leur sein et à leur tête plusieurs religieux prêts à quitter l'hérésie pour embrasser ouvertement notre foi. De plus, une lettre d'Aden, à la date du 25 juin 1849, nous annonce que quatre provinces et cent cinquante Eglises n'attendent que la présence de Mgr. de Jacobis pour consommer leur retour à l'Eglise romaine. Ces conversions sont en grande partie l'ouvrage de prêtres indigènes récemment ordonnés qui, pendant l'exil du Missionnaire Lazariste, ont soutenu son œuvre et continué ses travaux (1).

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

Des rives du Parana à celles du Saint-Laurent, de Philadelphie à Mexico, la Congrégation de Saint-Lazare a semé le Nouveau-Monde de ses apôtres qui sont au nombre de soixante, de ses Sœurs de la Charité, de ses églises de ses maisons d'éducation et de ses bienfaits. Il suffira de rappeler que l'épiscopat lui doit ses Evêques de Buffalo et de Galveston ; le clergé des Etats-Unis, ses séminaires de Sainte-Marie-des-Barrens, de Philadelphie et de la Nouvelle-Orléans ; l'éducation publique, ses florissants colléges du Cap-Girardeau et de Saint-Louis ; le Texas, ses deux Missions de Galveston et de San-Antonio, qui forment avec Sainte-Geneviève, Donaldson, La Salle et Natchitoches les principales stations apostoliques de Saint-Lazare ; le Mexique, ses établissements de charité à Mexico et à la Puebla ; le Brésil enfin, une colonie récente de cinq Missionnaires, trois Frères et douze Filles de Saint-Vincent. Dans ces divers Etats, plusieurs tribus sauvages errent encore dans leurs solitudes et leurs ténèbres, en attendant des guides qui les conduisent par le baptême à la civilisation. C'est là une œuvre que les Lazaristes d'Amérique sont impatients de tenter, bien qu'elle leur promettre de nouveaux martyrs.

---

(1) Lettre du P. Louis Sturla. 25 juin 1849.

MISSIONS DE LA CHINE.

On sait quelle importance ont prise ces Missions depuis les événements qui rendent la Chine accessible aux Européens. " Maintenant la brèche est ouverte, écrit un Lazariste ; tôt ou " tard le catholicisme sera infailliblement maître de la place. " Vienne l'heure de la Providence, et, soutenus par les secours " de l'Œuvre, nous marcherons d'un pas rapide à la sainte croi- " sade."

Les positions occupées par les Lazaristes dans l'empire chinois, sont échelonnées sur une vaste zône qui se prolonge, en passant par le centre des frontières du sud à celles du nord, des rivages de l'Océan aux solitudes mongoles. Ce sont :

1o. La ville de Macao. Quatre prêtres, un Frère, dix Sœurs de la Charité, des écoles pour cent trente élèves, un asile pour trente enfants trouvés, et un dispensaire pour les pauvres composent le personnel et les établissements de Saint-Lazare à Macao ;

2o. Le Vicariat apostolique du Ho-nan, avec quatre prêtres européens, quatre prêtres indigènes, cinq ou six chapelles, un séminaire, et quatre mille chrétiens ;

3o. Le Vicariat apostolique du Kiang-si, avec quatre Missionnaires européens, dix prêtres indigènes, un séminaire de vingt Chinois, quinze écoles, vingt églises et douze mille néophytes ;

4o. Le Vicariat apostolique du Tche-Kiang, avec trois Missionnaires européens, six prêtres chinois, huit écoles, vingt chapelles, un séminaire et quatre mille cinq cents chrétiens ;

5o. Le Diocèse de Pékin, avec cinq Misionnaires d'Europe, quinze prêtres de Chine, plusieurs églises et écoles, et trente mille chrétiens environ ;

6o. Le Vicariat apostolique de la Tartarie mongole, avec trois Missionnaires européens, dix prêtres indigènes, huit écoles, huit chapelles, un petit et un grand séminaire, et cinq mille chrétiens dans une extrême indigence ;

7o. Le Vicariat apostolique du Thibet oriental, tout récemment érigé par le Saint-Siége.

Dans cette immense carrière, la sollicitude des Lazaristes se partage entre trois œuvres distinctes, dont nous ne pouvons qu'indiquer le caractère et les résultats :

1o. *L'apostolat proprement dit.* — Nos lecteurs savent, par les voyages de MM. Huc et Gabet, à quel point cet apostolat est infatigable et entreprenant. Un fait puisé à la correspondance de cette année nous apprend qu'il n'est pas moins béni. " Dans " le Ho-nan en particulier, où, il y a deux ans, on comptait à " peine mille chrétiens, des villages entiers se convertissent à la " vraie foi, et un mouvement général se manifeste pour l'em- " brasser. Il en est à peu près de même des autres Vicariats

" apostoliques (1)." Celui du Tche-Kiang, un de ceux qui possèdent les ports libres où le culte public est autorisé, a vu s'élever sans difficulté une église au centre de la ville de Ning-po. Ce sont les mandarins eux-mêmes qui en ont cédé l'emplacement... Le nombre des prêtres européens qui évangélisent ces diverses Missions s'est élevé de onze à vingt-trois pendant les cinq dernières années. L'ensemble de leurs néophytes est de cinquante mille environ.

2o. *La formation d'un clergé indigène.*—Pour atteindre ce but si instamment recommandé par la Propagande à tous les chefs de Missions, six séminaires sont déjà établis ou commencés, et dans chacun d'eux les dispositions des lévites chinois comblent l'attente de leurs maîtres et l'espérance de l'Eglise. Grâce aux vocations cultivées par les Lazaristes, la Chine, qui ne leur donnait que dix-neuf prêtres auxiliaires, il y a cinq ans, leur en fournit aujourd'hui quarante-cinq.

3o. *La création d'écoles pour les enfants des deux sexes et l'établissement d'institutions charitables.*—Les premières sont déjà au nombre de cinquante, et se multiplient de jour en jour. Les secondes attendaient l'arrivée des Filles de Saint-Vincent pour recevoir une organisation définitive. Ces Religieuses, fixées depuis peu à Macao, ont été accueillies avec tant de sympathie par les Chinois, que tout leur promet dans le Céleste-Empire la même influence que dans les Etats musulmans. Du poste qu'elles occupent et où elles se font déjà bénir, on pense qu'elles ne tarderont pas à se répandre dans les principales stations de l'intérieur. Puissent tomber bientôt les barrières qui retiennent encore leur charité captive ! Alors commencera pour la Chine un nouvel apostolat, celui de la maternité exercé par les Anges de la terre ; alors les deux familles de saint Vincent de Paul, l'une chargée de sa moisson évangélique, l'autre pliant sous le fardeau plus doux de ses jeunes orphelins, uniront leurs conquêtes et leur joie au pied du même autel, entre la tombe de leurs martyrs et le berceau de leurs enfants trouvés.

En résumé, cent quarante-quatre prêtres de Saint-Lazare, secondés par soixante-trois frères des Ecoles chrétiennes et cent trente Filles de Saint Vincent de Paul, exercent l'apostolat des Missions, de l'enseignement et de la charité dans neuf Etats, dont les principaux sont, en Europe la Turquie, en Asie la Chine, en Amérique les Etats-Unis.

---

(1) Lettre de M. Delaplace, 26 avril 1848.

ETAT DE L'EGLISE CATHOLIQUE

AUX ETATS-UNIS.

Quoique les Missions catholiques dans l'Amérique du Nord soient encore de fraîche date, et qu'un ou deux siècles se soient à peine écoulés entre l'état actuel de cette Eglise et son berceau, telle est la transformation radicale opérée aux Etats-Unis que rien, excepté le sol, ne subsiste aujourd'hui de ce qu'ont vu les premières *Robes noires*. Le Sauvage qui les accueillit sous sa hutte, ou qui les perça de ses flèches, ne reconnaîtrait plus de son ancienne patrie que l'immuable majesté de ses fleuves, ses lacs aux chûtes toujours solennelles, et les débris de ses vieilles forêts qui vont tombant chaque jour sous la hache des colons. Mais les tribus de ses frères, mais ses *Sackem* si vénérés et si terribles, mais sa langue, ses guerres, ses chasses et ses déserts, tout a disparu, de la Floride au Canada, des bords de l'Atlantique aux rives du Missouri. Qui veut en retrouver des vestiges de quelque valeur, doit pousser au loin vers les plaines de l'Ouest et les régions glacées du Nord, où quelques familles indiennes s'agitent encore comme les tronçons mutilés d'un corps qui achève de mourir. Avant qu'elles eussent cédé la place au peuple d'étrangers qui s'y est installé en maître, ce qu'on voyait alors, comparé à ce qu'on voit aujourd'hui sur le vaste territoire de l'Union, c'était au lieu de cités industrieuses les campements capricieux des Sauvages, au lieu de la fusion pacifique des races les luttes sanglantes des rivalités indigènes, au lieu de la liberté religieuse les chances heroïque du martyr; au lieu d'un appel sympathique aux consolations de la foi, c'était cette haine de l'Indien qui lui faisait si souvent répondre: Nous ne voulons pas d'un ciel où il y a des Européens.

A cette époque, le Missionnaire s'avançait par des routes que l'avarice elle-même n'avait osé se frayer, tantôt s'égarant dans ces forêts vierges où l'homme se trouve perdu comme au milieu de l'Océan, tantôt s'abandonnant sur un frêle radeau au cours de fleuves inconnus, tantôt s'enfonçant dans d'immenses prairies auxquelles les naturels mettaient le feu, lorsqu'ils l'y savaient engagé. Là sous la main de Dieu, dont le regard seul le voyait, l'enfant de St. Ignace et de St. Dominique s'en allait à la conquête des âmes, sans autre arme que le crucifix à sa ceinture, sans autre compagnon que son bréviaire sous le bras. Le Sauvage, accoutumé à ne voir les blancs venir à lui que pour ravir son or ou sa liberté, s'étonnait à l'aspect de ces hommes qui ne demandaient rien, qui affrontaient, le sourire sur les

lèvres, ses menaces de mort et tous les raffinements de ses supplices ; et l'on se pressait autour du prêtre, qui, sachant à peine quelques mots du dialecte parlé par la foule, lui montrait une croix et le ciel. Bientôt les peuplades, subissant l'influence de sa parole et de sa vertu, se prenaient à le considérer comme un envoyé du *Grand Esprit*, et elles l'écoutaient avec surprise les presser de renoncer à la vie errante, à des unions fortuites, aux repas de chair humaine, pour connaître la sainteté de la famille et les bienfaits de la société.

Ainsi commencèrent, entre autres Missions, au Midi celle des Florides qui resta toujours à peu près stérile, quoique arrosée bien souvent par le sang de ses apôtres, et celle de la Louisiane illustrée par la foi des Natchez, après avoir coûté les mêmes sacrifices ; à l'Ouest celle de la Californie que l'épée des Espagnols avait trouvé indomptable, mais que la charité sut vaincre et rendre heureuse : ses trente Réductions, soumises à un gouvernement patriarcal, virent s'écouler de longs jours dans les joies de la primive Église ; au Nord celle des Abenakis, des Hurons et des Iroquois, malheureusement trop voisines des passions européennes pour n'être pas entraînées sur leurs champs de bataille ; et vers le centre celle des Illinois qui fut réputée l'oasis chrétienne de l'Amérique septentrionale.

Pour faire des hommes et des chrétiens avec ces enfants des forêts, le Missionnaire avait dû se résigner à la vie des Sauvages. Ici, il dressait le matin son autel, et le soir étendait sa tente à la suite des chasseurs de bisons ; là, il enseignait l'agriculture en labourant lui-même avec des socs de bois, sous les yeux des Naturels indolents qui le regardaient faire en fumant leur calumet ; ailleurs il s'associait aux revers de ses néophytes, et en s'éloignant avec eux pour un exil de privations où il lui fallait manger jusqu'à ses vêtements, il se contentait d'écrire : *Je pars, chargé de mes péchés et de ma misère ; nos provisions sont dans la main de celui qui nourrit les oiseaux de l'air ;* partout il consumait en fatigues et en périls une vie ignorée, sacrifiée dans les déserts à d'obscurs bienfaits. Quelques-uns, restés chers à la science comme à la Religion qu'ils ont également enrichies, s'aventuraient à la reconnaissance du pays, à l'exploration des fleuves ; et pour nous en tenir à une seule découverte, les PP. Hannequin et Marquette signalaient les premiers au commerce européen l'existence du Mississipi, après l'avoir descendu pendant quatre cents lieues sur un simple canot ou une nacelle d'écorce. Ainsi, pendant près d'un siècle, toutes ces rivières ont vu leurs ondes servir à la régénération des âmes, toutes ces forêts ont donné leurs plus beaux arbres pour construire la *loge de la prière*, toutes ces solitudes ont entendu les louanges de Dieu chantées par des voix indiennes, toutes ces tribus ont été cultivées, instruites, et, il faut le dire, unique-

ment protégées par leurs *Robes-noires;* et c'est aussi tout ce qu'elles aiment encore des Blancs.

Or, un jour vint où tout cela n'exista plus. Tandis que les Missionnaires se hâtaient de rajeunir ce peuple dans la Foi, pour qu'il fut suffisamment trempé pour l'épreuve au jour où la civilisation déborderait dans ses mystérieuses solitudes, une persécution religieuse, suivie d'une révolution politique, lui enleva brusquement ses guides et ses seuls défenseurs. "Alors, dit un illustre Prélat (1), on put voir les enfants des forêts, restés fidèles à leurs croyances, verser des larmes sur les rives du grand fleuve, et mêler leurs cris de douleur au bruit des vents, comme pour attester la destruction de leurs autels, si pauvres et cependant si vénérés. La cognée avait abattu les forêts, les bêtes sauvages s'étaient enfuies vers les contrées de l'Ouest, la charrue ouvrait partout le sein de la terre, les cités s'élevaient en foule, la force de la vapeur triomphait de la résistance des courants, les ossements des premiers adorateurs étaient déjà réduits en poussière ; et cependant les Kaskaskia et bien d'autres contrées étalaient encore les ruines de ces premiers établissements chrétiens où l'Ottawa, l'Illinois et le Pottowatomie venaient enterrer leurs haches en signe de paix, tandis que leurs yeux se mouillaient de larmes au récit des souffrances du Fils de Dieu. L'Angleterre devint maîtresse de ces contrées : le sacrfice chrétien fut aboli ; la révolution coloniale suivit de près, et l'aigle d'Amérique, qui s'élevait dans la vigueur de la jeunesse et dans la joie de la victoire, ne vit aucun vestige du culte catholique sur ces plages désolées."

Quant aux anciens possesseurs de ce riche domaine, décimés d'abord par la guerre et l'eau de vie, ils furent ensuite surpris dans l'ivresse ; ils apposèrent leurs figures d'oiseaux et de fleurs à l'acte de vente de leurs terres, et maintenant, refoulés de proche en proche jusqu'à l'entrée du desert qui s'étend au pied des *Montagnes-Rocheuses*, ils poursuivent le cours de leurs migrations et de leurs infortunes loin des tombeaux de leurs pères, sur un sol pauvre, sans tradition, et qui n'est pas leur patrie. En jetant aujourd'hui les yeux sur la nouvelle carte de leur pays, on trouve le territoire symétriquement divisé en Etats, en districts, en comtés ; on y remarque une profusion de villes, de chefs-lieux, de siéges législatifs ; on y entend les langues de tous les peuples de l'Europe : c'est la population moderne qui a succédé à la race primitive, et dont nous allons maintenant parler.

En 1633, deux cents familles catholiques anglaises, fuyant l'oppression religieuse qu'elles subissaient au sein de leur patrie,

---

(1) Mgr. England, Evêque de Charlestown—1838.

franchirent l'Atlantique et se fixèrent dans le Maryland, sous la conduite de lord Baltimore. La ville qu'elles y fondèrent devait être un jour la métropole d'une grande Eglise. Mais, comme toutes les œuvres que Dieu prépare à de hautes destinées, il fallait à sa naissance le baptême des persécutions. Aussi les premiers colons ne jouirent-ils pas longtemps de la paix et de la liberté de conscience, qu'au prix de si grands sacrifices ils étaient venus chercher dans les forêts américaines. Tandis qu'autour d'eux les mille sectes de la réforme, installées les premières dans ces contrées sous les pavillons de la Hollande et de la Grande-Bretagne, s'armaient les unes contre les autres de pénalités et d'ostracisme, tout en s'accordant dans la détermination commune de proscrire les catholiques, la jeune colonie de Baltimore offrit au Nouveau-Monde un exemple alors unique de charité chrétienne, en accordant l'asile de son territoire et l'égalité de ses droits aux opprimés de tous les cultes. Mais, qui le croirait! cette hospitalité généreuse ne fut payée que par l'ingratitude de ceux qu'elle abritait. Accueillis au Maryland comme des frères, les protestants y accoururent en si grand nombre qu'ils furent bientôt les maîtres, et le premier usage qu'ils firent de leur prépondérance fut d'interdire la Religion qui seule avait eu pitié de leurs infortunes. L'établissement de Baltimore ne comptait pas encore vingt-cinq ans de durée, et déjà les catholiques se voyaient privés de leurs droits civils, religieux et politiques ; une bande d'étrangers, naguère proscrits, confisquait les biens de ses hôtes, donnait la chasse à leurs prêtres comme à des animaux nuisibles, et, pour avilir les confesseurs de la foi, imposait à l'introduction d'un Irlandais qui avait renoncé à sa patrie pour restes fidèle à son Dieu, la même taxe que pour l'importation d'un nègre. Dégradante similitude qui ne savait même pas tenir la balance égale entre l'esclave qui pouvait librement adorer ses fétiches, et le noble enfant de l'Irlande qui ne pouvait impunément vénérer la croix, sur un sol où il venait d'être taxé et flétri ! « De la sorte, écrit un historien protestant, dans une colonie fondée par des catholiques, « et qui avait acquis, sous le gouvernement d'un catholique, « puissance et prospérité, le catholique seul devint la victime de « l'intolérance religieuse (1).

Pendant cette période d'épreuves qui dura jusqu'en 1776, époque de l'émancipation des colonies anglaises, les Jésuites furent les seuls à cultiver cette partie de la vigne du Seigneur ; la suppression de leur société n'interrompit même pas sur ce point les travaux apostoliques de ses membres. Depuis le P. White qui fut le premier Missionnaire de Baltimore jusqu'au R.

(1) Mac Mahon, histoire de Maryland.

John Carroll qui en fut le premier Evêque, ils avaient tenu leur juridiction du Vicaire apostolique de Londres. Mais quand la victoire eut laissé les Américains maîtres de leur pays, il devint nécessaire d'avoir un chef plus immédiat, et les Prêtres du Maryland et de la Pensylvanie en soumirent la demande au Saint-Siége. Pie VI l'exauça en accordant au clergé des Etats-Unis la permission de se choisir un Evêque. Les suffrages unanimes se réunirent sur le R. John Carroll, si estimé de ses concitoyens que les fondateurs de la liberté Américaine, après avoir pris ses conseils pour assurer dans la Constitution le principe de l'indépendance religieuse, l'invitèrent à signer avec eux l'acte solennel de fédération. Sa consécration épiscopale eut lieu en 1790. Ainsi, par une de ces compensations dont la Providence a le secret, une Eglise nouvelle se levait au-delà des mers, dans la sérénité de la jeunesse et de la paix, au temps même où la vieilles Europe chassait Dieu de ses sanctuaires, et forçait ses pontifes à mendier le pain de l'exil ! Puissant motif d'espérer pour ceux qui oublient trop aisément que la croix n'est jamais jetée à terre, sans que le contact de sa vertu divine n'en fasse aussitôt sortir des rejetons vigoureux.

Soixante ans se sont écoulés depuis que l'épiscopat américain a inauguré l'ère de sa constitution apostolique. Ses pas ont été ceux d'un géant. Pour mesurer la course qu'il a déjà fournie, il importe de constater d'abord ce qu'il était à son point de départ. En 1791, Mgr. Carroll tint son premier synode diocésain ; tous ses prêtres y assistèrent ; ils étaient au nombre de 22. Le dénombrement des catholiques donna les chiffres suivants : pour le Maryland 16,000, pour la Pensylvanie 7,000, pour le reste des Etats-Unis 1,500 ; en tout 24,500. A l'exception d'un seul couvent, celui des Thérèsiennes, il n'y avait point de communauté religieuse ou ecclésiastique, point de collége, point de séminaire, point d'école catholique. Les quelques chapelles d'alors n'étaient que des cabanes ou des maisons particulières, qu'on louait pour le service divin.

Aujourd'hui l'étonnement le dispute à la joie, en voyant succéder à un seul évêché trente siéges épiscopaux, à 22 Missionnaires 1,100 prêtres, à de rares et pauvres chapelles 1300 églises ou oratoires, à l'absence complète de tout établissement d'éducation et de charité 26 séminaires, 9 ordres religieux, 23 communautés de prêtres, 34 colléges dirigés par des ecclésiastiques, 58 couvents de religieuses, 86 pensionnats et écoles de filles, plus de 100 sociétés de bienfaisance, des hôpitaux et des asiles sans nombre qui prospèrent par le dévouement des vierges consacrées à Dieu ; enfin au premier troupeau de 24,500 catholiques un imposant bercail de 2 millions de frères. Deux millions de fidèles sur un total de 20 millions d'habitants, c'est un catholique sur 10 Américains, tandis qu'à la fin du siècle der-

nier on n'en comptait qu'un sur 200. Si prodigieux qu'ait été le développement des Etats-Unis, on est donc en droit de conclure que les conquêtes de la foi ont marché plus vite encore, puisque les progrès du catholicisme sont vingt fois plus rapides que l'accroissement général de la population (1).

Une autre différence utile à signaler entre les deux époques, c'est qu'autrefois l'Amérique était protestante de nom et de fait, et qu'elle ne l'est plus que de nom. Ses 18 millions de dissidents peuvent se classer ainsi : 4 millions seulement sont attachés à quelqu'une des innombrables sectes qui fourmillent aux Etats-Unis, et dont aucune, prise à part, n'égale en nombre l'Eglise catholique ; 14 autres millions n'ont encore opté pour aucun culte, mais ils espèrent bien ne pas mourir, disent ils, avant d'avoir fait leur choix. Pour qui sera leur préférence un jour ? A en juger par les discours qu'ils tiennent, notre foi aurait plus à glaner qu'une autre dans cette moisson flottante. Ce qui résulte de ces données, c'est que l'esprit du protestantisme se retire du corps américain dans la même proportion que le catholicisme y pénètre, que pour la grande majorité cet esprit se repose déjà dans l'indifférence, et tend chaque jour à s'éteindre dans le néant de son origine.

A la suite de ses deux évolutions en sens contraire, celle d'un catholicisme en progrès, et celle d'un protestantisme nominal, s'est produire en notre faveur une dernière conséquence que voici : L'Eglise prend aujourd'hui dans l'opinion américaine la place d'honneur. Dans un passé qui est encore récent, elle était frappée d'une sorte d'ilotisme moral ; les préjugés de la réforme étaient alors tout puissant et universels, et ils pesaient sur les catholiques, pauvres et dispersés, de toute cette force humiliante que donne le nombre, les richesses, l'éducation et les positions sociales. Si la croix était soufferte dans les grandes villes, si sa vue consolait, à de longues distances, le pieux voyageur qui parcourait les bois du Kentucky les solitudes de l'Ouest, elle y était moins protégée par le respect des populations que par leur dédain. Grâce à Dieu, cet état de chose a changé. Des faits éclatants en rendent le témoignage. Au mois d'août 1841, l'Evêque de Boston, Mgr. Fenwick venait de mourir. Le cortège religieux qui devait porter son corps au lieu de la sépulture, parcourut les rues de la cité puritaine, offrant *pour la première fois* aux regards de la foule étonne les vêtements sacerdotaux, les croix, les bannières, sous les ornements enfin de notre culte, et recevant partout les respects de la multitude. Deux églises protestantes tintèrent le glas funèbre, et l'on s'a-

(1) Nous avons puisé ces chiffres dans un Mémoire de Mgr. Timon, Evêque de Buffalo.

perçut avec surprise que la mort d'un Evêque catholique était un évènement pour Boston (1). C'était pourtant le même peuple, qui, douze années auparavant, avait abreuvé ce prélat d'amertume en livrant au sacrilége et aux flammes son église de *Mont Benedict!*

Plus récemment encore, en 1849, deux archevêques et vingt-trois Evêques traversaient les rues de Baltimore pour aller, au pied du même autel, terminer la dernière sesssion de leur VIIe concile. Un peuple immense, des cultes différents, était accouru sur les pas du cortège, qui s'avançait au bruit sonore des cloches de la cité, au chant des hymnes religieux et dans toute la pompe épiscopale, vers la basilique car il devait cimenter les joies de son union féconde. Partout la foule s'inclinait devant la majesté de ce sénat d'Evêques, tous vétérans des Missions, et pour la plupart fondateurs de leurs églises. A la vue de ces vieillards dont la main tremblante ne se lassait pas de bénir, au chant de ces voix usées dans les fatigues et les luttes de la parole sainte, les protestants eux-mêmes comprenaient que la seule autorité obéie avec amour fût celle qui bénit, qui prie et qui s'immole. En comptant ces guides vénérés d'un grand peuple, où énumérait avec eux toutes les provinces qui, de la Louisiane à l'Orégon, des rives du St.-Laurent à l'Océan pacifique, s'honorent de les nommer leurs pères ; on se rappelait que, pour en arriver là, il ne leur avait fallu qu'un peu de la liberté donnée à tous, qu'un morceau de pain acheté avec le sou du pauvre, que le serment de mourir où ils avaient planté leur croix ; et chacun se disait dans le pressentiment de ses espérances ou de ses craintes : Si l'avenir appartient à la vertu, à l'abnégation, à la discipline et à l'unité, l'avenir religieux des Etats-Unis est aux catholiques américains.

---

(1) Lettre de M. Brasseur de Bourbourg—février 1847.

MISSIONS CANADIENNES.

Lettre du R. P. Paillier, O. M. I., à un Père de la même Compagnie.

Mon Révérend Père,

Lorsqu'on s'est trouvé pendant cinq mois séquestré de toute civilisation, les deux pieds enfoncés dans la sauvagerie, errant sans cesse sur les rivières et les lacs, au sein de ces vieilles forêts qui couvrent une grande partie de l'Amérique Septentrionale, on éprouve une jouissance bien douce à rentrer dans le sein de la communauté pour y goûter les douceurs de la famille. Désigné pour être le compagnon du P. Laverlochère, j'ai pu, en suivant ce Père dans sa longue course jusque sur les bords de la Baie d'Hudson, être le témoin des merveilles qu'il plait à Dieu d'opérer en faveur des peuplades qui habitent ces arides contrées. Vous raconter tout ce qu'il y a d'édifiant sur ces tribus indiennes et faire passer dans votre cœur les sentiments d'attendrissement, de douleur et de joie qui tour-à-tour m'impressionnèrent en voyant chez ces pauvres infidèles toutes les misères réunies et une ardeur si empressée pour embrasser notre Ste. Religion, est une tâche que je ne pourrais bien remplir ; du reste mon inexpérience dans la vie apostolique et l'ignorance dans laquelle j'étais à l'égard des idiômes indiens ,feraient que ma relation serait incomplète. Néanmoins je vais essayer de vous donner un apperçu général sur les dispositions des Sauvages que nous avons visités ce printemps sur les bords de la Baie d' udsou, bien déterminé à n'avancer aucun fait dont je ne sois certain, afin de rendre mon récit aussi exact que possible.

Avant d'atteindre le poste d'Albany, nous visitâmes, mon Révérend Père, les postes de Témiskaming et d'Abitibbi ; mais, les tribus qui composent ces deux postes étant presque totalement catholiques, nous n'y séjournâmes pas longtemps. Nous prîmes congé d'elles après treize jours de mission dans chacun de ces postes, où le Missionnaire recueillit une ample moisson de consolations. Mais avant de vous conduire sur les bords de

la susdite Baie, permettez que je vous raconte une touchante anecdote qui nous est survenue le soir même que nous eûmes quitté Témiskaming. Nous voguions paisiblement sur le lac qui porte ce nom, lorsque sur le soir d'un beaujour un léger canot nous accosta. Il était monté par un jeune Sauvage auquel la mort avait ravi presque toute sa famille. Il ne lui restait plus que sa grand'mère qu'il avait avec lui, et qui l'avait empêché de venir à la mission par suite d'un préjugé assez répandu, il y a quelques années, que le baptême était la cause de la grande mortalité qui décime d'une manière effrayante les Sauvages de Témiskaming. Heureux de nous rencontrer, le jeune Indien rebroussa chemin vint camper avec nous malgré les vives répugnances de sa grand'mère et eût la satisfaction d'accomplir une partie de ses devoirs de chrétien. Le P. Laverchère s'approcha de la vieille octogénaire et tenta de la décider à receveir le baptême. Mais à chacune de ses raisons, elle répondit énergiquement et en s'agitant : "Non, non, jamais je ne prierai, jamais " je ne serai baptisée, mes enfants ont tous prié, ils ont tous été " baptisés, et ils sont tous morts, je mourrais aussi. Non, non, " jamais je ne prierai." Le pauvre Père essaya tour-à-tour la douceur, la persuasion, la menace des peines éternelles, mais ce fut en vain. Enfin il se retira en lui faisant accepter toutefois une médaille de la Ste. Vierge. A peine l'eût-elle passée à son cou, qu'elle s'écria : "Ecoute, Robe-noire, tu me dis que mes " enfants sont dans la cabane du Grand-Esprit parce qu'ils ont " prié, alors je veux prier afin d'aller les rejoindre :" et dès le soir même, elle vint s'agenouiller avec nous. Comme son grand âge faisait présumer que nous ne la reverrions plus, le Père passa une partie de la nuit à l'instruire, et le lendemain l'eau régénératrice coula sur son front. Ce changement subit opéré, nous n'en doutons pas, par l'intercession de l'Immaculée Vierge Marie, nous fournit un nouveau sujet de témoigner notre reconnaissance à cette Auguste Reine. Aussi le Missionnaire n'entreprend-t-il rien sans avoir imploré son appui, et partout il fait fleurir son culte avec le culte catholique, partout il élève à cette tendre Mère un modeste autel à côté du trône de son Fils.

Après cette digression, transportez-vous, mon Révérend Père, à Abitibbi. Une gaie fusillade salue le départ de deux Missionnaires. Nous voilà enfin partis pour les rivages de la Baie d'Hudson en compagnie de vingt-cinq Sauvages. C'est un beau et touchant spectacle que celui qu'offrait ces bons Indiens, lorsque le soir, après avoir pris leur frugal souper, tous s'agenouillaient autour d'un grand feu pour offrir leurs actions de grâces au Maître de la vie. Les forêts retentissaient du chant de leurs pieux cantiques, et leurs accents plaintifs formaient un sauvage mais délicieux concert auquel un ours peu exercé venait quelquefois fournir la basse, en faisant entendre ses hurle-

ments autour de nous. Enfin nous voilà à Moose. Une légère goëlette montée par six Sauvages nous emporte sur la mer vers Albany. Il y a quatre ans ces tribus n'avaient encore été visitées par aucun prêtre catholique. Un ministre protestant avait pénétré parmi elles, et moyennant une distribution de sucre et de tabac, les avait baptisés en les laissant croupir dans une grossière ignorance de la religion. Tout ce que ces pauvres gens savaient de leur nouvelle croyance, c'est qu'ils avaient été nommés, c'est-à-dire, qu'ils avaient reçu un nom. Durant les deux premières années, le P. Laverlochère étudia l'idiôme de ce peuple, s'efforça de détruire une foule de préjugés dont leur esprit était imbu, réhabilita à leurs yeux le prêtre catholique qu'ils envisageaient sous des couleurs aussi noires que sa robe, et sema la bonne semence de l'Evangile. Dieu bénit ses travaux, il eût la consolation de voir la bonne graine germer: actuellement la moisson est mure et n'attend plus que la faucille du laboureur.

En débarquant à Albany, une soixantaine de Sauvages, avant-garde de ceux qui devaient arriver, attendaient l'arrivée du Missionnaire. Il y avait parmi enx une dixaine de familles qui voyaient le prêtre pour la première fois, et cependant elles récitaient parfaitement nos prières, elles avaient de notre Ste. Religion une connaissance suffisante pour recevoir le sacrement de Baptême et d'Eucharistie, instruites qu'elles avaient été par un Sauvage de leur tribu, baptisé une année ou deux auparavant. Nous avons trouvé parmi elles, mon Révérend Père, deux enfants de quatre ans pouvant réciter l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique et le *Credo*. Ces pauvres Indiens, désireux de se faire instruire et baptiser, étaient venus de plus de 300 milles à travers les marais, dévorés par les moustiques et les maringoins. “ Ah ! robes-noires, s'écrièrent-ils en nous voyant, que “ nous sommes heureux de vous voir, voilà douze jours que nous “ jeûnons en vous attendant, et plusieurs parmi nous n'ont rien “ pris depuis deux jours.” “ Mes enfants, leur disait le P. Laver- “ lochère, pourquoi venez-vous me trouver, vous savez bien que “ je ne puis pas vous nourrir, je n'ai rien, je reçois moi-même ma “ nourriture de la table du bourgeois du fort.” “ Oh ! répliquè- “ rent-ils, nous ne te demandons rien, robe-noire, nous voulons “ seulement que tu nous enseignes ta prière, nous ne voulons “ pas de celle des Anglais.” (Parmi ces peuples le mot Anglais est synonîme de protestant. Ah ! qu'ils seront trouvés coupables au jour du jugement ces malheureux chrétiens auxquels la religion prodigue ses soins et ses bienfaits et qui ne connaissent le christianisme que pour l'outrager, tandis que de grossiers et ignorants Sauvages savent si biens apprécier le trésor de la foi et accourent affamés du sein de leurs marécages. D'autres plus malheureux ont ouï parler de notre Ste. Religion, ils appellent

le Missionnaire sur leurs plages lointaines, mais des distances énormes ne permettent pas de pénétrer jusqu'à eux. *Petierunt parvuli panem et non erat qui frageret eis.*

Les exercices de la mission se font avec un plein succès ; durant neuf semaines le P. Laverlochère consacre ses jours et une partie de ses nuits à instruire, à baptiser, à confesser. Ce qui, en Europe, est, pour un grand nombre de catholiques, un motif pour ne pas pratiquer leurs devoirs religieux, est précisément ce qui attire le plus nos Sauvages, je veux parler de la confession. La paix de l'âme, le calme de la conscience, l'amitié de Dieu, qu'on recouvre par l'aveu humble et repentant de ses fautes est pour les Indiens d'Albany un puissant aimant qui les attire à notre Ste. Religion. Aussi ai-je vu un protestant, qui voulait faire son abjuration, venir trouver le soir le Missionnaire à la chapelle, et s'en ouvrir à lui en ces termes : "*Mon Père, confessez-moi.*" Lorsque le Missionnaire est parti, et que quelqu'un d'eux est sur le point de mourir, il n'est point rare que, comme les valeureux croisés du temps de Joinville, il appelle un de ses amis en qui il a confiance, et lui passe sa confession, il n'ignore pas que celui-ci ne peut rien pour la rémission de ses fautes, mais au moins il témoigne publiquement par cet acte d'humilité son sincère et vif repentir. Ah ! c'est bien pour ce peuple que ce vérifient à la lettre ces paroles de notre divin Sauveur : *Jugum meum suave est, et onus meum leve* — oui, le joug du Seigneur leur est doux, et son fardeau léger—parce qu'ils embrassent le christianisme avec générosité, ne redoutant pas les sacrifices qu'il impose ; et cependant si notre sainte Religion pouvait adoucir sa morale, certes ce serait en faveur de ces pauvres habitants des forêts, dont l'existence n'est qu'une longue série de misères et de privations en tout genre. Il y a à Albany, mon Révérend Père, une pauvre sauvagesse, la première chrétienne de ces lieux qui, avant l'arrivée du Missionnaire catholique, avait reçue de la dame du bourgeois du fort quelques instructions touchant la religion catholique. Elle avait appris que dans notre Eglise les fidèles s'abstenaient de viande le vendredi ; cette pauvre sauvagesse ne voulut plus désormais manger de chair ce jour-là. Elle allait tendre ses filets dans la rivière afin de garder l'abstinence, bien souvent sa pêche était tout-à-fait infructueuse ; nonobstant cela, elle s'abstenait à ne pas manger de viande, excepté le soir lorsqu'elle avait perdu tout espoir de prendre quelque poisson. Cette pauvre femme qui priait Dieu d'envoyer un prêtre catholique pour convertir sa tribu a vu ses vœux exaucés. Elle est chrétienne, et est un modèle de piété pour tous les Indiens d'Albany.

Parmi toutes les pratiques du culte catholique, la récitation du chapelet est celle pour laquelle les Sauvages ont le plus d'attrait. C'est par le rosaire que St. Dominique triompha de l'hé-

résie, c'est aussi par le chapelet, c'est par cette dévotion si agréable à la Reine des cieux que nous espérons augmenter et conserver dans la foi ce troupeau naissant, abandonné sans pasteur dans un pays infecte d'hérésie. Chaque Indien attache un très-grand prix à son chapelet, il le porte suspendu ostensiblement à son cou comme signe authentique de sa foi ; c'est là son livre de prière, c'est là son adoucissement dans ses souffrances, et l'un d'entre eux ne craignit pas de rebrousser chemin et de marcher trois jours pour retrouver cette objet de sa piété qu'il avait perdu dans les forêts.

Après cinq semaines de mission au poste d'Albany, nous songeâmes, mon Révérend Père, à nous séparer de ces chers néophytes. La cloche du Missionnaire nous réunit tous au pied de la croix qui s'élève debout sur le rivage. Nous tombâmes tous à genoux, et les Sauvages entonnèrent leur belle hymne, *Vexilla regis—Hâpamatâ tchipaiatik*...—puis après avoir reçu la bénédiction du Missionnaire, tous s'avancèrent dans un morne silence pour nous presser la main, ils jettaient sur nous ce regard mélancolique qui pénétrait jusqu'au fond de mon âme, et m'arrachait des larmes ; ce ne fut qu'en pleurant que je pus me séparer de ces chers Indiens au milieu desquels j'ai eu bien des fois occasion de rougir et de m'humilier, et voyant chez un peuple ignorant et grossier une foi si vive, et chez quelques-uns un zèle de St. François Xavier pour convertir leurs pères à la lumière de l'Evangile.

Plus d'une centaine de Sauvages furent régénérés par l'eau du baptême. La bonne semence fut jettée dans bien des cœurs, et nous espérons que Dieu lui donnera la vie et l'accroissement, et que la moisson sera toute prête quand le Missionnaire paraîtra au milieu de cette tribu. Jusqu'à présent nous n'avions pas de chapelle à Albany, mais à la demande du bourgeois du fort, zélé et fervent catholique, le gouverneur de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson a donné ordre de nous faire construire une chapelle vaste et commode aux frais même de la compagnie.

Voilà, mon Révérend Père, quelques détails qui pourront vous donner une idée légère de la mission d'Albany. Le nombre des Sauvages qui composent ce poste n'est pas bien grand, quoiqu'il surpasse celui des missions de Témiskaming et d'Abitibbi, mais les postes qui avoisinent peuvent s'y rendre, et je ne crois pas exagérer en évaluant à 4000 le nombre des Sauvages que le Missionnaire serait à même de voir affluer dans ce poste. Ainsi vous voyez, mon Révérend Père, qu'il y a un beau champ ouvert à notre zèle. Je ne vous ai parlé dans cette courte relation que sur ce qu'il y a d'édifiant sur ces tribus, bien que je n'en aie dit que peu de chose. Loin de mon esprit la pensée

de vouloir les faire passer pour des peuples exempts de défauts et de vices, non, ils sont comme nous enfants d'Adam, ils sont comme nous, et peut-être plus que nous, sous le commun anathème, mais à côté de leurs grands vices, on trouve de belles qualités, et surtout d'heureuses dispositions pour la religion. Je ne crains point de leur appliquer ces paroles de notre divin Sauveur: *Et primi erunt novissimi, et novissimi primi.*—Oui, ceux qui ont été appelés les premiers seront les derniers dans le royaume des cieux, et ceux qui ont été appelés les derniers seront les premiers.

Je suis pour la vie,

Mon Révérend,

Votre très-obéissant et dévoué frère,

A. PAILLIER,

O. M. I.

Lettre du R. P. Brunet, O. M. I., à un Père de la même Société.

Bytown, le 15 décembre 1851.

Mon Révérend Père,

Vous vous plaignez de n'avoir aucun détail sur la mission des chantiers, vous me dites que depuis bientôt quatre ans, vous n'avez pas lu une seule ligne qui vous fit penser que cette œuvre se continuait, et vous me demandez plaisamment si par hasard je me serais gelé les doigts dans mes courses d'hiver. Dieu merci, cet accident ne m'est point arrivé ; mais vous savez que sans être privé de l'usage de ses doigts, il est bien des raisons plus ou moins bonnes qui nous font différer d écrire ou qui nous en empêchent. Pour moi, le motif qui m'a fait garder le silence sur la mission des chantiers, c'est que j'aime peu à parler d'un travail auquel je suis employé, cependant puisque vous désirez avoir quelques notions sur le résultat du ministère auquel je suis exclusivement occupé, je vais aujourd'ui répondre à votre demande. Je ne répéterai point ici ce que d'autres, avant moi, ont écrit sur les chantiers, vous savez que les forêts situées, sur les rives de l'Ottawa et de ses confluens sont exploitées par de nombreux commerçants qui y emploient toutes les années environ dix mille bûcherons dont la plupart sont canadiens-français des diocèses de Montréal, de Québec et de Bytown. Leur genre de vie est, sous le rapport matériel, ce qu'il était il y a plusieurs années ; c'est toujours le même mépris pour l'élégance et la commodité du logement, la même insouciance pour se mettre à l'abri de la rigueur du froid. Celui qui veut connaître la direction du vent, n'a pas besoin de sortir de la hutte, les fentes qui règnent sur les quatre pans lui en fournissent assez les moyens ; mais sous le rapport spirituel le changement est sensible, et la bénédiction de Dieu s'est répandue sur nos travaux d'une manière plus abondante que nous n'eussions osé l'espérer. Vous n'ignorez pas ce qu'un grand nombre de ces jeunes gens étaient, et le souvenir que les mots *d'hommes de cage* rappelaient ; leur réputation, quoique peu honorable, sous le point de vue religieux, n'était malheureusement point usurpée, et les chantiers étaient pour la plupart des théâtres de blasphèmes et des écoles d'immoralité. Depuis que nous évangélisons ces nombreux enfants du Canada, une amélioration s'est opérée dans leur conduite ; les blasphèmes sont devenus moins nombreux, et l'intempérance et bien d'autres vices sont beaucoup plus rares. Voici les moyens que nous avons pris pour atteindre cet heu-

r

reux résultat, et que Nos Seigneurs les Evêques du Canada dont nous évangélisons les ouailles, ont secondé et encouragé avec le plus louable empressement. Dès que la saison nous permet de traverser les rivières sur la glace, nous nous dirigeons de Bytown vers les forêts exploitées, nous visitons autant de chantiers qu'il nous est possible. Cette visite du missionnaire dans chaque chantier, a quelque chose de bien touchant : les jeunes gens quil es habitent, privés depuis plusieurs mois de la vue du prêtre et de tout exercice de religion, les reçoivent avec cette joie pure et naïve que l'enfant n'exprime ordinairement qu'à la vue des parents qui lui sont chers, et dont il a été séparé depuis longtemps. Après les premiers complimens d'usage, la mission qui sera bien courte est annoncée, les exercices commencent par le chant des cantiques et d'une instruction qui est suivie des confessions. Le nombre des jeunes gens qui se trouvent dans chaque cabane des chantiers varie de vingt à trente, ce qui suppose que lorsque les jeunes gens ont terminé leur confession, la nuit est déjà très-avancée. Le lendemain, de très-bonne heure, on dresse un autel, hélas! bien pauvre et digne en tout de la misérable habitation qui l'abrite, et les saints mystères y sont célébrés. Ceux qui ont été jugés dignes de s'asseoir à la table sainte y font la communion. Vous dirai-je que quoique cette hutte soit misérable et l'autel plus que pauvre, le prêtre y éprouve un recueillement peut-être plus grand que s'il se trouvait dans un temple magnifique, c'est que les impressions que ressentent les chrétiens qui l'environnent se communiquent à lui, et pénètrent jusqu'au fond de son cœur. La messe dans un chantier est la plus touchante que je connaisse ; toutes les fois qu'il m'est donné de l'y célébrer, mon esprit se porte naturellement aux époques de persécution, lorsque les prêtres étaient forcés de se cacher ou de pénétrer dans les bois les plus sombres pour y célébrer le saint sacrifice. Lorsque la sainte messe est terminée, le missionnaire s'adresse de nouveau aux jeunes gens des chantiers, et là il leur suggère les moyens de persévérer dans le bien ; après cette dernière allocution, le missionnaire et ces jeunes gens prennent ensemble un repas frugal comme le faisaient jadis les chrétiens de la primitive Eglise dans leurs usages ; ensuite se font les derniers adieux, et les missionnaires partent du lieu qu'il viennent de visiter et se dirigent vers d'autres chantiers. C'est ainsi que nous exerçons notre ministère durant l'hiver. Vous allez me demander, sans doute, quel bien peut procurer à ces jeunes gens une visite aussi rapide, je vous dirai que généralement ils se préparent aux exercices religieux qui doivent leur être donnés par une vie vraiment chretienne, ils redoublent de vigilance sur eux-mêmes, et font avec plus de ferveur leurs prières. La connaissance qu'ils ont d'ailleurs de leur position ; habituellement loin de tout se-

cours religieux, les accidens qui, parfois, viennent à leur connaissance et dont ils sont quelques fois les témoins, les frappent de la crainte de la mort. Vient aussi la crainte de Dieu, et vous savez que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. *Initium sapientiæ timor Domini.* Du reste, lors même que notre visite au chantier n'aurait point d'autre résultat que d'empêcher un seul péché mortel de se commettre, nous devrions nous réjouir du succès de notre ministère; nous avons heureusement la confiance et la certitude que le résultat est plus fructueux. Nous demeurons dans les forêts jusqu'au printemps, lorsque la douceur de la température, en fondant les neiges, nous avertit que bientôt les chemins ne seront plus praticables. Alors nous revenons à Bytown pour continuer notre œuvre; mais d'une manière différente.

Dès que la navigation des rivières est devenue libre par le départ des glaces, les cages sont disposées et dirigées ensuite vers Québec. Ceux qui, durant l'hiver, ont coupé et équarri le bois qui les composent sont chargés de le conduire à leur destination. Partout où les rapides ou les chûtes d'eau rendent la navigation impossible, les diverses pièces de bois mises en radeau sont séparées pour être réunies de nouveau au dessous des rapides. Cela nécessairement exige beaucoup de travail, et par conséquent condamne les hommes de cage à un séjour plus ou moins prolongé partout où ils rencontrent de ces genres d'obstacles. Bytown, à cause de la chute des *Chaudières,* est le lieu où le séjour est des plus longs; nous profitons de cette heureuse nécessité où les jeunes gens se trouvent obligés de s'arrêter pour les visiter. Sur la rive gauche de l'Ottawa, vis-à-vis Bytown, s'élève une modeste chapelle à l'entrée d'un bois de pin et séparée de toute habitation; c'est là que tous les soirs, lorsque le temps et les circonstances le permettent, le Missionnaire réunit les jeunes gens conducteurs des cages. Après la prière, une instruction leur est donnée suivie du chant des cantiques, on enrôle ensuite dans quelque pieuse confrérie ceux qui n'en font point partie encore. Ce genre de ministère dure du mois de mai, jusqu'au mois d'août. Lorsque les cages sont trop éloignées de la chapelle, le missionnaire s'embarque dans un canot et va de cage en cage visiter les jeunes gens qui les conduisent. Le chant cadensé et joyeux de ceux qui les conduisent les avertit de l'approche du missionnaire. Monté sur ces nouvelles chaires en plein air et au milieu de la rivière, le prêtre ne fait point à son auditoire de discours; il les réunit autour de lui et leur parle fraternellement, il donne aux jeunes gens des conseils, leur fait naître de salutaires et bonnes pensées, leur rappelle leurs devoirs, et les prémunit contre les dangers qu'ils auront à courir, lorsque l'argent qu'ils auront retiré les exposera à bien des tentations. Une pensée qui attriste,

c'est de savoir que plusieurs de ces jeunes gens après avoir passé tout l'hiver dans les bois au milieu de bien des privations, échappés à des dangers sans nombre de la navigation où un certain nombre de leurs compagnons ont trouvé une fin lamentable, arrivés à Québec ou dans d'autres villes, dissipent en de folles et criminelles dépenses l'argent qu'ils ont gagné avec tant de peine, et se condamnent par cette conduite imprévoyante et coupable à un état presque perpétuel de domesticité de la pire espèce en se privant de ressources qui leur aurait permis de s'établir honorablement dans une position indépendante.

A peine l'époque du passage des cages est-elle fixée, qu'un nouveau travail ce présente pour le Missionnaire des chantiers. Des jeunes gens après avoir passé quelque temps dans leur famille reprennent le chemin de Bytown où ils s'arrêtent afin de s'engager aux commerçants qui exploitent les forêts de l'Ottawa. Leur séjour dans cette ville est plus ou moins long selon le temps et les besoins du bûcheron ; mais quelque court qu'il fût, il serait très-dangereux pour un grand nombre, si la Religion ne leur présentait des moyens pour éviter les périls qui les environnent.

Pour les préserver des dangers que courent toujours les jeunes gens désœuvrés dans une ville où ils sont étrangers, et afin de les préparer à passer chrétiennement l'hiver dans les bois, des retraites leur sont données dans l'église cathédrale de Bytown, deux dans le mois de septembre et une dans celui d'octobre. Ces retraites durent quatre jours, elles sont suivies par les jeunes gens qui sont alors de passage, et qui ne se contentent pas de venir aux deux exercices de la journée, mais encore s'approchent des sacrements de Pénitence, et ceux qui en sont trouvés dignes, participent au sacrement d'Eucharistie le dernier jour de la retraite. Le dimanche, jour de la clôture de la première retraite, un *Stabat Mater* est chanté avec beaucoup d'eclat en réparation des blasphêmes contre la Ste. Vierge qui se profèrent dans les chantiers, pensée pieuse et touchante, et bien propre à imprimer à ces jeunes gens une grande horreur pour toutes sortes de blasphêmes, mais en particulier ceux qui sont prononcés contre la mère de Dieu.

Nous ne croirions pas avoir fait tout ce qui est nécessaire pour l'accomplissement de notre œuvre, si nous bornions là nos travaux qui, déjà, peuvent paraître assez divers, nous visitons encore les jeunes gens des chantiers plusieurs fois par semaine dans leurs maisons de pension. La présence de leur Missionnaire dans ces maisons passagère prévient bien des désordres, et n'eût-elle pour effet que de les détourner des conversations dangereuses, elle serait encore très-utile. Je ne dois pas oublier de vous dire qu'un très-grand nombre de jeunes gens ne passent point à Bytown sans venir se confesser. S'il était

possible de les suivre partout ou du moins de leur faire sentir notre présence on préviendrait bien des rechutes. Nous devons cependant remercier Dieu et le bénir des résultats qui ont été obtenus par sa grâce.

Je vous ai dit que la plupart des jeunes gens des chantiers se fait agréger à de pieuses confréries; celle de Notre-Dame du Mont-Carmel en compte un très-grand nombre pour ses associés. Les motifs qui les portent à se mettre dans cette confrérie, c'est la promesse que la Ste. Vierge a faite de protéger ceux qui porteraient le scapulaire. Plusieurs faits fort extraordinaires qui arrivent de temps en temps viennent les confirmer dans la croyance qu'en portant le saint habit du scapulaire la main puissante de Marie les protège. Je vais en terminant vous citer un fait dont toute la ville de Bytown a eu connaissance. L'été dernier, des hommes de chantiers étaient occupés à démonter une cage au-dessus de la chute des *Chaudières*, lorsqu'un grand plançon qui se trouvait détaché des autres pièces de bois fut entraîné par le courant des eaux, quatre hommes se trouvaient dessus; nulle force humaine ne pouvait plus les arrêter, et ils étaient entraînés dans le gouffre qui devait les engloutir avec une rapidité effrayante. Bientôt plançon et hommes furent précipités dans les *Chaudières*. Les témoins de cette scène d'horreur coururent au-dessous de la chute pour voir s'ils pourraient au moins découvrir les cadavres de ceux qui venaient de tomber dans cette sorte d'abîme; mais quel ne fut point leur étonnement lorsqu'ils virent un des hommes qui avaient fait cette chute se tenant sur le plançon plein de vie, et tenant dans une de ses mains un scapulaire qu'il baisait avec amour et reconnaissance. A l'aide d'un canot on parvint jusqu'à lui, et il fut trouvé sans la moindre blessure! Comment voulez-vous que ces hommes droits et naïfs après des faits de cette nature n'aient pas confiance à la Ste. Vierge. Nous attendons de notre sainte et douce patronne qu'elle protégera toujours ceux que nous avons eu charge d'évangéliser.

Je suis, votre, etc.,

A. BRUNET, Ptre.,
O. M. I.

Lettre de M. Albert Lacombe, missionnaire, aux Associés de la Propagation de la Foi du diocèse de Montréal.

Montréal, 1er février 1852.

Messieurs,

Permettez à un jeune compatriote, missionnaire, de vous adresser ces lignes, bien peu dignes, il est vrai, de figurer dans les Annales de votre sublime Société, mais qui ne seront pas sans intérêt pour vous, j'ose l'espérer. Comme prêtre canadien, et travaillant dans une mission canadienne, quoique dans un diocèse étranger, je me fais un devoir de vous transmettre ce qui intéresse notre mission et les postes environnants, avec d'autant plus de plaisir que je m'y sens porté par la pensée que c'est par le secours de vos charités que la mission dans laquelle j'ai travaillé existe.

Me trouvant aujourd'hui au milieu de vous, dans l'intérêt de nos missions, je profite de cette occasion pour me faire l'interprête de tous ceux à qui vous faites du bien par vos charités dans nos pauvres contrées. En leur nom, j'ose vous présenter leur faible tribut de reconnaissance, en attendant la récompense que Dieu réserve aux bons serviteurs de la foi. Vous ne l'avez pas encore oublié le nom et le précieux souvenir de ce zélé et bon prêtre canadien que j'ai été rejoindre, il y a presque trois ans, dans la mission de Pimbina, pour lui aider un peu à supporter le fardeau du jour. Le laborieux M. Belcourt, que vos généreux secours ont encouragé à entreprendre cette mission, est encore à son poste. Cette mission, composée de Métis-Canadiens et de Sauteux chrétiens, s'augmente beaucoup et ne peut manquer de prospérer avec le zèle du Missionnaire et l'appui de vos ferventes prières. Pimbina se trouve dans le diocèse de St. Paul du *Minisota* (1), dont le très-révérend Jos. Cretin est l'évêque. Cette mission se trouve placée à l'extrémité du territoire du *Minisota*, à deux cents lieues de la ville de S. Paul, et à l'embouchure d'une rivière, nommée Pimbina, qui se jette dans la Rivière Rouge.

Une circonstance qui va sans doute beaucoup contribuer à l'avancement et à l'importance du poste de Pimbina, c'est un traité que le Gouvernement Américain y a fait dans le mois de septembre dernier pour acheter les terres des Sauteux. Ce Gou-

---

(1) En langue Siouse, eau qui n'est pas claire.

vernement, dont une si grande partie de son territoire, a été occupé ou l'est encore, par des Sauvages, a pour principe de ne molester en rien les Indiens, qui se trouvent dans ses limites, de les regarder comme ses enfants et de les prendre spécialement sous sa protection. Un exemple sur plusieurs : nous voyons les Winnibegos ou *Puants*, qui occupaient anciennement le terrain de la *prairie du Chien*, et qui par suite d'un traité bien avantageux pour eux, ont été transportés à *Wâtab*, à 175 lieux plus haut que St. Paul, sur le Mississipi, eh bien, cette nation, très-peu nombreuse à présent, reçoit plusieurs mille piastres par an, et la même somme doit se donner jusqu'à la mort du dernier *Puant*. Pauvres Sauvages, cet argent n'a servi qu'à les démoraliser et les rendre plus fourbes. Cependant, l'an passé, ils ont demandé un prêtre, et aujourd'hui un prêtre du Diocèse de St. Paul, les instruit. Les dernières nouvelles annonçaient que la mission réussissait bien. Parmi les faveurs des Etats-Unis envers les Sauvages, c'est celle-là qui lui sert le mieux à se concilier l'esprit de la population indienne. A mesure que la civilisation s'avance et qu'une colonie commence à s'établir sur les terres sauvages, le Gouvernement fait des *traités*, avec les tribus qui se trouvent alors en possession des terres, et leur alloue en retour une somme d'argent et beaucoup d'effets pour acheter d'elle le terraiu. Il est vrai que cette argent ne fait pas un grand profit aux vendeurs ; car leur manque d'économie, leur fait *gaspiller* en peu de temps un bien dont ils pourraient tirer un bon parti, s'ils savaient en user. Ce sont ordinairement les *traiteurs* et les commerçants de pelleteries, qui en ont le profit : pour le Gouvernement, il recouvre bien vite ses dépenses, en revendant les terres aux nouveaux colons. Ainsi par cet arrangement, qui plait généralement aux Sauvages, il les oblige à céder leurs droits, sur un terrain où il aurait été bien difficile de leur faire lâcher prise autrement.

Le Gouvernement Américain, qui s'intéresse au poste de Pimbina depuis quelques années, s'en occupe dans ses décisions territoriales, et l'a érigé dernièrement en comté. Ce comté comprend une très-grande étendue entre le Mississipi et le Missouri. Par ordre du gouvernement, les agents sont venus, l'été dernier, y faire un traité avec les Sauvages des environs non pas pour les déposséder du terrain, mais pour que le gouvernement, ayant un droit sur les terres, les habitants, soit Métis ou Sauvages, puissent avoir la protection des lois américaines. Les Métis et les Sauteux le désiraient depuis longtemps. M. Belcourt est en grande partie le premier moteur de ce traité, par les différentes correspondances qu'il a eues avec des représentants à Washington.

Le gouverneur du territoire *Minisota*, dans lequel se trouve compris le comté de Pimbina, par ordre du gouvernement, est

parti de St. Paul à la fin de juillet et est arrivé à Pimbina à la fin de septembre, comme étant le premier agent des *affaires sauvages*. Il était accompagné de plusieurs officiers et de vingt-cinq dragons, comme garde, par rapport aux Sioux qui, dans la route des prairies, ne s'informent pas, si l'ennemi qu'il rencontre, est gouverner ou non.

Dans ce traité, les Métis ou *Bois-brûlés*, (1) furent un peu désappointés. Ils s'attendaient à vendre les terres de concert avec les Sauteux ; mais ils furent bien trompés, on ne fit le marché qu'avec deux tribus Sauteuses, celle de Pimbina et celle du *lac Rouge*, d'après une loi du Congrès, qui ne fait de pareils traités, qu'avec les Indiens, regardant les *Métis* comme ses propres sujets, et par conséquent n'ayant pas de terrain à acheter de ceux qui sont considérés comme tels. Nos *Bois-brûlés* pensaient avoir le même droit des Sauvages, parce qu'étant aussi anciens que les Sauteux sur ces terres, et les ayant défendues au prix de leur sang, comme eux, contre les Sioux, ils pensaient que le Gouvernement considérerait que si les Sauteux vendaient aujourd'hui ces terres, c'était aux Métis qu'ils en étaient redevables, et que si les Métis ne les avaient pas soutenus, ce seraient les Sioux, qui, aujourd'hui, seraient encore les maîtres à Pimbina. Rien de plus vrai, cependant on fut obligé d'en passer par là. En quatre assemblées et pourparlers, tout fut fini. Les Sauvages se montrèrent assez difficiles, mais le gouverneur Ramsay, par ses manières engageantes et sa conduite, pleine d'honnêteté, réussit à les faire consentir à céder une part de leurs droits au Gouvernement Américain, sur une étendue de terre de 30 milles de largeur des deux côtés de la Riv. Rouge, en partant depuis la ligne impériale (49 degrés de latitude) jusqu'à une distance de 200 milles à peu près, en remontant la Rivière, vers le Sud. Les premiers payements pour ce traités, se feront l'été prochain, s'il est ratifié au Congrès.

De plus, dernièrement il a été présenté à la chambre de Washington un bill, exposant le plan d'un chemin de fer, qui réuniront le Mississipi avec la Rivière Rouge. Ce projet a été très-bien reçu, et on a donné des ordres pour examiner le terrain.

Désirant venir à St Paul, pour voir notre nouvel évêque, je profitai de l'occasion de la caravane du gouverneur qui laissait Pimbina le premier octobre dernier. Nous fîmes la traversée des prairies ensemble (300 milles par le nouveau chemin) entre le Misissipi et la Rivière Rouge. Le gouverneur se conduisit avec la plus grande bonté envers moi, me fournit tout ce dont

---

(1) La population chrétienne, Sauteux et Bois-brûlés, de Pimbina, est de presque 1200 âmes.

j'eus besoin. Quoique dans la saison d'automne, on fit un voyage heureux. Mais ce n'est *pas de valeur*, comme on dit, de voyager avec une caravane garnie comme celle-là.

Vous voyez donc, Messieurs, l'espérance que donne l'établissement de Pimbina, et soyez sûrs que c'est la mission, qui a été établie là, qui a opéré ce changement. On parle beaucoup du comté de Pimbina, et déjà trois de nos Métis sont à St. Paul, comme représentants à la chambre, pour plaider les intérêts des habitants de ce poste. Mgr. de St. Paul vient de nommer le révérend M. Belcourt son grand-vicaire, lui faisant l'honneur du camail et de la mosette, pour représenter l'Evêque dans cette localité éloignée. Ce poste serait un point de départ pour les autres missions qui pourraient s'établir à quelques distances, s'il y avait moyen, les Sauvages étant bien disposés partout. Le lac Rouge, à cinq jours de marche de Pimbina, serait une place très-avantageuse pour une mission catholique. Il y a là, depuis plusieurs années, un poste de ministres méthodistes, mais ils s'occupent fort peu de la conversion des Sauvages, ils ont une belle ferme et vivent tranquilles sur les revenus de leur *société biblique*. Les Sauteux de cette place, avec leurs Métis, désirent depuis longtemps des prêtres. J'ai vu plusieurs de leurs chefs, cet été, pendant la chasse du *buffalo*, qui étaient venus nous rejoindre. Ils me disaient que pour *prier* à la façon des *maîtres d'école* (les ministres), ils pensaient bien que ça ne prendrait jamais, mais si les *vraies Robes-noires voulaient nous instruire, on ne demanderait pas mieux*, disaient-ils. Ces Sauvages ne sont pas aussi errants que le reste des Sauteux, et s'occupent beaucoup à semer du maïs sur les bords de leur lac. Il y a encore plusieurs autres postes où les Sauvages Sauteux sont aussi bien disposés, parmi lesquelquels on pourraient commencer des missions pour eux, les Métis et quelques Canadiens, qui sont dispersés, dans ces différentes places. L'Evêque de St. Paul, plein de zèle pour les missions, voit bien tout cela ; son immense diocèse est couvert de Sauvages Sioux, Sauteux et Puants. Mais que faire, quand les moyens manquent ? C'est pour cela que Sa Grandeur m'encourageait à venir en Canada pour supplier le digne évêque de Montréal de vouloir bien sacrifier encore un prêtre de son diocèse pour venir partager avec nous les travaux.

Mais je vous parlerai à présent d'une autre nation que j'ai visitée, l'été dernier, sur le Missouri, à presque 200 lieues de Pimbina, et dont les dispositions pour la religion sont pleines d'espérance pour l'avenir. Ces Sauvages, appelés *Gros-Ventres* (1), sont alliés et vivent ensemble avec une partie

(1) Quoiqu'ils n'aient pas le ventre plus gros que les autres nations.

d'une autre tribu qu'on nomme *Mandanes*. M. Belcourt, qui avait eu occasion de les voir un instant, en 1846, m'en avait toujours dit de si belles choses, que depuis longtemps je désirais les voir. Je profitai de la première occasion qui se présenta.

C'était à la fin de juillet dernier, quelques jours après que les cruels Sioux avaient attaqué notre camp au milieu des prairies, et avaient failli massacrer plusieurs des nôtres. Dans le même temps aussi, ils fonçaient, comme des furieux, sur un autre petit camp de Métis, à une vingtaine de milles de nous où se trouvait M. Laflèche, missionnaire de Mgr. Provencher. C'est là qu'un de ses chrétiens fut massacré d'une manière épouvantable par les Sioux. Seize Sioux furent tués. Dieu, qui ne voulait pas livrer les chrétiens entre les mains des barbares, fit des prodiges pour conserver le camp de M. Laflèche, et fit voir aux infidèles que quand *le Grand-Esprit prend pour quelqu'un, c'est en vain qu'on est nombreux et qu'on est brave.* C'etait donc après ces tristes événements que je tentai d'aller avec quelques cavaliers au village des Gros-Ventres et Mandanes. Notre caravane de chasse, composée de près de mille trois cents charrettes, se trouvait alors dans une contrée de la prairie appelée *Grand-Côteau*, c'est-à-dire, à la hauteur des terres qui séparent les eaux tributaires de la Rivière-Rouge d'avec celles qui se jettent dans le Missouri. Nous étions sur le terrain des Sioux, et par conséquent il fallait avoir de la défiance. Avec mes compagnons, je laissai donc les charettes, pour les rejoindre plus tard, après notre excursion. En une journée de marche, j'arrivai au fort des Gros-Ventres, bâti sur le Missouri, vers le point de rencontre du 48e degré de latitude avec le 102e degré de longitude. Quand ces Sauvages nous virent venir, ils vinrent en grand nombre à cheval, au-devant de nous, étant nus et tenant dans leurs mains leurs arcs et leurs flèches. J'entrai dans leur village au grand étonnement de tout le monde. En arrivant, comme il faisait déjà tard, j'indiquai aux chefs une assemblée et un conseil pour le lendemain, et j'allai rendre visite au bourgeois du fort de *traite*, M. James Kip, qui est à quelques pas du village. Ce Monsieur, d'origine canadienne, me reçut avec beaucoup de politesse. Il y a plus de trente ans qu'il commerce avec les Sauvages. Il m'offrit sa maison, et me dit que j'étais le bienvenu parmi eux. Je vis aussi quelques Canadiens et des Métis. Ce bourgeois est très-estimé des Sauvages, et il paraît faire de son mieux pour donner de bons avis aux infidèles, *en attendant*, me dit-il, *qu'on les instruise dans la religion.* Ce village n'est pas bien nombreux ; il m'a paru renfermer 1300 à 1400 âmes. Cela n'est pas étonnant, si l'on considère qu'ils ont eu pour ennemi de temps immémorial les Sioux, qui sont très-nombreux, et qui rôdent sans cesse dans le voisinage. Ce n'est

pas rare qu'ils surprennent quelques Mandanes et en massacrent quelques-uns. Quelques jours avant mon arrivée, un pauvre Gros-Ventre avait été tué à deux milles de son village. De plus, une autre cause qui a beaucoup réduit cette tribu, c'est que les Gros-Ventres ont été longtemps en guerre avec les Sauteux, les Cris ou Kinistineaux et les Assiniboânes; mais depuis dix ans, ils ont fait alliance avec eux, plutôt par nécessité que par inclination; car la petite vérole, dont plusieurs portent encore les marques, ayant détruit une bonne partie de leur tribu, il leur devenait impossible de résister à leurs nombreux ennemis. Ensuite, ils se sont unis avec les Mandanes, leurs alliés, et forment avec eux un village d'un peu plus de cent loges. Enfoncées d'environ un pied dans la terre, elles sont formées par une charpente décagone, dont le sommet (treize à quatorze pieds de haut) est soutenu par quatre piliers, le tout recouvert d'une grosse couche de terre. Ces espèces de maisons en terre sont très-propres, chaudes et solidement construites. Au haut est pratiquée une ouverture d'environ deux pieds quarrés pour donner passage à la fumée, le foyer se trouvant placé au milieu de la loge. A l'entrée se trouve un espèce de vestibule, formé par une cloison en *pieux*, où l'on place les chevaux en hiver et en temps de guerre. L'enceinte de cette loge étant d'environ cinquante pieds de tour, peut contenir quatre ou cinq familles.

Comme je l'avais demandé, le jour suivant il se fit une grande assemblée de la nation dans la plus grande loge. Les *Quatre-Ours* et les *Grands-Cheveux* tenaient le premier rang parmi les chefs. Je me rendis donc accompagné de l'interprête du fort de *traite*. Je m'assis au milieu du rond; devant moi bouillait une chaudière pleine de blé-d'inde pillé, qui devait être le festin de couronnement, après les délibérations de cette *nouvelle chambre d'assemblée;* car le festin est d'une nécessité absolue dans un conseil. S'il manquait, ce serait une inconvenance impardonnable. *Il faut manger après avoir vidé son esprit de ses pensées.* Je commençai par leur parler du Créateur de tous les hommes, des principaux mystères de la Religion, et je tâchai, autant que possible, de leur faire comprendre que, quoique *Sauvages,* ils étaient aussi bien que *l'homme blanc* appelés à aller voir le *commun Grand-Esprit.* Ensuite, je leur demandai si c'était bien vrai tout ce que l'on rapportait par rapport à leur grande envie de connaître la *Prière,* et s'ils seraient contents si on leur offrait d'apprendre la *vraie manière de parler au Grand-Esprit.* Voici la réponse que le premier chef me fit au nom de tous: " Robe-noire, ce que je vais te dire, les autres qui sont ici " le pensent comme moi. Nous sommes heureux de te voir " aujourd'hui au milieu de nous, mais il paraît que notre plaisir " ne durera pas longtemps; car il paraît que tu vas nous laisser. " Tu nous dis bien des bonnes choses, et déjà tu pars sans que

" nous sachions quand tu reviendras. Quoiqu'on ne soit pas " digne d'avoir avec nous une Robe-noire qui parle pour nous " auprès du *Maître de la vie*, cependant je te répondrai sur ce " que tu nous demandes. Tu nous as demandé si nous serions " disposés à écouter et apprendre la prière, et si nous voudrions " faire ce qu'elle enseigne ; tiens, tu vas peut-être te moquer de " nous, mais regarde..... Tu vois nos corps couverts de cica- " trices et de plaies qui, pour plusieurs, ne sont pas encore fer- " mées : nous avons ainsi traité nos corps pour nous rendre fa- " vorable le Grand-Esprit là-haut qui, sans doute, doit être le " même que celui dont tu nous parles. Tu vois bien les sillons " que le couteau et la pierre tranchante ont tracés sur ces esto- " macs et nos bras, nous avons fait cela encore pour nous faire " aimer de cet être *inconnu* pour nous. Tu n'es pas sans re- " marquer nos mains qui n'ont presque plus de doigts ; eh bien ! " toutes les fois qu'il plaît au *Maître de la vie* de venir chercher " un de nos enfants ou autres parents, nous lui offrons notre " sang, quoique ça soit bien dûr, je t'assure, pour apaiser la co- " lère de celui auquel nous avons recours *aveuglément*, sans sa- " voir que faire pour lui plaire. Eh bien ! à présent, si dans ta " prière il est marqué qu'il faut en faire plus, qu'on nous en " instruise, et nous tâcherons de le faire. Mais peut-être que " pour nous on a trop fait de mal pour être *pris en pitié*, mais " regarde nos petits enfants ; pour eux, ils ne savent pas encore " ce que c'est que de mal faire. Voilà ce que nous avions à te " dire, et sois sûr que si tu voulais demeurer avec nous, nous " ferions bien notre possible pour que jamais tu n'eus de cha- " grin dans ton cœur."

Pendant tout ce discours, les autres chefs avaient la tête basse, et élevaient souvent la main pour approuver.

Oh ! Messieurs, mon cœur est encore gonflé, en vous rapportant ces paroles, et je vous assure que les larmes inondaient mon visage quand je les entendis. " Est-il possible, me disais- " je alors à moi-même, que de pauvres infidèles soient si géné- " reux pour ce Dieu qu'ils ne connaissent pas ! tandis que nous, " enfants *gâtés* de ce bon père et qui connaissons si bien ses " perfections, nous sommes si lâches quand il s'agit de faire " quelques sacrifices pour lui ! Pauvres Sauvages, que ne fe- " raient-ils pas, s'ils étaient chrétiens." Je leur répondis donc tout ému, comme j'étais, que ce Grand-Esprit pour lequel ils s'imposaient de si cruelles pénitences, n'était pas tyran, comme ils se l'imaginaient, et qu'il ne demandait pas de sang pour l'apaiser et se faire aimer de lui, mais qu'il voulait seulement, de celui qu'il admettait au nombre de ses enfants, un cœur tout disposé à le connaître, l'aimer et le servir, comme sa parole nous le dit, et il nous assure qu'ainsi on aura une place avec lui là-haut. Tel fut notre entretien qui a vraiment de quoi toucher

et intéresser. · Ensuite on commença à servir à chacun un plat de blé-d'inde, et, avec le plus religieux silence, chacun vida le sien. Après cela, on se sépara, en se faisant des présents mutuellement et bien des promesses. Je leur dis donc que je ferais tout mon possible pour pouvoir au plus vite les voir et demeurer plus longtemps.

Je crois à présent vous faire plaisir en vous disant quelques mots sur leur manière de vivre et leurs principales superstitions. Fixés sur le Missouri, à plus de cinq cents lieues de son embouchure, les Mandanes et les Gros-Ventres cultivent la terre. Ils sèment en quantité du blé-d'inde et des citrouilles. A certains temps, ils chassent le *buffalo* qui est en foule ordinairement dans les côteaux. Ils passent parmi leurs ennemis même pour doux et aimant la paix plus que la guerre. Ils sont forts et robustes, et généralement plus propres que les autres Sauvages. En été, il se baignent presque tous les jours dans le Missouri. Ils ont la peau assez blanche et les cheveux un peu blonds. Leur langage m'a paru extrêmement difficile et contenir beaucoup de sons de gorge. Ils gesticulent beaucoup en parlant. Cette langue ne ressemble en rien au Sauteux; pas plus que le français et cette dernière. Ces Sauvages craignent la boisson forte, et on me dit qu'il y a plusieurs années, comme un malheureux *traiteur* voulait forcer un Sauvage à boire, celui-ci lui répondit: "Puisque tu veux rire à mes dépens, tu dois au "moins me récompenser." Je crois qu'il serait bien difficile de dire au juste quelle est la véritable religion de ces Sauvages ainsi que des autres nations qui les avoisinent. Ils adorent le Grand-Esprit de tant de manières différentes, et admettent ensuite un si grand nombre de divinités secondaires. Pour le Sauvage ignorant, ce qu'il voit de plus frappant dans la nature devient aussitôt un objet de son culte. Le soleil, la lune et le tonnerre sont au nombre des grands et puissants *Manitok*. Des objets moins importants et qui, cependant, ont des propriétés qu'ils ne comprennent pas, sont des espèces de dieux ou génies tutélaires que chacun prend selon sa dévotion. Les Gros-Ventres adorent le soleil, comme la demeure du Grand-Esprit, lui font des sacrifices, et passent des journées entières, étant à jeûn, la figure exposée à un soleil brûlant, et cela par pénitence, pour s'attirer les faveurs de cet astre bienfaisant, qui fait mûrir le blé-d'inde et les citrouilles. Le tonnerre, selon tous les Sauvages dont j'ai entendu parler, est un oiseau sans cesse enveloppé de nuages, à travers lesquels il jette de temps en temps des regards perçants; et ce sont les éclairs. Armé d'un arme, dont il a seul l'usage, il frappe invisiblement. Voici une anecdote assez curieuse, par rapport au tonnerre, et qu'on m'a racontée bien des fois: *Ningoting kiwèn, on rapporte qu'un jour* deux Canadiens, *mangeurs de lard encore*, descendaient une ri-

vière de compagnie avec quelques canots de Sauteux. Apercevant de loin sur une pointe plusieurs grands arbres, les Sauteux prennent une contenance religieuse et disent aux Canadiens de prendre garde à eux ; que c'étaient dans ces arbres que les *Tonnerres* faisaient leurs nids. Les deux *mangeurs de lard*, désirant savoir comment les *Tonnerres* faisaient leurs nids, et ne connaissant pas tout ce qui pouvait en résulter de fâcheux, mettent pieds à terre malgré les Sauteux. Ils montent dans les arbres, et atteignent, par malheur, les nids. Les gros *Tonnerres* étaient allés en *de rouïne*, et les Canadiens ne trouvèrent que quelques petits *Tonnerres* qui, encore trop jeunes, essayaient en vain de faire des éclairs, et auxquels il creuvèrent les yeux, pour les empêcher de *tonner* à l'avenir. *Jnowâsowok*, c'est-à-dire, *ils s'imaginaient faire un bon coup.* Après qu'ils furent descendus, ils se mettent à dire, en se moquant, que c'est fini, on n'entendra plus jamais *tonner ;* qu'ils viennent de donner congé aux *Tonnerres.* Mais voilà, pendant ce temps là, les grands *Tonnerres* qui arrivent de leur chasse, et trouvant leur famille dans un état si digne de pitié, se mettent à la poursuite des canots, pour punir les cruels sacriléges. Déjà on voit venir un gros nuage noir, sillonné continuellement d'éclairs. Les tonnerres sont déjà sur les canots, ils ont déjà frappé le devant du canot des Canadiens, et ce n'est qu'à force de sacrifice et des promesses qu'on apaisa la colère de ces *Manitok* avec lesquels il ne faut pas s'aviser de jouer. Ils jouent trop fort pour les hommes.

Parmi toutes les superstitions, la confiance dans les songes est la plus accréditée. Chez les Mandanes, une peau de vache blanche est un objet rempli de puissance et de médecine, et l'heureux mortel qui a le bonheur d'en posséder une partie, ne peut manquer de réussir, sous la protection de ce grand génie. Cette idée superstitieuse donne à cette peau une valeur étonnante.

Tel est, Messieurs, la dégradation de l'homme vivant dans l'ignorance du christianisme. Combien de sacrifices sanglants et de cruelles inimitiés entre nations, qu'il serait trop long de rapporter !

Je terminerai donc ce rapport, en vous disant que je partis du village des Mandanes accablé de souhaits pour un prompt retour ; et avec mes compagnons, je me mis en frais de rejoindre notre caravane de charrettes, qu'on avait perdue dans cette mer immense de prairie. Elle devait être bien éloignée de nous Comme l'océan avec ses vagues, la prairie, sans bornes, avec ses collines et ses vallons se succédant, n'offre rien de distinctif à l'œil de l'étranger, mais je me fiais sur mes guides. Comme d'habiles marins, ces enfans des prairies marchent des journées entières, et arrivent le soir précisément au point désigné. Mais c'était difficile pour nous, nous partions le soir, crainte des Sioux,

qui devait sans doute nous attendre, dans quelqu'embuscade, ayant eu connaissance de notre visite, chez leurs ennemis. Nous marchâmes tout le tems par une nuit très-obscure. Vers minuit, nous essuyâmes à *la belle étoile*, un orage épouvantable, et les *oiseaux tonnerres* nous firent comprendre qu'ils ne dormaient pas toutes la nuit. Le lendemain, vers dix heures avant midi, nous apercevions notre camp, dans le lointain.

Vous voyez, Messieurs, que ces Gros-Ventres et Mandanes sont très-portés à embrasser le christianisme et qu'une mission établie chez eux donnerait beaucoup d'espérances pour l'avenir. Le bon évêque de St. Paul l'a tant à cœur qu'il la regarde déjà comme commencée, et Sa Grandeur me disait : *Je ferai tout pour que cette nation soit évangélisée au plus tôt.* Placé sur le Missouri qui est navigable à plusieurs cent milles encoré audessus, ce poste deviendra par la suite très-important. Ensuite une autre raison qui engagerait à établir une mission, dans cette place, c'est que de là, on se trouverait à la portée des Assiniboânes, qui sont nombreux et qui n'ont jamais été évangélisés. D'un autre côté on aurait les intrépides Sioux, à qui on pourrait de tems à autre, offrir des paroles de salut, quand ils ne seraient pas trop de mauvaise humeur. Toutes ces différentes nations se trouvent dans le diocèse de St. Paul. L'embarras et la chose pénible dans tout cela, pour le pauvre missionnaire, c'est l'étude de toutes ces langues si différentes. Cependant on se console, en pensant que c'est avec ses mots si baroques et si compliqués, qu'on viendra à bout de parler du Créateur à la créature infidèle et idolâtre. Ainsi, Messieurs, tous les missionnaires ont donc un grand besoin du secours de vos prières, bien plus que de vos aumônes.

Ne nous oubliez pas, nous sommes des vôtres, nous sommes vos ouvriers et vos engagés. Un petit souvenir pour des frères, qui répandent votre foi loin de vous, et qui ne vous oublient pas de leur côté. Cet ami, ce parent peut-être, redit votre foi et vos charités au Sauvage, et quand le Sauvage y est indifférent, il les crie aux rivières, aux lacs et à la solitude, en disant son Bréviaire, pour les âmes généreuses de sa patrie.

Pardonnez, Messieurs, mais j'ai cru rencontrer vos intentions, en vous faisant ce rapport. Ne voilà-t-il pas en effet de quoi exciter votre zèle pour cette belle œuvre de la Propagation de la Foi, la première de toutes les œuvres de Charité, puisqu'elle sauve les âmes ? Pour vous, vous vivez dans une sorte d'abondance des biens spirituels. Sans cesse vous avez la voix fidèle du pasteur qui vous parle de Dieu. Qu'il serait cruel d'être sans entrailles, pour ceux qui manquent encore de ces biens ! Semblables au mauvais riche, ceux qui négligent l'œuvre de cette société si catholique, et qui refusent de faire part aux autres, du don de la Foi, qu'ils ont reçue *gratis*, imiteraient sa

dureté envers le pauvre, qui ne sollicite que les miettes de son somptueux festin. Il semble vraiment que ces peuples crient vers vous ; ils se présentent à vous, dans l'état le plus capable d'exciter votre compassion, et comme le macédonien de St. Paul, il nous appellent à leur secours.

Je termine, Messieurs les Associés de la Propagation de la Foi, en vous priant d'excuser les nombreuses imperfections de ce rapport si peu complet ; et en recommandant à vos prières nos missions et nos nouveaux plans,

J'ai l'honneur de me souscrire,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

ALBERT LACOMBE,

Missionnaire.

Autre lettre du même Missionnaire à un de ses amis.

11 mars 1852.

Cher Ami,

Lisant dans les *Mélanges* du 9 mars quelques lignes écrites de la Rivière-Rouge, sur la récolte et sur les chasses des prairies, je me permettrai de vous fournir quelques détails plus amples, particulièrement sur cette attaque des Sioux dont il est question dans le fragment qui a été publié et qui eût lieu l'été dernier, pendant nos courses aventureuses, lorsque nous étions à la poursuite du buffle sauvage. (Je crois par là vous faire plaisir, vous surtout qu'intéressent tant les établissements de la Rivière-Rouge). Vous me pardonnerez le style bien simple d'un jeune missionnaire et les phrases mal sonnantes qui se rencontreront dans ce récit.

Trois fois j'ai eu le plaisir et la consolation d'accompagner les chasseurs qui sont pour la plupart *Métis, Sauteux et Gris,* et plusieurs *Sauteux* chrétiens. Dans la caravane se trouvent ordinairement aussi plusieurs infidèles, qui, profitant de cette occasion favorable pour se faire instruire, se trouvent alors proche de *l'homme habillé en noir.* En 1850, j'ai passé tout l'été dans les prairies. Il n'en fallut pas davantage pour me donner un caractère et des manières sauvages. N'entendant parler que *sauvage*, n'étudiant que *sauvage*, ne rêvant que *sauvage*, on cesse bien vite d'être un *mangeur de lard*, et on a l'honneur d'être bientôt naturalisé. Je sais donc un peu à présent ce qui en est de ces missions aventureuses et ambulantes. Mais il serait trop long de vous dire tout ce qui se passe d'étrange, de merveilleux dans ces courses hardies et dangéreuses ou plutôt dans ces combats où le bison furieux fait payer souvent bien cher à l'intrépide cavalier, la balle ou la flèche qui a traversé ses flancs. A vous dire le genre de vie qu'on mène, durant ces cinq mois, dans ces plaines sans bornes que l'on parcourt en tous sens ; vous retracer cette prairie immense avec ses buttes et ses côteaux, couverte parfois de plusieurs milliers de bœufs et vaches, d'autrefois n'offrant qu'une solitude monotone, où l'œil fatigué ne rencontre rien de distinctif, où la vue va se perdre dans un mirage, où il vous semble voir une grande nappe d'eau avec ses vagues ; vous raconter les circonstances heureuses et malheureuses qui nous arrivent tous les jours, je n'en finirais plus. C'est là que nous sommes vraiment les enfans de la Providence, pliant nos loges le matin sans savoir où nous

les tendrons le soir. Rien de si simple qu'une loge de cuir; cependant, il y a quelque chose d'agréable et de mystérieux dans cette tente, qui nous rappelle celle dont parle le prophète Ezéchiel, et qui convient si bien à la vie voyageuse du missionnaire, étant l'image de son pélerinage continuel sur la terre. Dans le temps de ces chasses, il ne reste presque personne à l'établissement: tous partent, hommes, femmes et enfans avec le petit ménage. C'est principalement pendant ce temps que le missionnaire opère le bien avec avantage parmi cette population, l'ayant sans cesse sous ses yeux, et autour de lui. Au milieu de tout cela, pourrait-on s'empêcher d'admirer et de louer cette bienveillante Providence, qui, dans ce grand désert, nourrit avec abondance ses nombreux enfans des prairies?

(Comme le dit le correspondant des *Mélanges Religieux*,) la récolte de la Rivière-Rouge a été assez abondante l'année dernière, quoiqu'une grande inondation ait fait bien craindre pour le succès des semences. A la fonte des neiges et au départ de la glace, l'eau a débordé plus de 15 à 20 pieds, sur les bords, à certaines places, surtout à Pimbina, où plusieurs maisons ont été rasées et emportées.

Mais venons-en à ces fameux et intrépides Sioux, qui voudraient faire la loi à tous ceux qui n'ont point de sang *Dakota* (1). Il faudrait une autre plume plus habile que la mienne pour vous peindre le caractère de ces valeureux *chanteurs* de guerre avec la chevelure de leurs ennemis, pour vous dire les festins de famille qu'ils font avec les membres encore palpitant d'un Métis ou d'un Sauteux, ou d'un Assiniboâne, qui aura été assez malheureux pour tomber entre les mains de ces cruels antropophages. Avant de leur servir de nourriture, son corps leur servira de jouet, chacun lui portera un coup de couteau, pour, ensuite, avoir l'honneur de porter sur la tête, une plume de *Kilion*, marque de leur bravoure.

Nous étions partis de Pimbina le 16 juin dernier. Notre caravane se composait de 1,300 âmes. Nous avions 1,100 charrettes, qu'il s'agissait de remplir de viandes séchées au soleil, et ensuite pilées pour être réduites en *pimikchigan*. Dans le même temps que nous laissions Pimbina, une autre caravane, composée seulement d'à peu près 200 charrettes partait de la mission de St. François Xavier du *Cheval Blanc*. Monsieur Laflèche, missionnaire de cette place, accompagnait ce parti.

D'après un avertissement donné, les deux caravanes devaient se rencontrer dans la prairie, à une place désignée, afin de tenir un conseil général sur la marche que les deux camps auraient à suivre pour s'éloigner suffisamment l'un de l'autre,

(1) Dakota, c'est ainsi qu'ils s'appellent en leur langue.

et ne pas se nuire dans la chasse. En effet, au temps marqué et au lieu indiqué, nous découvrîmes à grande joie, le camp du *Cheval Blanc*, qui venait à nous, et j'ai pu embrasser le bon M. Laflèche, ce cher compatriote. Dans notre grand conseil, une des principales résolutions qui fut prise, fut qu'on ne laisserait plus entrer les Sioux dans nos camps, comme cela était arrivé tous les ans. Ils font semblant de faire la paix ; et ensuite, quand ils en trouvent l'occasion, ils massacrent, voyant qu'on ne se défie pas d'eux.

Après quelque jours de marche ensemble, on se sépara pour se partager cette grande *commune* et aller chaque camp à sa chance. Déjà quinze jours s'étaient écoulés, depuis l'entrevue des deux caravanes. Nous avions déjà couru la *vache* plusieurs fois ; on était plein d'espérance pour un heureux succès. Nous étions proche d'une place appelée la *Maison du Chien* (*Animukkiwûm*), endroit remarquable pour cacher quelques partis de guerre qui n'en veulent qu'aux chevelures. C'était le dimanche, après la messe, dans le mois de juillet. Notre caravane était en marche ; quoique ce fut le dimanche, il avait été permis de lever le camp pour approcher un peu d'une foule de vaches qui se trouvaient proche, afin d'être prêts à *courir*, le lundi. Pendant, dis-je, qu'on était ainsi en marche, un petit parti de Sioux, sort d'une embuscade et *fonce* à l'improviste sur nos traîneurs. Mais heureusement ils furent découverts à temps, et nos cavaliers leur donnèrent la chasse. Quelques heures après on campait ; je fais la prière du soir. En finissant, voilà que, tout à-coup, deux courriers, tout pâles et tremblants, venant du camp de M. Laflèche, arrivent à nous à *course de cheval*. Ils nous annoncent la triste nouvelle que, sans aucun doute, à l'heure qu'il est, M. Laflèche et ses gens, sont devant Dieu ; qu'une foule épouvantable de barbares Sioux les entourent, et qu'eux-mêmes sont sortis du camp à la fureur des balles, pour venir nous avertir, et demander du secours, pour sauver ceux qui vivaient encore. On peut s'imaginer quelle terreur et quelle consternation se répandirent au milieu de nous à cette triste nouvelle ! Les deux camps se trouvaient à une distance de 30 à 35 milles l'un de l'autre. On tint conseil le soir, et il fut décidé que le lendemain matin, une partie de nos *tireurs* partiraient en avant, au secours, pendant que le reste du camp marcherait après eux, pour réunir nos forces. Je confessai toute la nuit ceux qui devaient partir les premiers ; tout annoncait une mort certaine pour eux. Je recommandai pour le lendemain un *jeûne général*. "*Oh ! ami, ça jeûnait, et pis il passait midi*," comme on se disait ensuite. Je promis deux messes, pour réclamer la protection de Celle qu'on appelle à si juste titre le *secours des chrétiens*.

Pour revenir à l'autre caravane qu'on supposait détruite, il

faut vous dire que trois cavaliers de ce parti avaient été faits prisonniers par les Sioux, pendant que ces trois Métis imprudents se tenaient bien loin des leurs. Avec ces trois prisonniers qu'ils firent semblant de bien traîter, les Sioux s'en retournèrent à leur camp, qui était en vue. Ils étaient bien là 800 loges et 2,000 hommes. Ils firent entendre aux prisonniers que, le lendemain, ils voulaient rentrer dans le camp des *priants*, pour faire la paix et fumer ensemble, comme à l'ordinaire. Mais ils n'avaient pas plus envie de faire la paix que les années précédentes. Depuis plusieurs jours, ils examinaient nos marches, par leurs découvrements. Voici quel était leur dessein: ils voulaient rentrer dans un camp, à la faveur de quelques prisonniers, et ainsi tout mettre à feu et à sang, sans qu'il vint à leur en coûter. Ensuite, après avoir jeté la terreur par un premier massacre, venir forcer l'autre camp pour lui en faire subir autant.

Les pauvres prisonniers n'attendaient plus que la mort, connaissant bien la résolution prise de ne pas laisser entrer les Sioux. Pour les gens de M. Laflèche, prévoyant bien ce qui allait arriver, et pensant qu'il valait mieux que trois fussent massacrés plutôt que le camp entier, ils commencèrent à former un rond avec leurs charrettes *mâtées*, et à s'en faire un rempart contre les Sioux, car tout annonçait la guerre. En dedans de ce rempart, les femmes creusèrent des trous pour se mettre avec leurs enfants à l'abri des balles; et en dehors, les hommes en firent aussi pour eux, pour combattre de là.

Le lendemain, dimanche, au soleil levant, voilà que les Sioux s'avancent, tous à cheval, et presque tous armés de fusils. Ils semblaient venir comme pour faire la paix; cependant, ils tenaient les prisonniers en arrière. C'est pendant ce temps-là que deux purent s'échapper; car on leur avait laissé leur chevaux, pour mieux cacher le dessein cruel qu'on avait sur eux. Quel triste spectacle que le petit camp des chrétiens, composé tout au plus de soixante-dix à quatre-vingts tireurs, en comparaison de cette nuée de barbares qui visaient à un massacre et à un pillage certain. Pour ce cher M. Laflèche, après avoir donné à son peuple les secours de la religion, requis en pareille circonstance, il était blotti dans son trou, attendant la mort. Il suppliait le Dieu des armées pendant qu'on se préparait à combattre avec courage et à vendre chèrement sa vie. C'était chose étonnante que le courage et la présence d'esprit de ce bon missionnaire, dans une circonstance si critique. Seul, il n'a personne pour lui donner une dernière absolution, mais il a confiance et il connaît le cœur du Maître généreux qu'il sert. Partout dans le camp on n'entendait que pleurs et que gémissements. Tout à coup des cris d'encouragement se font entendre; les chansons de guerre font oublier le danger. Les

Sioux sont proche ; on leur crie de s'éloigner : on leur dit qu'il n'y a plus moyen de fumer ensemble. Ils avancent toujours. On va tirer, il n'y a plus de paix à faire ; qu'ils rendent le prisonnier et s'en retournent. Ils persistent. Un des chefs est auprès des remparts ; on lui crie de fuir ; il veut rentrer, alors un cri part ! *à bas les traîtres,* et, en même temps, un coup de fusil qui le renverse de son cheval. C'est alors que le combat s'engage. Les chrétiens s'encourageaient à continuer un feu roulant, et en effet c'était une détonation continuelle. Pour les Sioux ils commencèrent par mettre à mort, d'une manière épouvantable, le seul prisonnier qui leur restait. Après lui avoir coupé les mains, les pieds et levé la chevelure, ils entourèrent le camp de M. Laflèche, en formant plusieurs cercles à l'entour. Ils poussaient des cris de mort, en élevant ces debris sanglants d'un corps humain. La première attaque dura presque six heures. Aucun des chrétiens ne fut tué ; huit Sioux y perdirent la vie. Ils furent obligés de se retirer, par une pluie et une brume épaisse, qui les empêchaient de se servir de leurs flèches et leur nuisaient beaucoup pour tirer. Le lundi matin, ils reparurent encore, avant que le secours envoyé de notre camp arrivât ; mais après une attaque de presque cinq heures, ils furent encore forcés de lâcher prise, par une pluie toute providentielle, en laissant encore huit des leurs sur la place. Pas un seul Métis ni Sauteux n'avait été blessé à mort. C'est après cette seconde bataille que le secours envoyé de mon camp arriva. En peu de temps les deux camps se trouvèrent ensemble. Que ce moment fut touchant, quand on se revit, après de si tristes circonstances ! Des larmes de joie et de reconnaissance coulaient des yeux de tous. On était donc fort contre les Sioux, étant presque certain qu'ils n'avaient presque plus *d'amonition.* Ils se trouvaient vraiment entre nos mains, et à une très-petite distance, campés avec leurs familles. Pour lors mes gens ne demandaient plus que la vengeance et la destruction de leurs ennemis acharnés. Il s'agissait donc d'user de toute notre influence pour empêcher le massacre de cette multitude d'infidèles. Dans une grande assemblée, M. Laflèche et moi, nous tâchâmes d'apaiser notre peuple, et de lui faire comprendre que si Dieu, dans sa miséricorde, avait été assez bon pour nous conserver par un miracle, il ne fallait pas profiter de ce secours surnaturel pour faire périr tant de femmes et d'enfants, innocentes victimes, qui seraient enveloppées dans le massacre. A la fin nos chrétiens cédèrent aux paroles de la Religion, et, quoique dans le bon droit comme nous le pensions nous-mêmes, ces barbares pouvaient être punis, comme ils le méritaient ; mais, grâce *à la prière de la vertu,* ils purent échapper et s'enfuir à la faveur de la nuit.

Puisse cette circonstance, où le bras de Dieu s'est montré si

visiblement, faire comprendre à ces hommes de carnage et de sang qu'il n'y a de fort que la *prière*, et que ce n'est pas plus difficile pour le *Maître de la vie*, de combattre avec un petit nombre qu'avec des milliers. Il paraît en effet que les Sioux furent frappés et comme stupéfaits de voir qu'ils ne pouvaient venir à bout de cette poignée de chrétiens, et ils leur crièrent en abandonnant la dernière attaque : *Nous nous retirerons, mais remerciez le Wachidjiw-wakan, qui est avec vous ;* (*voulant parler du prêtre*). *On voit bien que sa médecine* (*sa prière*) *est trop forte pour la nôtre. Vous l'emportez ; votre médecine est puissante.*

Je termine, mon cher ami, en faisant des vœux pour que ce pauvre peuple, qui n'aime qu'à se baigner dans le sang de ses semblables, s'adoucisse enfin et oublie sa férocité devant la croix d'un Dieu qui a donné sa vie pour ses ennemis.

Je suis bien sincèrement,

Mon cher ami,

votre dévoué et obéissant serviteur,

ALBERT LACOMBE,

Missionnaire.

Lettre du R. P. Clément, O. M. I., à Mgr. de Montréal.

Rivière au Désert, dans la Gatineau, diocèse de Bytown,
1er février 1852.

Monseigneur,

Connaissant l'intérêt particulier que vous prenez aux missions sauvages, je vous communiquerai quelques détails sur notre établissement de l'Assomption de Maniwaki, commencé, il y a deux ans, à la Gatineau, diocèse de Bytown. La Gatineau prend sa source à la hauteur des terres; et, après un circuit vers le Sud se jette dans l'Ottawa à Bytown. C'est à environ trente lieues au Nord de cette ville, sur la rive droite, que se trouve l'établissement dont je vous parle. Une pauvre chapelle en bois, une hutte pour le missionnaire, une croix et un cimetière : voilà, Monseigneur, tout ce qui le compose. C'est bien peu de chose. C'est néanmoins assez pour la foi vive des âmes simples qui nous sont confiées. Quant au missionnaire, il a, sans doute, à endurer bien des privations; mais elles perdent beaucoup de leur amertume, par le spectacle édifiant que présente, le dimanche surtout, la foule recueillie de ses enfants en Jésus-Christ, venant recueillir de sa bouche, avec avidité, les enseignements de la croix.

Les Sauvages de ces lieux sont bien pauvres. Ignorant presque complètement l'agriculture, jusqu'à présent leur principal moyen de subsistance fut la chasse. Pendant longtemps son produit suffit à leurs besoins. Mais, aujourd'hui que leurs immenses forêts, envahies de toutes parts, disparaissent rapidement, ces infortunés enfants des bois sont réduits à un état voisin de l'indigence. Et, ici, l'indigence c'est le dénuement à son dernier terme. Je ne parle pas de la pêche : outre qu'elle ne peut avoir lieu que dans la belle saison, cette ressource n'en est pas une, tant elle est précaire.

Désolé d'un tel état de choses, Monseigneur de Bytown se détermina à s'employer auprès du gouvernement pour en obtenir des terres. Il paraissait juste que le Sauvage ne perdît pas tout en perdant ses bois, et qu'il conservât de ses anciens domaines une portion nécessaire à sa subsistance. Sans contester la légitimité de la demande, le gouvernement fut, néanmoins, longtemps avant d'y accéder : il ne pensait pas que le Sauvage pût devenir cultivateur. Monseigneur ne se déconcerta pas, il réitéra ses démarches, et les motiva par des raisons si pressantes, qu'en août dernier, il obtint enfin, pour ses chers Sauvages,

39,000 acres de la plus belle terre du pays. Grâces en soient rendues au gouvernement. Cette libérale concession nous fait penser que les longs délais n'étaient motivés que par des raisons d'apparente inutilité.

Mais est-il bien vrai que le Sauvage ne puisse devenir cultivateur? Je ne veux point examiner le passé: il est à croire qu'avec le penchant du Sauvage pour la vie errante, tant qu'il eût trouvé de quoi fournir à sa subsistance, ce n'est que bien difficilement qu'on serait parvenu à le fixer au sol. Mais aujourd'hui que, par la rapide disparition de ses forêts, les ressources qu'il retire de ses plus longs voyages sont toujours insuffisantes, il n'est pas à croire qu'à la vie calme et assurée du cultivateur, il continue à préférer la vie agitée et toujours plus précaire de nomade. Quant à son aptitude pour le travail, les expérience que j'en ai faites, et telles que j'ai encore sous les yeux, ne me permettent point d'en douter. Il y a des Sauvages employés dans les chantiers; il en est sur divers points du pays, qui tirent de petites fermes une partie de leur substance. Ce sont des Sauvages que nous employons pour nos travaux; et ils s'en acquittent avec activité et intelligence. Nous en retînmes un un mois entier: et il nous satisfit aussi bien qu'un blanc. Nous n'avons pu encore les aider: et, néanmoins, plusieurs ont déja sur le terrain qui leur a été concédé, des défrichements considérables. Ceux du chef de notre tribu s'élèvent à 10 acres sur lesquels il récolta, l'an dernier, au-delà de 40 minots de blé; et, de plus, une quantité considérable de patates et de blé-d'inde. D'abord, leur ardeur était grande. Ils se réunissaient tous les jours, et travaillaient tous ensemble un jour pour l'un et le lendemain pour un autre. Mais l'extrême pauvreté de quelques familles paralysa bientôt les heureux effets de ce mode de travail. Ces familles n'ayant pas de provisions pour inviter les antres à venir travailler pour elles, commencèrent à se refuser aux invitations de leurs voisins plus aisés d'où il advint que chacun, désormais, travaille sur sa terre. Il en résultera du découragement, et un découragement tel que plusieurs qui avaient beaucoup travaillé la première année, ne travaillent que peu cette année-ci. Il y en a même qui ne travaillent point du tout. Et le découragement ce conçoit: quels que soient les avantages que le Sauvage puisse attendre de son travail, il doit lui être bien dûr, à lui, habitué à l'oisiveté d'une vie errante, de vaquer à un travail doublement pénible par le manque presque complet d'instrumens de labour. Et puis, il faut le dire: véritablement enfant, le Sauvage habitant des bois ne peut se résoudre à demeurer seul. il lui faut de la compagnie. L'isolement lui pèse excessivement; pour lui faire contracter l'habitude du travail, il s'agirait donc de lui alléger, en joignant au stimulant du besoin quelque encouragement. A

cette fin, que l'on nous mette en état de lui fournir des instrumens aratoires ; peut-être, seulement des haches et des pioches, et, pour quelques années, des provisions en quantité suffisante : et je me charge de leur faire défricher annuellement 100 arpens. Ainsi, chacun aura bientôt son petit champ. Il s'y attachera et finira par prendre goût à travailler sur son terrain. Il est vrai, déjà le gouvernement a fait, pour être répartie entre les diverses tribus du pays, une allocation de 1000 louis. C'est quelque chose si cette somme est réservée en entier, par mode d'encouragement, aux Sauvages qui ont commencé des établissements agricoles. Mais, ce n'est rien, si tous indistinctement doivent y avoir part, puisque la part de chacun ne serait pas même d'une piastre.

Les avantages du procédé que nous indiquons sont bien dignes d'être pris en considération. Une fois mis à l'abri de faire de longues absences, pour se procurer une nourriture toujours plus insuffisante, le Sauvage, vivant proche du prêtre et de l'église, pourra toute l'année envoyer ses enfants à l'école, dès que nous pourrons en avoir une. Et, alors, l'instruction opérant bientôt dans leur caractère et leurs habitudes une heureuse altération, il en viendra, et en peu de temps, à s'assimiler aux blancs. Pour les Sauvages de notre établissement, cette transition reputée si difficile de la vie sauvage à la vie civilisée, est en partie opérée comme il y a bien longtemps qu'ils voyagent et habitent au milieu des blancs dejà, autant qu'ils le peuvent, c'est comme eux qu'ils se nourrissent ; comme eux qu'ils s'habillent. De plus : presque tout entendent, et parlent d'une manière intelligible le français et l'anglais.

La position de notre établissement est des plus favorables pour attirer les Sauvages d'alentour, sur un rayon considérable ; notamment ceux du St.-Maurice ; du Grand-Lac, de Témiskaming et même d'Abbitibbi ; tous peuvent graduellement venir se fixer ici pour y cultiver la terre. Et ceci n'est point une vague conjecture. L'année dernière un bon nombre vinrent du Grand-Lac et du Lac à la Truite à notre poste. La rougeole y sévissait alors ; enfants et adultes en étaient atteints. Nous eussions désiré que les nouveaux venus s'abstinssent de communiquer avec nos malades.

Mais nos représentations à cet égard furent inutiles. Entre les malades, il s'en trouvait qui étaient leurs amis, leurs parens : le sentiment de la nature l'emporta sur celui du danger. De sorte qu'en peu de temps, la maladie devint si générale, que, dans quelques familles, il ne s'en trouvait pas un seul à qui il restât assez de force pour porter secours aux autres. Les soins à donner aux malades, pesaient donc en entier sur les personnes restées debout. Leur bonne volonté était grande. Mais, que pouvaient-elles en un pays isolé où l'on manque de tout, où l'on

ne peut rien se procurer qu'à un prix exorbitant, où l'on est dénué de toute ressource? C'était à peine si l'on avait la nourriture nécessaire. Si, du moins, on eût un abri, une bâtisse pour les préserver des intempéries de l'air, et de les maintenir dans une chaleur suffisante! Mais, tout manquant, il ne leur restait qu'à mourir sans pouvoir aucunement s'en défendre. Dans une telle désolation, on pourrait croire que les nouveaux arrivés durent regretter d'être venus en un temps si inopportun. Eh bien, non : ils étaient contens de mourir en ce lieu, près de la chapelle, et d'être enterrés dans le cimetière que Monseigneur y bénit, et près de la croix qu'il y planta de sa main. Combien, plus encore, s'attacheraient-ils à notre résidence si notre chapelle était plus convenable, si nous pouvions y entretenir une école, si nous avions quelques ressources pour leur alléger le travail d'exploitation, dont le besoin se fait toujours plus sentir! Il est à croire que le gouvernement comprendra tout ce qu'il y a dans ces mesures, de justice pour lui, d'avantageux pour le Sauvage et d'honorable pour le pays; qu'aidé de ses généreux secours, nous pourrons toujours plus étendre la civilisation et le règne de Jésus-Christ en des lieux déjà si bien disposés à recevoir l'une et à se soumettre à l'autre. Et ainsi, les pauvres enfans des bois, finiront par bénir un gouvernement duquel, jusqu'à présent, ils n'ont guère éprouvé que les inconvénients.

Pendant leur maladie, nos Sauvages furent visités par Mgr. de Bytown. Il est incroyable combien sa vue leur fut agréable. Il les consola, les fortifia, les encouragea. C'est alors qu'il bénit la chapelle et le cimetière, et planta la croix. Il leur distribua tous les secours dont il put disposer, et les laissa pleinement résignés à la mort. J'étais alors absent. Après avoir administré mes malades, et les avoir préparés à la mort, j'avais dû partir pour me rendre à la mission du St. Maurice, où des peuplades venus de divers endroits, m'attendaient déjà depuis quelque temps.

J'aurais, Monseigneur, bien des choses à vous dire de ce voyage. La piété de nos pauvres Sauvages est grande. Au jour du jugement elle sera la condamnation de bien des chrétiens qui vivent dans l'abondance des secours religieux, et les dédaignent. Mais, pour le moment, il me tarde de vous assurer que c'est avec un bien profond respect que je suis, Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le très-humble serviteur,

Et dévoué fils en J. C.

CLÉMENT, O. M. I.

Nous devons à l'obligeance d'un ami la lettre suivante, adressée au commencement de l'année dernière, à Madame Taché, par son digne fils, alors simple missionnaire à l'île à la Crosse, et depuis promu à l'Episcopat. Nous ne doutons pas, qu'un grand nombre de lecteurs, qui viennent tout récemment de voir et d'entendre le nouvel Evêque, jeune d'âge mais déjà vieux de dévouement, ne lisent avec le plus grand intérêt cette lettre écrite avec tout l'abandon de la piété filiale, quoiqu'elle ne fut pas destinée à la publicité.

Mission de St. Jean-Baptiste de l'Isle à la Crosse,
4 janvier 1851.

MA BONNE ET TENDRE MÈRE,

Bien des fois déjà vous m'avez demandé de longs détails sur le peuple que je suis chargé d'évangéliser. Malgré tout le plaisir que j'aurais eu à vous donner satisfaction plus tôt, j'ai cru devoir différer. S'il faut vivre longtemps avec une personne pour la bien connaître, cette condition est encore plus nécessaire quand il s'agit d'un peuple. Pour ma part, il me semble impossible, dans l'espace de quelques mois, de se former une idée exacte d'une nation, de saisir son caractère et ses inclinations, d'apprécier ses idées et ses mœurs, d'acquérir la connaissance de ses usages et de ses coutumes. Cette difficulté augmente encore par rapport à une nation dont on ignore la langue, dont cette langue n'a jamais été connue d'une seule personne capable de porter un jugement sain et réfléchi. Voilà pourquoi plusieurs de ceux qui ont écrit sur les nations sauvages ont, dans mes idées, si peu atteint le but que doit se proposer celui qui écrit: de faire connaître exactement et les hommes et les choses. Les uns oubliant trop facilement les scènes cruelles, dont les peuples civilisés ne presentent que trop souvent l'affreux tableau, ne veulent voir dans les Sauvages que des monstres à forme humaine qui, habitués à poursuivre les bêtes fauves, en ont pris et les instincts et la férocité. D'autres, au contraire, surpris de les voir exempts de ces ambitions, qui se réchauffent au foyer des exigences de la vie civilisée, s'obstinent à trouver en eux des traces du bonheur dont jouissait l'homme dans l'état primitif et dont la douce vie des patriarches laisse entrevoir l'heureux partage. Les uns et les autres, dans leurs poétiques descriptions, font des habitants des bois un peuple idéal qui ne se rencontre nulle part. Je dois vous faire un aveu qui ne plaidera peut être pas beaucoup en faveur de mon jugement, mais qui, du moins, sera très-vrai. Oui, je dois

avouer qu'à mon arrivée parmi les nations sauvages, j'étais dans une profonde déception àleur égard. La tête un peu farcie des élégantes descriptions et des tendres sympathies de l'illustre auteur d'Atala, et de quelques autres, et puis..... je m'attendais à tout autre chose qu'à ce que je trouvai, ma surprise fut à son comble, j'en pouvaisà peine croire mes yeux. Si bien que, parti du Canada avec la détermination et la promesse formelle de vous écrire souvent et bien au long sur les Sauvages, je rétractai alors cette promesse, et me dis: puisqu'on n'écrit que pour ne point faire connaître, je n'écrirai point. Je n'avais point la prétention de faire mieux que tant d'autres plus habiles que moi. Voilà la raison du long silence que j'ai gardé sur le compte des Indiens dans les nombreuses lettres que je vous ai adressées, pour satisfaire et votre tendresse et la mienne. Aujourd'hui pourtant, je me rends à vos pressantes sollicitations. J'aborde cette question à regret, parce que je sens tout ce qu'elle a d'ardu et de difficile. Cette lettre, comme les autres, n'est écrite que dans le but de vous être agréable à vous et au petit cercle de parents et amis sous les yeux desquels elle peut naturellement tomber. Je n'ai qu'une prétention, celle d'être vrai.

Le vaste territoire de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, en y comprenant celui du Nord-Ouest, est habité par quatre grandes familles de Sauvages, bien distinctes les unes des autres, mais dont les différentes tribus respectives offrent des caractères de ressemblance trop frappants, pour permettre d'en méconnaître l'affinité. Chacune de ces familles occupe une zône territoriale, légèrement oblique du Nord-Ouest au Sud-Est et dont le point dedépart est au pied des Montagnes-Rocheuses. Premièrement, au Sud, sur la limite des Etats-Unis, on trouve les Pieds-Noirs, les Assiniboines, les Sioux, qui me semblent de même origine que les Iroquois, dont ils partagent l'ardeur guerrière, et une certaine grandeur d'âme trop souvent semblable à de la cruauté. Secondement, plus haut, entre le 50° de latitude septentrionale et le 56°, habite la grande nation des Cris et Sauteux qui, dans le prolongement de sa zône, va rencontrer les Algonquins et autres tribus des Sauvages du Canada, avec lesquels la ressemblance de langage prouve évidemment l'unité d'origine. Troisièmement, au bord de la mer Glaciale, comme sur les côtes du Labrador, les Esquimaux, qu'on ne trouve pas plus bas que Churchill, au 59° de latitude septentrionale, et au 94° de longitude occidentale. Ils ne descendent pas plus au Sud dans la crainte, sans doute, de ne point trouver des glaces assez épaisses pour y pratiquer leurs habitations, ni un froid assez intense pour satisfaire leurs habitudes. Ces Esquimaux qui ne suivent que la côte, se rendent presque jusque sur les terres des Cris, laissant, entre leurs possessions et celles de ces derniers, un espace triangulaire, dont la base est au

pied de la grande chaîne, depuis le 67° de latitude septentrionale jusqu'au 56°, et dont le sommet est à Churchill, déjà assez déterminé. Quatrièmement, cette immense étendue de pays est habitée par une quatrième grande famille, qui seule sera l'objet de cette lettre. Cette nation, non contente d'habiter le versant oriental des grands Monts, en peuple aussi les crêtes et s'étend même sur le penchant Occidental, jusqu'à une assez petite distance de l'Océan Pacifique. Les nombreuses tribus, d'au-delà des Monts, semblent d'abord offrir, avec celles d'en-deça, des différences trop marquées pour permettre d'en faire un même peuple, mais une attention plus particulière laissera appercevoir bientôt, que ces différences ne tiennent qu'à la nature des circonstances, dans lesquelles se trouvent ces différentes peuplades. L'unité de langue tranche au reste toute la question. Quoïqu'il en soit, je ne prétends aujourd'hui vous parler que de celles qui se trouvent dans le diocèse que j'habite et qui se ressemblent tellement, que l'on peut dire avec une certaine exactitude: *Ab uno disce omnes.*

Ces différentes tribus sont celles des Montagnais, des Mangeurs de Cariboux, des Castors, des Larcis, des Plats-Côtés de Chien, des Couteaux-Jaunes, des Esclaves, des Peaux de Lièvre, et enfin des Loucheux ou Querelleurs. La nation n'a point de nom particulier; je lui donnerai néanmoins celui de la tribu au milieu de laquelle je me trouve et que ses membres traduisent modestement dans leur langue par le mot d'hommes (*Dené*). J'ignore complètement pourquoi nos Canadiens lui ont donné le nom de Montagnais (1), puisque la tribu qui le porte est précisément la plus éloignée de la grande chaîne et qu'il n'y a pas une seule montagne considérable dans le territoire qu'elle occupe. Les Anglais ont adopté la dénomination que lui avaient donnée les Cris, le mot *Tchipeweyân*, dont je crois voir l'étymologie dans les deux mots *Tchipaw* (pointu) et *Weyân* (peau). La raison de cette étymologie viendrait de ce que les Montagnais, qui ne s'étendaient pas autrefois si au Sud, ne trouvant point d'écorce de bouleau, étaient forcés de faire leurs canots avec des peaux; de plus, alors comme maintenant, ces canots étaient très-élancés, ce qui fait que les Cris, en les voyant, ont pu dire: *Tchipaw-weyan-oji* (pointu peau-canot), puis le mot *Oji* (canot) *Tchipaw-weyân* ou *Tchipeweyân*.

Des savants distingués n'ont pas craint d'avancer que tous les naturels d'Amérique se ressemblent parfaitement, à l'exception

(1) Ce mot de Montagnais a induit en erreur certains auteurs qui disent que nos Sauvages sont une tribu des Sauteux, avec lesquels ils n'ont point l'ombre de ressemblance. Ce nom ne doit pas non plus faire croire qu'ils soient semblables aux Montagnais du Saguenay. Ce sont ces derniers qui doivent être regardés comme une tribu de Sauteux ou de Cris.

des Esquimaux. Cette assertion peut être vraie, par rapport aux nations que je ne connais pas, mais je crois pouvoir affirmer, sans témérité, qu'il eût fallu faire une autre exception en faveur de la nation dont je vous parle. Ses mœurs, ses inclinations, plusieurs de ses usages, sa langue et aussi sa conformation extérieure sembleraient indiquer qu'elle appartient à une souche différente de celle dont on la fait descendre généralement. La nation des Montagnais est certainement une des plus inconnues de l'Amérique. Ceux qui en ont parlé ont fait, comme pour tant d'autres choses, ils l'ont jugée à part, et comme elle n'a aucune parité avec ses voisins, ce jugement se trouve complètement faux. Ce qu'en dit le chevalier McKenzie est assez exact, et il est à regretter que cet intrépide voyageur se soit resserré dans des limites si étroites, en parlant d'un peuple qui mériterait d'être plus connu.

Les bornes d'une lettre ne me permettront pas de vous le faire connaître aussi bien que je désirerais, je ne puis qu'esquisser les traits principaux. Un mot, du moins, sur la triple position de ces Sauvages, à l'arrivée des Missionnaires, pour donner une idée de leurs besoins intellectuels, moraux et physiques.

1. *Position intellectuelle.*—Ceux qui prétendent à l'honneur insigne de n'être que des Orang-outangs, mieux peignés et mieux rasés que leurs ancêtres, m'honoreraient, sans doute, d'un sourire de pitié en m'entendant parler de la position intellectuelle de Sauvages qui, d'après eux, sont tout au plus des Jockos et des Babouins. Quant à moi, je ne vois dans les enfants des bois que des membres de la grande famille dont le chef a été créé "à l'image et à la ressemblance" de l'Intelligence Suprême. Nos Montagnais ont donc de l'intelligence et il ne faut pas une longue étude pour s'en convaincre : la facilité avec laquelle ils apprennent des choses, dont ils n'ont jamais eu la moindre idée, prouve que la nature a autant fait pour eux que pour les autres. Il est vrai qu'on ne trouve point parmi eux de ces génies transcendans qui, souvent, ne doivent l'éclat dont ils brillent qu'à la position dans laquelle ils se trouvent : d'un autre côté, les extrêmes médiocrités ne sont pas plus communes qu'ailleurs. Tous sont doués d'une portion moyenne d'intelligence.

Le premier usage que l'homme doive faire de sa raison, est, sans doute, de s'élever à la connaissance de son auteur : "Donnez-moi l'intelligence, dit le Prophète, et je m'appliquerai à connaître votre loi." Aussi, nos Montagnais, sans autre lumière que celles de leur raison, sont parvenus à la connaissance de Dieu sans ce mélange grossier d'absurdités qui captivait les peuples les plus éclairés de l'antiquité. Ils croyaient en un seul Dieu, créateur et conservateur de tout ; rémunérateur de la vertu et

vengeur du crime ; et un Dieu éternel dont les soins providentiels s'étendaient à tout ce qui existe. Seulement, peu faits aux idées purement spirituelles, ils supposaient ce Dieu revêtu d'une forme humaine dont les proportions gigantesques répondaient à son pouvoir absolu et dont la délicatesse des organes lui permettait de voir et d'entendre du haut du ciel tout ce qui se fesait et disait sur la terre. Cette idée de la divinité me paraît la plus exacte qu'ait jamais eue un peuple privé de l'immense bienfait de la révélation. Nos Sauvages l'avaient puisée dans la contemplation de la nature.

" Les cieux racontent la gloire de Dieu :" comment, dans leur admirable langage, n'auraient-ils point parlé à l'intelligence de Celui dont ils sont l'unique abri ? Le grand livre de la création est écrit en caractères trop saillants et trop lumineux pour que l'enfant des bois puisse n'en point faire la lecture. Aussi la contemplation du ciel, avec les merveilles de ses mondes, l'examen de la terre, la majesté silencieuse des forêts portent invinciblement à la connaissance du divin architecte dont la pensée féconde a fait éclore tant de prodiges. Il faut une grande perversité dans le vice-roi de la création pour oublier le souverain qui, par un miracle continuel de bonté, prodigue " le pain de chaque jour " à celui même qui ne sait pas en prévoir le besoin. Nos Montagnais ne s'étaient point associés à l'insensé qui a dit, dans son cœur, " il n'y a point de Dieu." Au contraire, chaque feuille de la forêt, chaque brin d'herbe de la prairie, chaque goutte d'eau des lacs, chacun des nombreux habitants des eaux, de l'air et de la terre leur redisaient une des lettres qui forment les noms de Créateur (*Ni-ottsi*) et de puissant (*yeddariyé*) qu'ils donnaient à Dieu.

Il est surprenant qu'avec ces idées sur la divinité, les Tchipeweyans n'eussent aucun culte ni aucune cérémonie religieuse quelconque. Seulement, aux réunions, surtout aux festins, quelqu'un des vieillards exhortait l'assemblée à reconnaître la libéralité de Dieu, à éviter le mal qui seul peut suspendre le cours des bienfaits du Tout-Puissant. Suivait une fervente prière pour demander la santé, le succès à la chasse et autres choses nécessaires à la vie présente. On jetait ensuite au feu et on enterrait sous le foyer quelques bouchées des alimens qui devaient être offerts aux conviés. Quelques sacrifices plus considérables avaient aussi lieu, mais si rarement, qu'ils n'étaient, pour ainsi dire, point d'usage. Tel est absolument tout le culte public que cette nation rendait à la divinité. On trouve pourtant quelques traces de jonglerie, mais, outre qu'il est permis de les croire de fabrique étrangère, ce n'était guère que des prières, accompagnées de plus de bruit que les autres. Les jongleurs avaient, sans doute, la prétention de passer pour des hommes extraordinaires, mais ils ne s'adressaient jamais qu'à

Dieu, et ces superstitions n'avaient jamais les résultats fâcheux qu'elles ne présentent que trop souvent chez les peuples voisins. Le culte particulier était assez universel. Quelques personnes adressaient tous les jours à Dieu de ferventes prières ; d'autres ne le fesaient que dans les circonstances critiques. J'ai entendu raconter plusieurs exemples qui prouvent combien les prières de ces âmes simples étaient puissantes auprès de Celui qui a dit : " Demandez, et vous recevrez." Voici un fait entre plusieurs. J'examinais un jour la main d'un vieillard privé de son pouce ; s'étant apperçu de mon attention, il me dit d'un ton de conviction qui me toucha : " Vois cette main. J'étais un jour à la " chasse, en hiver, loin de ma loge. Il fesait froid. Je mar- " chais, tout-à coup j'apperçois des caribous ; je les approche, je " les tire, mon fusil creve, et m'emporte le pouce. Déjà beau- " coup de mon sang n'était plus. En vain je m'efforçai d'en " tarir la source : impossible. Peu à peu je prenais froid. J'es- " sayai d'allumer du feu : impossible. Alors j'eus peur de " mourir ; mais, me souvenant de Celui que tu nommes Dieu, " et que je ne connaissais pas bien, je lui dis : ' Mon grand-père, " ' (*Sé tssiyè,*) on dit que tu peux tout, regarde-moi, et, puisque " ' tu es le Puissant, soulage-moi.' Tout-à-coup, plus de sang ; " ce qui me permit de mettre ma mitaine. Je regagnai ma loge, " où j'écrasai de faiblesse en entrant. Je compris alors," " ajouta-t-il profondément ému, " je compris alors quelle est la " force du Puissant. Depuis ce moment, j'ai toujours désiré le " connaître. C'est pourquoi, ayant appris que tu étais ici, je " suis venu de bien loin, pour que tu m'enseignes à servir Celui " qui m'a sauvé cette fois et qui seul nous fait vivre tous."

Sans avoir lu St. Paul, nos Sauvages croyaient à " une multitude d'esprits de malice, répandus dans l'air," ennemis de Dieu et des hommes ; toujours en guerre avec le premier, sur lequel ils avaient quelquefois l'avantage, ce dont ils ne se servaient, que pour nuire à l'homme. Aussi attribuaient-ils à ces esprits mauvais tous leurs revers, leurs maladies et surtout la mort, quand elle arrivait avant la décrépitude de l'âge. Ils croyaient que ces esprits n'avaient pris naissance, qu'après le déluge : que, de plus, ils avaient une union très-étroite avec les animaux, ennemis de l'homme ou qui lui inspirent de l'horreur, entre autres les serpents. De là une extrême attention à ne rien dire contre ces animaux, dans la crainte d'exciter leur courroux. Quoique le mot blasphême se trouve dans leur langue, ce crime si commun parmi les chrétiens était inconnu parmi eux. Ils croyaient que des paroles injurieuses, contre la divinité, ne pouvaient qu'augmenter leurs peines.

Quoiqu'extrêmement bornés dans leurs connaissances historiques, nos Sauvages avaient néanmoins conservé quelques-uns des grands traits de l'histoire du genre humain. Outre un

souvenir vague de la création et de la chute de l'homme, par la femme, leur tradition se joint au récit de Moïse pour dire avec lui et dans les mêmes termes: " Il y avait des géants sur la terre ;" " Les eaux inondèrent tout, et couvrirent toute la surface de la terre." Les hommes se dispersèrent " ensuite dans toutes les régions du monde." Le " feu tomba du ciel " et brûla la terre.

Dans l'histoire de leur déluge, ils remplacent l'arche par une petite île flottante, sur laquelle quatre personnes, des animaux et des oiseaux trouvèrent leur salut et échappèrent à la ruine générale. Une pareille tradition, trouvée chez un peuple infidèle, au dix-neuvième siècle, étonnerait, je suppose, l'ignorante incrédulité des philosophes du dix-huitième.

Vous n'apprendrez peut-être pas, sans intéret, le récit de l'une de leurs fables, qui peut paraître ridicule, mais qui me semble renfermer une forte preuve, en faveur de ceux qui prétendent que l'Amérique a été peuplée par des émigrations venues d'Asie. Voici la tradition. Au temps des grands hommes, l'un d'eux se promenait sur les bords du grand lac glacé (mer Glaciale). Il était si grand qu'un homme ordinaire se mettait dans le pouce de sa mitaine, ce qui ne l'incommodait nullement. Ce géant en rencontra un autre et engagea un combat singulier avec lui. Se sentant près de succomber, il s'adressa au petit homme, qui était dans sa mitaine, et lui dit: mon petit fils, coupe les jambes de mon adversaire, car il est plus fort que moi. Le petit homme obéit et le colosse tomba à la renverse, en travers du grand lac, de façon que sa tête touchait l'autre rive. Ce qui forma, comme un pont, sur lequel les Cariboux passaient de l'autre bord à celui-ci. Plus tard une femme entreprit le trajet et y réussit, après plusieurs jours de marche. Elle apportait du fer et du cuivre ; elle fut bien accueillie par les Montagnais, auxquels elle donna ce fer. Elle fit ensuite plusieurs voyages, mais ayant été insultée par quelques hommes, elle s'enfonça dans la terre et emporta avec elle tout le fer. Dès lors, dit le récit, les émigrations cessèrent. Les Esquimaux, qui ont la même tradition, prétendent que les Cariboux émigrent encore de ce côté. Le fait est, que ces animaux disparaissent quelquefois, tout-à coup, pour reparaître ensuite en égale ou même plus grande abondance. Un autre fait non moins significatif, est, qu'avant l'arrivée des Européens parmi les Montagnais, ceux-ci n'avaient point d'ustensiles de métal et qu'ils se rappelaient d'en avoir perdu l'usage à une époque assez rapprochée. Ils expliquent aussi, par la chute de leur géant, la paralysation des efforts sans nombre et presque sans résultat, qui ont été faits pour découvrir le passage du Nord-Ouest. Cette dernière assertion prouve clairement que le corps de leur géant n'est pas autre chose qu'un pont de glace sur le-

quel ils ont passé. Les voyages de cette femme sembleraient indiquer que les émigrations ont eu lieu à différentes époques et que, ne pouvant point expliquer leur cessation, ils l'ont attribuée à la dispraition de cette femme.—Quelques autres traditions et des explications de la précédente pourraient peut-être offrir quelqu'intérêt, mais je dois résumer et me souvenir que j'écris une lettre et non un volume. Le vice principal de ces narrations est le manque de chronologie ; ceci ne surprend pas dans un peuple, dont chaque membre ignore et son âge et celui de ses enfants.

Une autre preuve de l'intelligence de nos Montagnais, se trouverait dans leurs occupations et la manière dont ils pourvoient aux exigences de la vie ; néanmoins, comme tout cela leur est commun, avec les autres Sauvages du pays, je n'insisterai point, seulement je ne puis taire une réflexion que j'ai faite bien des fois. Tous les Indiens sont meilleurs naturalistes, non seulement que le peuple de nos campagnes, mais même que la portion éclairée de nos populations. Dès l'enfance, ils sont initiés à ces connaissances. Un Sauvage de quatorze ans connait le nom de tous les animaux, oiseaux, poissons de son pays, de plus, leurs instincts, nourritures et habitudes. Le plus petit insecte n'échappe point à son œil observateur. Je dois confesser humblement que, bien des fois, j'ai été fort aise, de pouvoir me retrancher derrière mon ignorance de leur langue, pour éviter des explications que j'eusse été en peine de donner en français.—Nos Montagnais ne sont pas aussi bons botanistes que les autres Sauvages ; ils ne connaissent que très-peu les propriétés des plantes, quoiqu'ils en sachent les noms et les formes. En ceci encore ils sont plus savants que moi. Je vous entends, bonne mère, me faire ici un petit reproche bien mérité. Si, dans mes vacances d'écolier, au lieu de me livrer exclusivement à des amusements frivoles, je m'étais rendu à vos sages conseils, si j'avais consenti à profiter des lecons de botanique, que vous vouliez me donner, je n'aurais pas aujourd'hui à rougir de me voir plus ignorant qu'un petit Sauvage. Pourquoi faut-il ne devenir sage que quand les regrets sont les seuls remèdes qu'on puisse apporter à sa folie ! Vous n'auriez pas beaucoup de difficulté à me décider maintenant à devenir votre élève, si j'en avais la possibilité.

Nos Montagnais n'ont aucune idée des sciences positives ; leur langue ne peut exprimer de nombre au-dessus des centaines. Les sciences expérimentales leur sont aussi parfaiment inconnues. Leurs observations astronomiques n'étonneraient pas les pères de la science, mais elle valent bien celles de la partie ignorante de nos concitoyens. Le soleil, la lune, les constellations de la Grande-Ourse et d'Orion sont leurs chronomètres. Eux aussi, comme tant d'autres, croient que le soleil a un

mouvement diurne autour de notre planète, et que cette dernière, qu'ils supposent immobile, n'est rien moins que sphérique. Constamment exposés aux intempéries de la saison, ils savent prévoir les variations de l'atmosphère, et en apprécier la température : la nature sert de baromètre et de thermomètre. On est souvent surpris de les trouver d'accord avec ces instrumens.

Ce serait peut-être ici le moment de dire un mot sur les langues des Sauvages en général et sur celle des Montagnais en particulier. Je sais bien que la langue, dans laquelle une mère chérie nous a fait entendre les premières expressions de sa tendresse, est toujours celle qui retentit le plus harmonieusement à l'oreille de l'homme, et qui fait la plus douce impression sur son cœur. De là la prétention de tant de gens, qui supposent toujours leur langue maternelle préférable à toutes les autres. Ce sentiment, quelque naturel qu'il soit, ne doit pas pourtant jeter dans de trop grands écarts. Il est en vérité de singulières gens. On a vu des personnes, instruites d'ailleurs, douées d'un jugement exquis pour le reste, décider, *ex cathedra*, que les langues sauvages ne disent rien ; que sans le secours des signes, l'Indien ne saurait communiquer les quelques pensées qui prennent naissance dans son pauvre cerveau. Et pourquoi ce jugement ? tout bonnement parce que ceux qui le portent ne savent pas un mot de sauvage. La belle raison ! On devrait se souvenir que, comme il y a de l'impiété à nier une vérité révélée, parce qu'on ne la comprend pas, il y a aussi de l'absurdité à tenir la même conduite dans les vérités d'un ordre secondaire.—Celui qui a donné à l'homme la facultée de percevoir les objets et de se parler, à lui-même par la pensée, lui a aussi donné la faculté de communiquer ses idées à ses semblables et de leur parler par le langage. Cet inappréciable bienfait, Dieu l'a accordé aux Sauvages comme aux autres ; cela quand même la chose ne serait pas tout-à-fait du goût de ceux qui prétendent le contraire. Je dis plus, il est certaines langues sauvages, telles que le Sauteux, le Cris et autres, qui, dans maintes circonstances, présentent une énergie, une variété et une netteté d'expression, qu'on ne trouve certainement pas dans les langues européennes. Ceci tient au génie même de ces langues, dont on ne peut avoir d'idée qu'après une étude sérieuse et qu'après que l'usage permet d'exploiter des richesses d'expression qui étonnent et ceux qui s'en servent et ceux qui les entendent. Je sais que ce que j'avance ici pourrait paraître ridicule à bien des gens, mais cela n'en est pas moins vrai, et à ces personnes je dirai, souvenez-vous que la première condition d'un engagement raisonnable, c'est la connaissance du fait sur lequel on prononce.

Quant à la langue de nos Montagnais, je dois avouer que de prime abord elle ne prêche guère en sa faveur. Il faut avoir

foi en ce qu'ils sont pour soupçonner qu'ils expriment des pensées ou des sentimens. Impossible d'imaginer un pareil assemblage de sons bizarres, rauques et étranges : des interruptions subites au milieu des mots : des aspirations outre mesure : des gutturales qui ne sont égalées que par les sifflantes, qui les accompagnent ; des kyrielles de consonnes, entre lesquelles se perdent quelques voyelles, qu'on peut à peine saisir : un ensemble de prononciation, en un mot, qui excite le rire de tous ceux qui l'entendent pour la première fois. C'est là la grande difficulté de la langue, difficulté presqu'insurmontable, pour un étranger et qui, jusqu'à présent, a déconcerté les plus courageux. On trouve des documens sur les autres langues sauvages, mais aucun sur celle-ci, à part ceux que nous avons dressés nous-mêmes. Il nous a fallu adopter près d'une vingtaine de signes arbitraires, pour exprimer des sons qui ne peuvent se rendre par les combinaisons possibles de notre alphabet. Cette langue, occupe mon attention journellement, je serais peut-être tenté de vous en parler plus au long, mais comme je sais que les aridités grammaticales ne sont pas l'objet de vos études favorites et que vous n'avez point de prétention, à devenir polyglotte, je suppose que vous me saurez gré de passer rapidement sur un objet aussi peu attrayant. Je me contenterai d'observer que cette langue a aussi son mérite, qu'une Montagnaise sait bien dire à son fils qu'elle l'aime et en être comprise. Quelques-uns de nos nouveaux chrétiens prient et chantent, dans leur langue, avec une expression de bonheur, qui montre clairement que si l'étranger n'y trouve rien que de ridicule, eux sentent vibrer leur âme en réfléchissant aux sentimens qu'elle exprime.

2. *Position morale.*—Si nos Montagnais ont tant à envier aux peuples civilisés, sous le rapport intellectuel, il faut avouer que leur position morale, au milieu de la plus profonde ignorance, peut offrir une leçon de profonde sagesse, à ceux qui abusent si criminellement de leur instruction. Voici le beau côté de la nation. Je sais que tout est loin d'y être parfait, quand surtout on en juge d'après les sublimes idées puisées dans la morale évangélique, mais il n'en est pas moins vrai que leur conduite forme un bien agréable contraste avec celle de la plupart des peuples infidèles. Qui dit sauvage, dit féroce et barbare ; sous ce rapport, nos bons Montagnais ne sont point sauvages. Il n'est peut-être pas de nation qui ait plus d'horreur du sang et de tout acte d'une violente cruauté. Le meurtre est inconnu parmi eux et il inspire un éloignement extrême. L'esprit de vengeance trouve, sans doute, place partout où les divines leçons, descendues de la croix, ne font pas taire le sentiment naturel ; néanmoins les Montagnais se contentaient d'une légère satisfaction. Quelques coups de poings et quelques cheveux, arrachés à la tête de leur adversaire, étaient une compensation sa-

tisfesante des plus sanglants outrages. Ceci prouve assez leur pente naturelle à la douceur, quelquefois même à la lâcheté. Je crois que les beaux temps de la chevalerie avec leurs aventures romanesques, trouveraient peu de champions parmi nos pacifiques ouailles. On pourrait peut-être en faire des chevaliers sans reproches d'ailleurs, mais pour des chevaliers sans peur, impossible de l'espérer. Il peuvent toujours avoir des ennemis, acharnés à leur poursuite, en sorte qu'il n'est pas rare de voir dés partis considérables prendre la fuite parce qu'une femme ou un enfant aura cru entendre un bruit, semblable à celui que fait la détente d'un fusil: ou encore parce que quelques feuilles de la forêt leur paraît porter l'empreinte d'un pied étranger. Les Cris, avec lesquels ils ont été longtemps en guerre, leur font pourtant l'honneur d'avouer, que, quoique très-soigneux d'éviter le combat, ils étaient d'une grande bravoure dans l'action. Je le crois assez facilement, parce qu'ils sont d'un caractère réfléchi et sérieux, sorte de gens difficiles à émouvoir, mais d'une plus constante fermeté dans leurs émotions. Quand on leur reproche leurs terreurs paniques, ils s'en excusent sur leur éloignement pour le meurtre, dont le nom de guerre ne saurait diminuer l'horreur. Cette raison, qui peut être vraie, n'est guère comprise de ceux avec lesquels ils vivent et ils ont la réputation d'être lâches.—L'oppression du faible m'a toujours paru une suite du manque de grandeur d'âme, aussi je n'ai pas été surpris de la trouver chez nos Montagnais. Il fait mauvais d'être soumis à leur autorité. Je ne connais rien de plus triste que le sort d'un orphelin adopté par un étranger. Aussi ces misérables créatures conservent-elles, jusque dans l'âge avancé, un air d'infériorité, souvent même de stupidité, qu'il ne faut attribuer qu'aux mauvais traitemens dont elles ont été les victimes pendant l'enfance. Ceci prouve que si ces Sauvages ont de la douceur, ils n'ont point de sensibilité. Ce vice de leur caractère se montre au grand jour dans leur conduite envers leurs épouses. Il est pénible de voir celle qui n'a été créée que comme compagne et aide de l'homme, devenir l'esclave de celui qui n'avait reçu une force supérieure qu'afin de lui servir de protecteur et non de bourreau. Ce dernier mot n'est malheureusement que trop bien appliqué, puisqu'on a vu de ces hommes, si doux envers les autres assommer leurs femmes et les traiter constamment avec une rigueur qui tient de la barbarie. Que de fois j'ai béni le ciel de n'avoir point fait naître ma mère femme de Montagnais!... S'il était quelque chose capable de me les faire détester, ce serait sans doute ce défaut. Mais je suis bien aise de pouvoir vous dire que la religion, par sa douce influence, réussit peu à peu à effacer les traces de ce mal. Une chose singulière et incompatible, ce semble, avec ce manque de tendresse, c'est qu'ils tombaient dans le dernier excès de déses-

poir, à la mort de leurs proches. Tout alors était sacrifié ; à peine conservait-on les vêtemens les plus indispensables, pour se couvrir, encore étaient-ils échangés pour d'autres. Des pleurs sans fin et sans bornes touchaient les plus indifférens, et tous ceux qui étaient témoins d'un décès, prenaient ce semble à cœur d'exprimer fortement une douleur, que la plupart certainement n'éprouvaient pas. J'ai été témoin de l'une de ces scènes, au milieu de gens que je ne fesais que commencer à instruire. Je vous assure qu'il eût fallu un bien imperturbable sang-froid pour n'être pas ému à la vue des contorsions et des hurlemens auxquels se laissaient aller le père et la mère de la défunte. Les autres, un peu plus instruits, joignaient leurs efforts aux miens pour les calmer.

J'ai dit que les Montagnais n'avaient point de sensibilité ; je dois faire une exception en faveur des pères envers leurs enfans, des femmes en général mais surtout des mères. Que de fois j'ai été touché à la vue de pauvres femmes, accablées de misère elles-mêmes et prodiguant, à de dégoûtants petits êtres, les marques de la tendresse dont elles étaient animées. Il est certains caractères généraux de l'humanité, qui se retrouvent partout ; celui de la femme, dans l'exercice de ses devoirs de mère, offre quelque chose de si profondément caractéristique, qu'il est impossible de ne pas le découvrir, même chez les peuples les plus barbares. Malheureusement, ici comme en bien d'autres places, les mères ne reçoivent souvent, pour récompense de leur tendresse, que la douleur de se voir oubliées.

Ici encore, bonne mère, j'aurais peut-être quelque reproche à me faire. Quoique mon cœur me rende le consolant témoignage que je vous ai toujours aimée bien tendrement, néanmoins je sais que, par mes étourderies, j'ai plus d'une fois fait de la peine à celle qui n'était occupé que de mon bonheur. Pardon, je vous prie, pour des fautes qui étaient la suite de la légèreté de l'âge beaucoup plus que de la malice de cœur. Je paie bien aujourd'hui, par la douleur d'être éloigné de la meilleure des mères, le crime de ne pas avoir compris assez tôt toute la tendresse de son amour. Pénétré de ce sentiment, je m'efforce d'adoucir le sort de tant de pauvres mères et d'exciter à la piété filiale, ceux qui, pendant si longtemps, en avaient méconnu les obligations. La mère ici n'avait point d'autorité sur ses enfans, surtout sur les garçons ; ces derniers la voyaient tous les jours se livrer aux travaux les plus rudes, sans même songer à la soulager. Le père avait de l'autorité, tant que ses forces physiques lui donnaient la supériorité ; l'âge ou quelqu'accident venait-il à le priver de cette avantage, il perdait tout ascendant ; il lui fallait à son tour, obéir à celui de ses garçons qui se chargeait de le faire vivre. Cette autorité de père, quelque limitée qu'elle soit, est la seule connue des Montagnais.

Ce peuple est essentiellement républicain et on peut lui appliquer, en toute vérité, ce que les livres saints disent du peuple juif, à certaines époques de son histoire : " En ce temps-là il n'y avait point de roi... ; mais chacun fesait ce qu'il lui plaisait."

Quoique certes nous soyons à distance du théâtre des grandes commotions politiques, néanmoins quelques lettres trop discrètes à l'article des nouvelles et quelques fragmens de journaux nous laissent entrevoir que la société actuelle est travaillée d'un désir effréné de liberté, je ne crois pourtant pas que les plus chauds partisans du pouvoir du peuple aient jamais rêvé une démocratie aussi complette que celle dont jouit la nation montagnaise. Il faut avouer qu'un pareil ordre de choses n'accommoderait guère les trop saillantes ambitions que cache le dévouement apparent des libres-penseurs. Quoique l'autorité me paraisse gardienne innée de l'ordre, néanmoins je consentirais à voir les peuples niveler les divers états de la société, à condition toutefois que ce niveau passerait dans le cœur des divers membres de ces sociétés, pour y faire taire toutes ces ambitions et ces penchants vicieux, qui, s'ils n'étaient pas contenus, feraient du genre humain une immense république de loups..... Mais je m'écarte de mon sujet, laissons les divers peuples suivre leurs tendances respectives, et revenons à nos bons Montagnais. Qu'eux seuls soient républicains dans toute la force du mot, puisqu'eux seuls sont sans ambition. Je me trompe, ces Sauvages ne sont pas républicains ; comme il n'y a point d'intérêt public, comme, chez eux, chacun travaille pour son intérêt particulier, c'est un peu cet âge fortuné où chacun, content de ses petits succès, se réjouit de ceux des autres sans leur porter envie.

L'humilité est une vertu essentiellement chrétienne, aussi ne peut-on pas espérer de la trouver parmi des infidèles. Ce *moi* si sonore dans la bouche du pédant, si doux à l'oreille du philosophe, se trouve aussi dans la langue montagnaise ; bien des récapitulations affectueuses de leur mérite prétendu ou réel, prouvent que ces braves gens se croient autant que les autres. Et pourquoi ne le croiraient-ils pas ? On voit de beaux génies tirer vanité de la coupe élégante de leurs habits, pourquoi un pauvre enfant des bois ne se croirait-il pas distingué parce qu'il n'est ni meurtrier, ni voleur, ni ambitieux, ni querelleur, qu'il a de l'habileté à la chasse, etc., etc., etc. ?

Si tous les hommes étaient ce que sont nos Montagnais, on n'eût jamais songé à se mettre sous la protection des verroux, ni à inventer des serrures. Le vol est de tous les vices pour lequel ils ont le plus d'éloignement, et, certainement, cette nation est le plus honnête des peuples. La chose est d'autant plus extraordinaire qu'ils aiment passionnément tout ce qui leur appartienne ; il leur en coûte autant de donner ce qui est à eux,

que de prendre ce qui est à autrui. Rien pour rien. Le mot générosité est effacé du dictionnaire de leurs usages, non-seulement envers des étrangers, mais même à l'égard de ceux qu'ils chérisent d'avantage. Je vous assure qu'un missionnaire, qui n'aurait ici à n'attendre du secours que de ces chères ouailles, aurait besoin d'un bon estomac. Quelquefois pourtant, quand ils sont dans l'abandance, ils reçoivent assez liberalement ceux de leurs amis qui les visitent chez eux ; hors là, point d'amitié qui puisse tenir lieu de paiement. Ils donnent jamais ou presque jamais sans arrière-pensée. Ces rares efforts font une telle impression sur leurs esprits qu'ils y impriment pour ainsi dire caractère ; ils n'en perdent jamais le souvenir. La moindre bouchée de viande leur semble un dépôt précieux dont ils ont droit de recevoir une rente viagère. Malheur à ceux auxquels ils font l'honneur de prodiguer leurs largesses. Joignez à cela une passion effrénée de demander. Si les lois contre la mendicité étaient en force ici, il y a déjà bien des générations, que la nation entière serait aux fers. Leur accordez-vous une première demande, elle est de suite suivie d'une seconde, celle-ci d'une troisième et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin un refus ou même plusieurs les forcent de s'arrêter. Donner à un c'est presque faire invitation aux autres d'accourir à votre libéralité. Ils sont positivement importuns sous ce rapport et ne veulent point changer.

A mon arrivée ici, quelqu'un voulant me peindre en deux mots leurs dispositions à cet égard, me dit : " Un Montagnais peut vous demander jusqu'à votre dernière chemise." L'expression me parut exagérée, mais je ne tardai pas à me convaincre qu'elle était littéralement vraie. En effet, j'étais un jour en mission, un Montagnais m'aborde, et me dit : " Donnez-moi une chemise." Je m'en excusai sur ma pauvreté. Il insista, puis, cherchant du doig le collet de ma chemise : " En voici " une, dit-il, qui est presque nette, et tu dois en avoir une autre " pour la remplacer quand elle sera sale. Donne-moi donc " celle que tu as sur toi et mets la nette " Malheureusement pour lui, le pauvre homme n'avait que trop bien deviné l'état de ma garde robe. Ce fait vous prouve aussi que nos Sauvages ne sont pas ce qu'en bonne société on pourrait appeler délicats. La honte rougit bien des fois leurs fronts, sans presque jamais régler leur conduite : aussi on dit proverbialement : Effronté comme un Montagnais. Il leur faut tout voir et tout toucher. On trouve chez leurs voisins ce qu'on pourrait appeler de la courtoisie sauvage ; chex eux, rien, absolument rien qui ressemble à de la politesse, à ce sentiment délicat des convenances qui répand tant de charmes dans les rapports que chacun doit avoir avec ses semblables. Ces Sauvages conservent dans leurs relations entre eux et avec les étrangers, un caractère

de franche rusticité qui les accommode autant qu'il embarrasse les autres. Point de rang ni de distinction. L'enfant et le vieillard, le père et le fils, se traitent d'égal à égal, se reprennent mutuellement et se rient l'un de l'autre, tout comme si l'âge et la nature ne commandaient pas le respect. La présence des plus hautes sommités ne les empêcherait pas de prendre leurs ébats. Fussent-ils devant sa gracieuse majesté, qu'ils ne chercheraient pas même à atténuer l'éclatante expression de leurs exigences intestinales.

Passons maintenant au détail de leur moralité. J'aimerais à jeter le voile sur cette triste page de l'histoire de mon peuple, mais, comme elle offre quelque chose de caractéristique, je croirais manquer à la tâche que vous m'avez imposée, en gardant tout-à-fait le silence. Ici, comme partout, l'immoralité est la grande plaie sociale, plaie d'autant plus profonde qu'elle est plus dégoûtante et plus générale. C'est bien en ceci que se découvre toute l'insuffisance de notre pauvre raison. Comment se fait-il que la plus honteuse des passions puisse assouvir les cœurs que l'être suprême seul peut rassasier ! Quelque pitoyable que soit le tableau que présentât sous ce rapport la nation montagnaise, à l'arrivée des missionnaires, il est néanmoins, dans le fait même de son immoralité, quelques traits qui la distinguent avantageusement de celle d'autres enfans de la nature et même de premiers-nés de la civilisation. La capacité de malice est telle dans l'homme, qu'on s'étonne quelquefois de ne le pas voir aussi bas qu'il pourrait descendre. Pour comprendre toute la dégradation de l'humanité sous ce rapport, il suffit de savoir qu'il fut nécessaire "qu'une pluie de souffre et de feu" vint laver les iniquités de cinq villes infâmes ; qu'après cette manifestation de la justice suprême, il a fallu aux législateurs humains, comme au législateur divin, insérer dans leurs codes certaines lois qui prouvent clairement que l'homme doué de raison, est ambitieux de se ravaler à l'instar de la brute et de la rendre complice des désirs pervers de son cœur. Grâce à Dieu, ces deux vices abominables ne sont pas connus parmi nos Montagnais ; si la pudeur est souvent offensée par eux, la nature ne l'est jamais. Ce fait est d'autant plus étonnant que les Cris avec lesquels ils ont des rapports journaliers, ne sont rien moins que scrupuleux à cet égard. La bouche parle de l'abondance du cœur ; de là, chez tant de gens, cette effrayante facilité à tenir des discours justement appelés mauvais, puisqu'ils corrompent les bonnes mœurs. Ici encore, nos Sauvages pourraient donner la leçon à bien des gens plus éclairés. Les jeunes gens quelquefois se fesaient part de leurs inclinations, mais toujours en secret, mais jamais avec cette lasciveté ni cette effronterie, indices trop naturelles de la corruption du cœur. A l'exception près de ces grands désordres, nos pauvres Sauvages en avaient beau-

coup d'autres assez peu recommandables, pour n'avoir point besoin de commentaires. La polygamie leur paraissait aussi naturelle et aussi légitime que la monogamie. Les bons chasseurs se croyaient autorisés à prendre autant de femmes qu'ils en pourraient faire vivre ; le nombre de ces dernières était communément de deux, souvent de trois, rarement de quatre et jamais au-delà. On en a pourtant vu un en avoir jusqu'à dix.

Les liens sacrés du mariage, nullement resserrés par un attachement antérieur, étaient aussi faibles que le caprice qui les avaient formés. Sur le moindre prétexte ou par la seule inconstance d'affection si naturelle à l'homme, les époux se séparaient et se réunissait avec une burlesque facilité qui n'était interrompue que par les prétentions d'un rival. Un désir faible dans le principe s'aigrissait par la résistance ; des luttes fréquentes, toujours plus ridicules que dangéreuses, mettait au grand jour toute l'ardeur martiale des amans. La prétendue devenait la proie du vainqueur, qui s'en emparait de gré ou de force, cela en présence de la parenté, qui, ordinairement, était spectatrice impassible de ces scènes. Cet usage, comme tant d'autres, avait force de loi. Que de filles dans nos pays, qui ne se marient pas, quand elles veulent, mais qui du moins ne se marient que quand elles veulent et avec qui elles veulent. Nos demoiselles Montagnaises n'avaient pas le même privilège ; avaient-elles le malheur de plaire, qu'elles perdaient leur liberté.

La femme n'était aux yeux des hommes de la nation, qu'un instrument pour se satisfaire ; on ne lui fesait pas même l'honneur de la consulter. Un pareil ordre de choses était sans doute une source de désordres, mais de désordres moindres qu'ils eussent été chez un autre peuple, muni des mêmes libertés. Les Montagnais extrêmement jaloux par caractère n'étaient pas délicats sur l'honneur de leurs femmes. Une des étiquettes de leur cérémonial de réception était de faire partager leur couche nuptiale au parent ou ami auquel on accordait l'hospitalité. Deux hommes se trouvaient-ils ensemble, rien de plus commun que l'échange de leurs compagnes, pour un temps marqué. L'adultère, commis contre le gré de la partie offensée, leur semblait un crime. La fornication, quoique pas très-recommandable à leurs yeux, n'était pas jugé avec le degré de malice qui lui convient. La femme, moins passionnée que l'homme, oubliait quelquefois la pudeur qui devrait toujours être son plus bel ornement ; on ne l'a jamais vue afficher publiquement sa dégradation. L'incompréhensible nécessité de patenter le crime, n'a pu trouver sa cause que dans les destinées de la civilisation, et le seul rapport en ferait rougir les enfans des forêts. C'est assez vous entretenir de ce pénible sujet. Pardon de ce que le désir d'être vrai a arraché à la crainte de blesser votre délicatesse.

3. *Position physique.*—Nos Montagnais ont un physique assez avantageux ; leur taille est peut-être au-dessus de la moyenne. J'en ai mesuré un de six pieds trois pouces. Ils ne sont ni jolis ni laids. Leur figure est assez conforme au type européen, à l'exception d'une forte saillie dans les pommettes. Leurs cheveux touffus, sont souvent chatains pendant l'enfance, mais deviennent toujours noirs, sur les hommes surtout. Leurs yeux, ni grands ni petits, n'ont point cette expression de vivacité et de malice, assez commune aux yeux noirs, surtout à ceux des Sauvages ; on y lit facilement la douceur et le calme de leur caractère, dont leur physionomie porte l'empreinte. Leurs dents ne sont ni aussi blanches ni aussi régulières que celles de ceux qui, comme eux, se nourrissent d'alimens sans effet ; elles offrent la variété que l'on remarque chez nous. Une barbe souvent bien fournie et toujours noire, les distingue des autres enfants des bois. Leur genre de vie est plus que suffisant pour leur rembrunir le teint ; on en trouve pourtant un certain nombre qui sont loin d'être noirs. Leur nez, ni aquilin ni très-saillant, est presque toujours un peu applati, par l'extrémité et ne présente pas cette indéfinissable variété que l'on trouve dans d'autres pays : je n'en connais qu'un dont les proportions puissent offrir quelque chance de succès dans une exhibition de cette intéressante partie de nous-mêmes. Ils ont le pied délicat et assez mignon ; à l'exemple de nos Damoiseaux, ils cherchent à tirer vanité de ce prétendu avantage. Les femmes, dans cette partie-ci du moins, sont petites ; un degré considérable d'embonpoint leur fait gagner en largeur ce qu'elles perdent en hauteur. Le désir de plaire et surtout l'amour de la toilette, si ordinaire aux femmes (et je sais même sur ce fait bon nombre d'hommes qui sont femmes) a plutôt besoin d'être excité que réprimé en elles. Quoiqu'ennemi du luxe, je suis forcé de m'en faire ici l'apôtre.—Nos Sauvagesses, dit-on, ne sont pas laides ; mais il faut un œil mieux exercé que le mien, pour leur trouver des charmes par dessous l'épaisse couche de crasse ou de graisse qui leur sert de voile, sur lequel une courte chevelure s'étend avec une capricieuse négligence, jusque dans leur bouche. Trop souvent, le désir de plaire fait négliger aux femmes certaines convenances, dont l'oubli les rend méprisables ; rien de semblable chez nos Montagnaises. Comprenant que les habits ne nous sont donnés que pour nous couvrir, elles en tirent la conséquence parfaitement logique qu'elles sont d'autant mieux vêtues qu'elles sont plus cachées. Les mères pourtant font souvent exception dans l'exercice de leurs devoirs maternels. Je crois vous avoir déjà parlé ailleurs de la toilette des femmes ; qu'il me suffise d'ajouter ici, qu'à moins d'en être témoin, il est impossible de se faire une idée de la dégoûtante malpropreté qui la caractérise. Le costume des hommes est assez semblable

à celui de nos paysans ; ils se procurent leurs habits dans les magasins de la compagnie, où on les reçoit tout confectionnés d'Angleterre. Les pantalons seuls sont peu en usage, ils se remplacent par les *mitasses* et un inexplicable lambeau de drap, auquel on donne le nom de *brayet*. A l'automne, quand ils viennent de prendre leurs crédits, les hommes ont un certain air d'aisance ; leurs capots bleus ou blancs, leurs mitasses noires, blanches ou rouges, leurs bonnets écossais et leurs ceintures coloriées sembleraient faire croire qu'ils vivent, sinon dans l'opulence, du moins dans une honnête médiocrité. Hélas ! que la scène est différente au primtemps, pitoyable est le coup d'œil qu'ils présentent alors.

Une chose particulière à nos Sauvages, c'est que, quoique très-avides de beaux et de bons habits, ils n'ont aucun goût quelconque pour les vaines parures ; jamais de rassades, ni colliers, ni pendant-d'oreilles, ni rien de semblable. Toujours ils préfèrent le solide au frivole. Aucun ornement dans leurs chevelures ; elles pendent en désordre sur leurs épaules. Les hommes qui, généralement, sont mieux peignés que les femmes, se rasent les cheveux à la hauteur des yeux toute la largeur du front. L'art de la parfumerie n'a point encore atteint ici un haut degré de perfectionnement. Il consiste tout simplement à prendre un morceau de graisse quelconque et à s'en frotter les cheveux, le visage et les mains avec une prodigalité sans bornes. Hommes, femmes et enfans, tous aiment le brillant poli qui résulte de cette opération. Il faut avouer qu'elle a un précieux avantage, celui de détruire la surabondance de la population, qui, retranchée dans la forêt de leur *chef*, envoie de nombreuses colonies peupler jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'individu. Cet implacable ennemi du repos des humains semble aimer la nation montagnaise, quoiqu'elle lui ait décerné la peine du *Talion*. Oui, dent pour dent. Un Montagnais, mais surtout une Montagnaise, se sent-elle pressée par quelque géant de l'espèce, elle le saisit avec une dextérité étonnante et lui fait trouver entre ses dents, une mort digne de sa piquante audace. Le soin de détruire la vermine leur fait quelquefois oublier les règles de la modestie, mais le tout est sans malice, et, si elles souffrent autant que leur pasteur, de se sentir ainsi mangées vives, je crois qu'on peut leur pardonner ces petits écarts.

Avant l'arrivée des Européens ici, la dépouille des animaux, surtout celle des cariboux, servait exclusivement d'habits à nos Montagnais. Je ne sais pas trop quelle en pouvait être la forme ; il y a tout lieu de croire qu'elle n'était guère sujette aux capricieuses variations de la mode. J'ai pu me procurer plus de renseignemens par rapport aux différens ustensiles dont ils fesaient alors usage. Leurs haches étaient faites avec le bois

des cariboux, leurs *couteaux croches*, avec des dents de castor, leurs autres couteaux, tranches (pour percer la glace) ; leurs hameçons et dards étaient des pierres dures et tranchantes ; leurs alènes et aiguilles étaient des épines de poissons dorés. Leurs cuillères faites de bois ou de la corne de bœufs musqués. Comme les inventeurs d'allumettes phosphoriques n'avaient point encore fait part au monde de leur précieuse découverte, nos Sauvages se contentaient bonnement de tirer l'étincelle du choc de deux cailloux. On comprend facilement combien ces différens objets sont peu propres à l'usage qu'on en faisait, et que nos Sauvages ont dû recevoir avec une grande joie tous ceux que leur apportaient les Européens. Outre l'hameçon, les Montagnais connaissaient l'usage des rets, ils remplaçaient le fil avec de la *babiche*. J'ai vu de ces rêts, ils sont mieux que je l'aurais cru. Leurs armes pour la chasse et la guerre étaient l'arc et la flèche et quelques dards. N'ayant point de chaudières, ils fesaient bouillir leur nourriture dans des plats d'écorce, de bois ou de pierre, au moyen de cailloux rougis au feu. Souvent, même actuellement, la panse d'un animal leur rend cet important service ; ils y enferment la viande avec de l'eau et suspendent le tout au côté du feu ; ils lui impriment ensuite un mouvement de rotation jusqu'à ce que le tout soit en complète ébullition. Ils prétendent qu'une viande ainsi préparée mettrait en défaut l'habileté des meilleurs gastronomes. Ce que je sais, c'est qu'il faut être des leurs pour aimer les épices qu'un œil trop indulgent laisse dans les replis de ce singulier chaudron. Nos aimables ouailles sont encore plus malpropres dans leur nourriture que dans leurs vêtemens. Vous me dispenserez, je suppose volontiers, de vous prouver cette assertion. Je vous assure que, quoique pas très-délicat à cet égard, leur vue m'a fait bondir le cœur assez de fois pour que vous puissiez m'en croire sur parole. Nos Montagnais sont excessivement gourmands. Leur sert on quelque chose, ils commençent à palper le tout, puis ils choisissent les porties succulentes, qu'ils dévorent avec une gloutonnerie dégoûtante. La viande grasse et la graisse sont leur mets favoris. L'usage de la fourchette est inconnu parmi eux ; voici comment il y suppléent. Ils prennent la viande de la main gauche, la saisissent entre les dents, puis le couteau arrive pour accorder à la bouche tout ce qu'elle peut contenir. Les premières fois que je fus témoin de ces scènes, je croyais à tout moment voir tomber quelque bout de nez dans le plat, mais non, leur habileté en ceci n'est égalée que par la vivacité avec laquelle l'opération s'exécute. Un morne silence règne tout le temps ; on voit qu'il y va de la vie. Quand la portion est épuisée, chacun se lèche les doigts et les essuie à sa chevelure. On se regarde avec complaisance, quand le repas a été copieux ; alors les propos recommencent.

Pendant ce temps, l'estomac, étonné du traitement qu'on lui a fait subir, s'efforce de revenir de sa surprise ; quelques détonnations de haut étage rétablissent l'équilibre et voilà qu'on est prêt à recommencer. Ce qui m'étonne, c'est que les indisgestions sont inconnues. Après des jeûnes rigoureux, on s'emplâtre l'estomac d'une quantité prodigieuse des aliments les plus substantiels, et cela sans le moindre inconvénient.

Nos Sauvages habitent dans des loges ou tentes faites de peaux. La forme en est conique, le diamètre de là baye du cône varie suivant le nombre de ceux qui l'habitent. Le feu est au milieu. Tous sont assis à la mode orientale ou couchés suivant la coutume aussi des mêmes peuples. Ces loges me paraissent la dernière habitation désirable. Pour ma part, je ne puis m'y faire ; je n'en suis jamais sorti sans y avoir pris la crampe. Quoiqu'il y ait un certain ordre dans la distribution des places, néanmoins cet ordre varie ; j'ai remarqué avec peine qu'il n'y a que les vieilles qui aient une place fixe : c'est la plus mauvaise, à l'entrée, où il leur faut disputer, avec tous les chiens de la famille, la petite portion de terrain qui leur est assignée. —En hiver surtout, les Montagnais sont dispersés, rarement on voit deux ou trois loges en un même endroit, et ce n'est toujours que pour peu de temps. En été, ils se réunissent en plus grand nombre. Ici encore se découvre toute leur malpropreté. Il suffit qu'une nécessité soit naturelle, pour qu'on se croit autorisé à la satisfaire *coram sole et populo*.

Que de fois j'ai regretté de ne pouvoir mettre en force cette loi du Deutéronome, qui ordonnait aux juifs de porter un bâton pointu à leur ceinture, et l'usage qu'ils en devaient faire. Ce passage des livres saints a peut-être fait rire quelques esprits forts ou faibles, je voudrais, pour leur confusion, qu'on leur fit faire la revue d'un camp montagnais. A moins d'être complètement privés de la vue, du tact et de l'odorat, ils comprendraient facilement que le divin Législateur s'y entendait mieux qu'eux et que la plus petite de ses ordonnances est marquée au coin de la plus profonde sagesse.

Nos Montagnais vivent de la chasse. L'orignal, le caribou, le cerf et le bœuf sauvage, constituent leur principale nourriture. Quoique manger du poisson leur paraisse chose pénible, ils sont néanmoins obligés de s'y résigner, depuis quelques années surtout. Trop heureux quand la pêche ne leur manque pas aussi. Oh ! que leur sort était digne de pitié avant qu'ils entendissent parler de religion. Naître dans les pleurs, pour vivre dans la souffrance et mourir sans espoir, était alors tout l'abrégé de leur histoire. On peut encore leur appliquer à la lettre ces énergiques paroles du patriarche de la douleur : " L'homme né de la femme, vit peu de temps, il es trempli de misères." Il y a une misère extrême et générale qui étonne, et qui suppose, dans

ceux qui y sont sujets, une capacité de privation dont ne peuvent point avoir l'idée ceux qui sont habitués à un autre ordre de choses. Vous savez qu'en général les Sauvages vivent au jour le jour; ce qui fait que quelquefois ils sont dans l'abondance et le lendemain dans le besoin. Nos Montagnais, beaucoup plus prévoyants que les autres, sont, à la vérité, moins exposés à des privations inévitables. Il arrive néanmoins souvent que la pauvreté des temps et des lieux met leur prévision à défaut.

Je demandais un jour à l'un d'entre eux, s'il avait déjà été jusqu'à trois jours sans manger. Il partit d'un éclat de rire, et ajouta : " Tu ne sais donc pas comment nous vivons ; j'ai été " jusqu'à dix jours sans prendre une seule bouchée, ni moi, ni " ma femme, ni mes enfants." Ceci n'est point une rare exception, presque tous ont ce sort dans un temps ou dans un autre. Celui dont je vous parle est peut-être le meilleur chasseur du district. En été, leur position est moins pénible. Outre qu'ils n'ont point à lutter contre la rigueur de la saison, le pays offre plus de ressources qu'en hiver. La preuve de l'augmentation de misères pendant l'hiver se trouve clairement dans la proportion des mortalités pendant cette saison salubre. Le chiffre des morts de l'été à l'hiver est comme un est à huit, quelquefois à dix. Des jeûnes fréquents et trop longs ruinent leur constitution. Les cas de commune longévité sont beaucoup plus rares qu'ailleurs. En hiver surtout, toutes les maladies sont graves, presque toujours mortelles. Je m'efforçais d'encourager un homme, dont l'épouse n'était que légèrement indisposée, il me répondit : " Nous ne sommes pas comme les " blancs ; la mort est forte contre nous, elle ne nous laisse point " être malade légèrement." Le malheureux avait raison.

Pour avoir une idée complette de la misère de ces Sauvages, il faut ajouter à la privation si fréquente de nourriture, l'excessive pauvreté de leurs vêtements. Pour ma part, j'en suis encore à me demander comment il leur est possible de résister à la rigueur du climat qu'ils habitent, sans autres ressources que celles qui sont à leur disposition. Il faut que l'habitude contractée dès l'enfance leur fasse perdre la sensibilité à un point qu'il est difficile d'imaginer. Par les froids les plus intenses, ils couchent dehors, sans feu, avec une simple couverte, souvent beaucoup plus courte qu'eux-mêmes. Je voyageais en hiver. Un Sauvage qui m'accompagnait m'avait déjà donné plusieurs échantillons de sa capacité à cet égard. La veille de notre arrivée ici, le thermomètre de Réaumur marquait trente-deux degrés, renforcé d'un vent impétueux. Pendant la nuit, plusieurs frissons m'avertirent que ma couche n'avait pas été suffisamment basinée. Nous étions campés dans un endroit peu avantageux, sans abri et presque sans bois pour faire du feu.

A mon réveil, je tremblais de tous mes membres, les dents me claquaient dans la bouche. J'aperçus alors mon Montagnais, les pieds nus, sortis de dessous sa petite couverte, exposés à l'air et séparés de la neige par une branche de sapin. Je ne pus retenir un cri de surprise, craignant qu'il ne fût gelé. Mes autres compagnons l'éveillèrent, quoiqu'avec difficulté. Il nous avoua alors qu'il avait dormi profondément toute la nuit, sans même sentir le froid. Ils sont tellement pauvres, que le plus petit adoucissement leur paraît du luxe. Quand je voyage en hiver, je prends ordinairement deux couvertes pour m'abriller, tandis que mon capot me sert de matelas.

Je ne pensais pas qu'un pareil lit pût offrir quelque chose de superflu, quand il faut coucher dehors. Eh, bien! le croiriez-vous, bonne mère, je n'ai peut-être pas un seul soir préparé cette couche, si simple en elle-même, sans entendre les Sauvages, qui m'accompagnait, faire des réflexions sur le bonheur de ma position, sur l'avantage d'être aussi richement pourvu de toutes les choses nécessaires à la vie. Deux couvertes, pour un seul homme, leur semble un trésor que des étrangers à leur nation peuvent seuls posséder.—On demandera peut-être comment ces Sauvages peuvent-ils être si pauvres, quand leurs pelleteries sont une source de richesses pour la compagnie qui a ici le privilége exclusif de la traite? J'aimerais à vous parler au long de cette compagnie, j'y reviendrai; qu'il me suffise pour cette fois de vous dire franchement que je suis éloigné de l'opinion de ceux qui n'y voient que du mal et qui travaillent à la désorganiser. Je ne prétends pas dire que tout soit irréprochable; certes, quelle est l'administration confiée à des mains humaines qui ne laisse rien à reprendre? On pourrait sans doute attendre davantage d'une société de bienfaisance qui aurait des sommes immenses à dépenser pour procurer le bien-être des indigènes de ces contrées, mais je crois que l'on ne peut raisonnablement demander plus à une compagnie de marchands qui achètent par les plus dures privations une médiocre fortune pour leurs vieux ans. On se trompe grandement quand on juge de cette compagnie par celle du Nord Ouest, ou parce qu'elle a pu être elle-même dans la lutte qu'elle a soutenue contre le plus puissant de ses antagonistes. Voici en trois mots toute mon opinion. Dans tout le territoire des Montagnais que je connais particulièrement et où l'usage des liqueurs enivrantes est complètement interdit, je trouve que le commerce de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson est renfermé dans les bornes de la plus stricte justice. De plus, que le plus grand malheur qui put arriver à nos Sauvages serait l'opposition de quelque côté qu'elle vint. De plus encore, que quoique les secours que cette compagnie nous accorde puissent paraître bien peu de chose, néanmoins, sans elle, et livrés aux seules res-

sources que nous possédons actuellement, il nous serait moralement impossible de continuer ici l'œuvre des missions. L'opinion que j'exprime n'est pas celle que j'ai toujours professée, mais elle est le résultat des réflexions sérieuses et consciencieuses que j'ai faites sur la position des Indiens, au bien-être desquels je travaille. Je ne suis ici partisan que de mes convictions; pas même influencées par les traitements pleins d'égards et de générosité dont j'ai été personnellement l'objet dans tous les rapports que j'ai eus avec les membres de la compagnie. Je vous ai déjà parlé bien des fois de la bonté toute paternelle de M. McKenzie, j'en pourrais dire autant de son successeur, M. N. Finlayson; néanmoins, comme je ne suis point ici pour moi, la délicatesse de ces procédés ne m'aveuglerait pas au point de me fermer les yeux sur le sort de ceux dont le bonheur est étroitement identifié au mien. Si donc ces Sauvages sont si pauvres, cela tient à la volonté adorable de la Providence qui les a placés dans le coin du monde le plus inhospitalier. Plus d'industrie et un peu plus de travail pourrait aussi améliorer leur condition. Notre position à nous-mêmes ne nous permet pas de les aider autrement que par des conseils. Ce mode de régénérer un peuple est lent. Il faut du temps pour changer des habitudes qui sont l'œuvre des siècles.

Si le sort de la nation est si triste, celui de la femme en particulier offre un redoublement de privations et de souffrances tout-à-fait inconnues chez les nations civilisées. "Je multiplierai tes maux," avait dit Dieu à la première pécheresse; cet anathême terrible pèse encore ici de tout son poids; c'est la misère multipliée par la misère, de façon à donner un produit effrayant de tribulations. Femmes chrétiennes, si vous ne comprenez pas les avantages que vous procure la régénération, venez un peu à l'école des nations infidèles, et alors vous verrez ce que vous seriez sans la salutaire influence du christianisme. J'ai déjà, bonne mère, dans d'autres lettres, déroulé à vos yeux le tableau des misères qu'endure ici votre sexe. Votre sensibilité a déjà été assez touchée à cette vue, pour qu'il ne soit pas besoin de l'émouvoir de nouveau. Je dois donc terminer la notice que j'ai entrepris de vous donner sur les Sauvages que j'instruis. J'en ai déjà beaucoup trop dit pour une lettre; pas assez pour l'histoire d'un peuple.

Si, comme on peut tout naturellement le croire, Dieu a assigné aux nations, ainsi qu'aux individus, le rôle qu'elles ont à jouer sur la grande scène du monde, il est permis de se demander quel peut-être celui de la nation montagnaise. Ce rôle, sans doute, paraîtra bien petit, si on le compare à celui des puissances colossales qui étendent leur empire d'un pôle à l'autre et qui dictent des lois à des centaines de nations tributaires. Dans un mécanisme, le plus petit des rouages comme le plus

grand est nécessaire à l'accord général; aussi, dans la grande harmonie du monde, la plus faible comme la plus puissante des nations doit contribuer à l'enseignement commun. Aussi nos Montagnais, au milieu de la plus grossière ignorance et de la plus profonde misère, offrent de salutaires instructions dans l'ensemble de leurs qualités morales. La religion naturelle a suffi parmi eux pour opposer une digne infranchissable à des passions qui ne débordent que trop communément au sein des populations même les plus chrétiennes. Ceci semble prouver qu'on cherche trop exclusivement, dans la corruption de notre nature, la raison des crimes intelligibles de la part d'êtres raisonnables. Privés de l'innocence originelle, nous avons sans doute une tendance naturelle au mal, mais cette tendance devient plus forte et plus générale, par la facilité avec laquelle nous la suivons, au point qu'il serait vrai de dire que nous corrompons notre propre corruption. La conduite de cette nation me semble, en outre, une grande justification de la Providence et prouve que Dieu a dû dire à l'homme, sous la loi primitive, ce qu'il a répété au grand apôtre de la loi parfaite: " Ma grâce te suffit." Par un secret jugement, aussi adorable qu'impénétrable, les générations ont succédé aux générations, jusqu'à celle qui vit: les siècles ont refoulé les siècles, jusqu'à notre époque, sans que cette nation ait reçue les grâces signalées qui en ont prévenu tant d'autres dès leur berceau; sans qu'elle entendît parler de son rédempteur, sans qu'elle le désirât, faute de le connaître. Mais enfin l'heure favorable a sonné; Dieu, dans sa miséricorde, s'est souvenu de son peuple et y a envoyé des ministres arborer l'étendard du salut sur des plages inhospitalières qui ne semblaient accessibles qu'à la cupidité. Votre fils, en la compagnie d'un ami vraiment digne de ce nom, suivis de frères chéris, a été choisi pour cette noble mission, pour continuer l'œuvre d'un zélé devancier. Et bien! je vous le demande, le sort de ce fils est-il si misérable? J'en appelle à votre propre jugement, non pas, à la vérité, à votre témoignage comme mère. Je sais qu'à ce tribunal, comme à celui de mon cœur de fils, je trouverais une prompte et entière comdamnation. J'en appelle à vous, comme femme, et surtout comme femme chrétienne. On exalte le bonheur d'une mère, dont le fils dans une tourmenfe politique, se sera armé du glaive qui tue, pour voler généreusement au secours de ses concitoyens. Eh quoi! le bonheur d'une femme chrétienne sera-t-il moins grand, lorsque son fils, jeune soldat de l'armée du Seigneur, voyant l'humanité aux prises avec le plus redoutable de ses ennemis, se sera armé de la croix qui sauve, pour courir au secours de la portion la plus délaissée de la grande famille humaine. M'en voudriez-vous, bonne et tendre mère, d'avoir tiré la conséquence naturelle des principes, que vous vous êtes efforcée de graver dans mon cœur, dès les

premiers pas que je fis dans la vie. Les jeunes plantes conservent longtemps la trace des lieux qui les ont unis à leurs tuteurs ; aussi mon cœur a gardé le souvenir des conseils que vous avez prodigués à mon inexpérience. « Comprends, mon fils, m'avez-« vous dit bien des fois, que la plus douce et la plus pure des « satisfactions est celle de faire du bien à ses semblables." Ce bonheur, bonne mère, je l'ai compris ; j'en jouis dans toute sa plénitude. Voudriez-vous donc me le ravir? Voudriez-vous vous attrister de ce qui fait l'ambition de toutes les mères? Non! Tels ne sont pas vos sentiments ; vos lettres, toutes imprégnées du plus tendre amour comme de la plus noble résignation, prouvent que je ne m'étais pas trompé dans l'appréciation que j'avais faite de la trempe de votre caractère et du degré de votre piété. En effet, sous quelque point de vue qu'on envisage la conduite d'un prêtre canadien se consacrant aux missions sauvages de l'Amérique Britannique, on ne peut voir que des motifs de consolatiou. Quant aux grandes questions d'humanité et de religion, la chose parle trop clairement d'elle-même pour qu'il soit besoin de preuve. Au point de vue politique, cette conduite a encore son mérite, puisqu'il s'agit de rendre plus éclairées et meilleures, c'est-à-dire, plus fidèles sujets, des nations soumises au glorieux empire dont le drapeau flotte sur les rives de notre grand fleuve. Au point de vue national, cette démarche du prêtre canadien doit bien mériter aux yeux de ses concitoyens, puisqu'il paie la dette de son pays.—L'Européen qui foule pour la première fois le sol de notre chère patrie, s'étonne de la révolution qui s'opère dans ses idées : c'est à peine si le témoignage de ses sens suffit pour dissiper ses illusions. Les mots Canada et Canadien lui avaient toujours paru d'une nature si forestière qu'il n'avait pu se dispenser d'y rattacher les idées de pays sauvage et de peuple barbare. Il est tout surpris de trouver par de là des mers, les allures de la civilisation et, dans le peuple de nos campagnes, le pur sang de nos ancêtres et toute la politesse qui les distingue. Le Canadien qui visite les immenses sollicitudes du Nord-Ouest, éprouve un étonnement aussi grand, mais d'une nature bien différente.—Quant on examine le foyer domestique, on lui trouve un assemblage de qualités précieuses, qui le rendent recommandable aux yeux de tous ; mais s'éloigne-t-il du clocher de sa paroisse, cesse-t-il d'entendre la voix du pasteur qui a guidé son enfance, il devient un tout autre homme. C'est dans les pays sauvages surtout, que sa conduite offre la plus dégoûtante page de son histoire. Aussi, Canadien moi-même, j'ai rougi bien des fois de l'inconduite de nos voyageurs, dans ces contrées, et me suis dit : « Sur l'honneur, puisque quelques-uns de « mes concitoyens se sont épuisés ici, dans une œuvre de dé-« moralisation, il est juste que je me consume moi-même à ré-

" générer leurs descendants et les nations auxquelles ils se sont " joints par des unions trop souilliées pour être honorables." Je suis ici plus en famille qu'on ne le pense peut-être. Outre les employés des forts, qui sont presque tous Canadiens ou enfants de Canadiens, on trouve, au milieu des Sauvages eux-mêmes, des noms qui disent assez clairement l'origine de ceux qui les portent. A notre arrivée au portage du Fort de Traite, nous remarquâmes, M. Laflèche et moi, un Sauvage de meilleure tournure que ses frères. M. McKenzie nous le présenta, en disant: c'est M..... Quoi! m'écriai-je tout surpris, serait-il parent de..... Précisément, ajouta notre respectable compagnon; ce Sauvage est fils de l'honorable M..... de..... Je sais que les frères et sœurs de ce demi-Sauvage étalent journellement leur luxe aux yeux des habitants de Montréal sans peut-être jamais avoir songé à donner une obole pour la sublime Œuvre de la Propagation de la Foi, seul et efficace moyen de venir en aide à celui que la nature leur fait un devoir sacré de chérir comme un frère.

Je cite ce fait entre mille, car il y a un très-grand nombre de familles canadiennes qui seraient étonnées de trouver de leurs membres au milieu de Sauvages croupissant dans la plus profonde ignorance, dans l'oubli du Dieu que servaient leurs aïeux et que leurs pères leur ont tout au plus appris à maudire. Près d'arriver ici, pour la première fois, un Montagnais mit le pied dans notre barge et nous aborda en blasphémant en langue française. Le pauvre homme n'avait pas la moindre idée de ce qu'il disait, il se fesait tout simplement l'écho de langues canadiennes trop habituées à ces sortes de saluts. C'est sous ce rapport que je dis que le prêtre canadien paie une dette nationale. Je n'étais donc ni traitre à ma patrie, ni oublieux de mes devoirs envers ma gracieuse souveraine, quand j'entrais dans une communauté qui pouvait m'imposer la vocation dans laquelle je suis si heureux de marcher. Je cite les paroles précédentes, parce qu'elles ont été prononcées, en grande partie à mon occasion, dans une enceinte où chaque mot devrait être un conseil de sagesse, où chaque individu devrait au moins éviter d'être ridicule. Pour être éloigné de mon pays, je ne perds pas les sentiments qui doivent animer tout homme de bien. Le Sauveur qui a assigné à ses missionnaires l'univers entier pour patrie ne leur a point interdit un sentiment de prédilection pour le coin de terre qui a vu leur berceau. Canada chéri, je te souhaiterais des traitres tels que ceux qui épuisent ici la mesure de leur capacité, pour liquider la dette sainte que t'ont fait contracter les plus indignes de tes enfants.

S'il est un sentiment auquel j'ai été traitre, c'est le ménagement que j'aurais dû faire de votre sensibilité; à vous, bonne mère, de m'accorder le pardon de ce crime; je sais que vous

l'avez déjà fait. Quoique je connaisse vos dispositions à cet égard, j'ai cru ne devoir pas taire les réflexions qui précèdent, parce qu'elles sont de nature à soutenir votre courage contre les impressions pénibles qu'une tendresse trop naturelle peut tenter sur votre cœur. La religion règle les sentiments, mais elle ne saurait ni les étouffer, ni les condamner. La vertu n'est point ennemie de la sensibilité ; je ne vois pas même de vertu là où il n'y a que de l'apathie. Aussi, bonne mère, je comprends que vous deviez souffrir de l'éloignement de votre fils, comme il souffre lui-même de sa séparation d'avec cell qui a tant de droit à son amour. Pour notre consolation mutuelle, disons-nous souvent : " Le doigt de Dieu est ici," c'est lui qui unit nos cœurs. quand même il sépare nos corps. Que son saint nom soit béni ! Que sa sainte volonté soit faite. Oui, tendre mère, qu'elle soit faite cette volonté adorable ! trop heureux que le Seigneur ait jeté ses regards sur nous ! Regretterons-nous des sacrifices nécessaires pour procurer la connaissance de ce bon Maître à tant de peuples qui le méconnaissent. Puissent ces grandes considérations contribuer puissamment à vous soutenir. Puisse Dieu, infiniment bon, bénir ma mère et la dédommager au centuple du chagrin que j'ai pu lui causer dans le seul but d'être utile à mes semblables. Puis, si la pensée qu'on est aimé de ceux qu'on chérit est le plus grand adoucissement aux douleurs de l'absence, vous le savez, le cœur de votre fils est semblable à celui de sa mère : il aime ardemment Dieu avant tout et sa mère après Dieu. Au reste, je vous ai écrit la semaine dernière une lettre à l'occasion du premier de l'an qui vous dira assez que ni le temps, ni l'éloignement ne diminuent en rien la tendresse que j'ai pour celle qui n'est occupée que de mon bonheur. Adieu, bonne mère, adieu. Qui sait si Dieu ne nous réserve pas la joie de nous revoir unis ici bas ! Ce que je sais, c'est qu'il me laisse et même me commande le devoir de vous aimer.

Cette pensée console et encourage le plus tendrement affectionné de vos fils,

ALEX. TACHÉ.

Lettre du R. P. Nicolas Frémiot, de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Compagnie.

Mission de l'Immaculée Conception, près le Fort William, Lac Supérieur, 3 décembre 1851.

Mon Révérend Père,

.....Pauvres Sauvages! ne sont-ils pas les plus malheureux des hommes? Ils n'ont pas les jouissances de la civilisation, les délices des heureux du siècle. Faudra-t-il cependant qu'ils en partagent plus tard les éternels supplices! hélas! mon cœur se soulève à cette pensée, mes larmes coulent, et ma plume s'échappe de mes mains..... et pourtant j'en suis l'infortuné témoin, les Sauvages se perdent; ils tombent tous les jours en enfer!... Je ne puis me distraire de cette triste vision, ce lamentable spectacle m'obsède jour et nuit, et mon désespoir est que je n'y puis rien. Il me semble que je donnerais volontiers jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour fermer l'abîme sous leurs pas, et néanmoins je vois bien clairement que je réussis à peine, à grand'peine à sauver quelqu'être du gouffre horrible où la masse se précipite avec un opiniâtre aveuglement..... Et voilà pourquoi, désespérant en quelque sorte de moi-même et de la cause pour laquelle je suis envoyé, je cherche à droite et à gauche les appuis qui me manquent avec la secrète douleur que mes incessantes rébellions à la grâce ne paralysent que trop entre mes mains, les plus beaux éléments de succès..... Encore une fois donc ayez pitié de votre ami, ayez pitié des Sauvages.

Pour exciter à un plus haut degré votre charitable commisération, permettez-moi, mon révérend Père, de vous communiquer quelques faits qui pourront vous donner une idée de la nature et de la puissance des obstacles que rencontre ici l'œuvre de Dieu. Je les réduits à cinq principaux.

1. *La vie nomade.*—C'est là le grand obstacle qui empêche d'agir sur les masses, du moins d'une manière constante. Ceci est vrai surtout pour les infidèles qui, sauf un mois ou deux ou seulement huit ou quinze jours de l'année, apparaissent près des forts, et le reste du temps vivent disséminés au milieu des forêts. Ceci est vrai encore jusqu'à un certain point pour les néophytes qui sont obligés de s'absenter une bonne partie de l'année pour subvenir à leur subsistance. Quelques-uns même préfèrent la vie vagabonde et fainéante des forêts au travail de la pêche et de la culture, donnent pour excuse qu'il y a trop de mauvais propos dans le village, qu'on n'y entend que médisances et rapports scandaleux. Il faut donc gagner et instruire

ces pauvres gens non-seulement famille par famille, mais individu par individu; car l'indépendance ou l'égoïsme sauvage est tel que les proches parents ne se donneront pas même un conseil en ce point; et d'un autre côté cependant, le respect humain a tant d'empire, que si le chef d'une famille est indifférent ou contraire à la religion, les autres membres n'oseront l'embrasser. De la vie nomade résultent donc l'ignorance chez les Sauvages et, ce qui est pire encore, une sorte de naturalisation des mauvais penchants et des habitudes vicieuses. Joignez-y un danger imminent, celui de perdre la foi par le contact avec les infidèles.

2. *La polygamie et la licence des mœurs.*—Cet été dès la première visite que je fis aux Sauteux qui vinrent du Lac de la Pluie, ils me mirent d'eux-mêmes sur le chapitre de la religion pour se défendre de l'embrasser, et l'un me dit: "Si je priais, " il faudrait me contenter d'une seule femme; cela ne me suf- " firait pas. Voilà déjà cinq ans que j'en ai deux; je les aurai " encore bien dix ans."

Un infidèle du fort William que je croyais un des plus près de la vérité et que je ne pensais plus d'âge à tenir à ses deux femmes, me fit bien voir que je me trompais: "Autrefois, me " dit-il, un traiteur voulut m'engager à ne plus garder qu'une " seule femme. Je lui répondis que les Peaux Blanches avaient " bien aussi plusieurs femmes en cachette, et que je connaissais " plus d'un traiteur dans ce cas."

Un autre infidèle du fort William avait déjà quatre femmes attitrées. Il en prit au printemps une cinquième venue du Lac de la Pluie, et en revanche fut abandonnée par une de ses anciennes qui se croyais méprisée.

Ah! mon révérend Père, que de pareils gens paraissent encore loin du royaume de Dieu! joignez à la polygamie, l'adultère et tout le honteux attirail de la licence, l'usage si commun des philtres, des remèdes, etc., etc., et vous n'aurez encore qu'une faible idée de la puissance du démon impur dans ces lieux soumis à son empire.

3. *L'attachement aux observances religieuses et aux superstitions des Sauvages.*—C'est là pour un grand nombre un point capital, pour d'autres un pur prétexte. Il est certain que le Sauvage a, en général, une grande affection pour ce qu'il appelle sa *pratique*, c'est-à-dire, sa religion. Dans ses idées, c'est à cela qu'il doit la longueur et la prospérité de la vie, et souvent la vie même. Un apostat me disait cet été: "Mon père, " moi aussi, j'aimai la *prière* et de toute mon âme. Je m'y li- " vrai avec ardeur; je sus bientôt lire les livres, et je fesais mes " délices de les parcourir: mais un jour, la désolation vint " m'assaillir. Je perdis mon père. Ce coup ne m'ébranla ce- " pendant point encore. Plus tard, ayant commencé à faire ins-

" truire ma femme pour le baptême, ell tomba malade, puis mon " enfant. Je perdis courage, j'eus recours à la *médecine sauvage*, " *mitèwiwin*," (cérémonie superstitieuse d'une puérilité qui passe l'absurde, dans laquelle les jongleurs s'attribuent le pouvoir de prolonger la vie à l'imitée et laissent en effet cette persuation à la crédulité de vulgaire). " Ma femme et mes en-" fants guérirent. J'ai compris que la *pratique sauvage* valait " mieux pour moi que la *prière*. Je n'empêcherai pas ma femme " et mes enfants de prier, si bon leur semble ; mais pour moi, " non ; à moins que plus tard je ne trouve quelque mécompte " dans ce que j'ai repris comme salutaire."

Deux de ses enfants étaient déjà baptisés, je lui demandai de baptiser le troisième, né dans le cours de la dernière absence. " Pour moi, je ne demanderais pas mieux, me dit-il ; je sais " combien le baptême est utile aux enfants pour leur ouvrir le " ciel: mais je lui ai laissé donner un nom par son aieul ma-" ternel : c'est lui qui en est le maître maintenant. S'il en con-" sent, baptise mon fils. Je pense du reste qu'il ne s'y opposera " pas, à cause du nom qu'il lui a donné, lui-même te racontera " la chose." Le donneur de nom était un vieux jongleur de profession ; car on n'impose pas un nom à l'aventure. Il faut qu'il vienne du ciel, qu'il soit inspiré par la divinité. Or donc, ce vieillard avait donné à son petit fils, le nom *d'Anamihé-Kijik* (ciel de la Prière.) " C'est ainsi, me dit-il, qu'il appel-" lait tous ceux auxquels on l'invitait à donner un nom, " parce que, lorsqu'il jeûnait dans son adolescence pour obtenir " des visions célestes, il fut ravi dans les hauteurs, il vit des " choses magnifiques, quelque chose d'analogue à ce qui se fait " dans la *maison de Prière*, quelqu'un qui ressemblait à une " *Robe-noire*, et lui dit : " Me connais-tu, mon enfant ?" Je suis faché que ma mémoire ne me fournisse plus les détails de l'apparition ; mais ce que je sais, c'est que sa conclusion était, et, malgré mes observations, continua d'être, non pas, qu'il devait prendre la *prière* pour aller au ciel, mais bien qu'il irait droit au ciel en gardant la *pratique sauvage* qu'il avait reçu du *Grand Esprit*, et en même tems, part une nouvelle contradiction avec lui-même, il ne voulait pas, ajoutait-il, précisément à cause de la vision et du nom susdits, m'empêcher de donner le baptême à son petit fils.

Se croyant d'une autre nature que les blancs, une classe d'êtres à part et priviligiés, les Sauvages se croient aussi en droit d'avoir une religion et un paradis à eux. C'est encore là une raison inconpétente qu'ils ne manquent jamais d'alléguer. " De " même, disent-ils, que le *Grand Esprit* a donné aux *peaux* " *blanches* la *prière* comme un moyen d'aller au ciel, ainsi, est-il " donné aux Sauvages leur *pratique*, qui suffit pour les rendre " heureux."

Quelques-uns vont jusqu'à craindre d'irriter le *Grand-Esprit* en prenant la *Prière*. Ils mettent en avant des apparitions fabuleuses, de prétendues résurrections, d'après lesquelles certains Sauvages se seraient vu rejeter par le *Grand-Esprit* parce qu'ils avaient eu la témérité d'abandonner leur *Pratique* propre qu'ils en avaient reçue dès l'origine, pour suivre une *Pratique* étrangère qu'il n'avait pas faite pour eux ; et bien entendu que ces revenants ou ces visionnaires n'ont pas manqué de prêcher leurs co-Sauvages pour les détourner de suivre jamais leur funeste exemple. Ceux qui débitent de telles fables pour se dispenser d'embrasser notre sainte religion, y croient-ils sérieusement. Je ne sais trop : mais il est impossible néanmoins qu'il ne reste pas au fond de leur esprit et de leur cœur une forte empreinte de ces préjugés et de mille autres non moins absurdes qui, comme un corps opaque, intercepte les rayons de la vérité brillant autour d'eux.

Un autre de leurs préjugés les plus en vogue, c'est que la *Prière* ne laisse pas faire de vieux os, tandis que leur médecine sauvage leur confère le privilége d'une longue vie. " Es-tu " déjà bien vieux ? me disait cet été un des Sauvages du Lac " de la Pluie. Pourquoi ne prends-tu pas notre médecine sau-" vages ? tu vivrais jusqu'à ce que tu eusses les cheveux tout " blancs." Pauvres gens surtout qui ne connaissent rien de meilleur que ce triste amas de misères sans cesse renaissantes, ce cercle de besoins jamais satisfaits, qu'on appelle la vie !

Je parlais un jour à un autre infidèle de la longue vie des premiers hommes, et j'ajoutais en riant : " Vraiment, aujour-" d'hui, on s'ennuierait s'il fallait vivre aussi longtemps !"—" Oh ! " pour moi, se hâta-t-il de dire, je ne m'ennuierais jamais.— " Eh ! mon ami, répliquai-je, c'est que tu ne connais rien de " meilleur que cette misérable existence que la mort vient nous " ravir à son gré."

Ce printemps un infidèle malade cède aux sollicitations de son beau-frère catholique, et consent à recevoir le baptême. Le néophyte s'en vient, tout joyeux, m'annoncer sa conquête : car j'avais parlé ce jour-là du zèle pour la conversion des infidèles. Le lendemain, je vais voir le malade, et comme il persévère dans les bonnes dispositions de la veille, je commence à l'instruire. Quand je retourne le surlendemain, je trouve à son chevet un jongleur, le visage hideusement fardé : il me cède la place, et se retire. Etait-il venu de lui-même, ou avait-il été mandé par le malade ? je ne m'en suis pas informé ; mais toujours est-il qu'il avait gagné toute sa confiance, et que ce pauvre moribond s'était laissé fasciner de la manière la plus pitoyable par l'ange de ténèbres ou ses supports. Il ne veut plus de baptême : il veut la vie, comme si le baptême devait lui donner la mort.

En vain je l'éclaire, en vain je l'exhorte ; en vain son beau-frère, qui l'avait gagné l'avant-veille, se joint à moi pour conserver ou plutôt ressaisir sa conquête. Cette fois le diable tient bon, et demeure maître de la place. Il est vrai qu'il fait luire aux yeux de sa victime une lueur d'espérance ; mais ce n'est que pour le précipiter plus infailliblement dans l'abîme. Le malade qui s'est soumis aux superstitieuses simagrées du jongleur, recouvre ses forces, il est en pleine convalescence. Il s'en va, avec sa femme et deux familles de sa parenté, piocher ses pommes de terre à deux journées du fort William sur les bords du lac. C'est là que l'attend le tyran infernal qu'il s'est obtiné à regarder comme le maître de la vie. Soudain il tombe malade, et, au bout de quelques jours, il n'est plus qu'un cadavre....... Dans le même voyage, un petit garçon de cette bande eût le bras percé d'outre en outre par un fusil qui se déchargea de lui-même dans le canot, et faillit tuer trois personnes du même coup. Je ne manquai pas à leur retour, de leur faire reconnaître le doigt de Dieu dans cette affaire. " Ce " printemps, leur dis-je, vous avez dit que les *Robes-noires* " étaient des démons, et vous n'avez pas voulu venir camper " près de la *Maison de la Prière* de peur de mourir. Ce vieil-" lard que vous avez laissé en route, a refusé le baptême parce " qu'il voulait vivre. Eh ! bien, il est visible maintenant que ce " n'est ni la *Robe-noire*, ni le baptême, ni la proximité de la " *Maison de la Prière* qui l'a tué." Je leur rappelle ensuite le double prodige arrivé pendant leur absence, c'est-à-dire, la rechute subite et désespérée du fameux Joseph *La Peau de Chat* aussitôt après son apostasie, et la conversion de ce même endurci opérée à la voix d'un protestant ; puis j'ajoute : " Daigne " le *Grand-Esprit* dans sa miséricorde vous faire profiter de " l'expérience d'autrui, et ne pas permettre que vous deveniez " à votre tour une terrible leçon !" J'espère, en effet, que ces " trois familles, baptisées jadis par un ministre protestant, et dont six membres sont déjà catholiques, rendront bientôt un hommage public à la vérité qu'ils commencent à connaître. Mais pour toute la bande infidèle, soit du fort William, soit du Lac de la Pluie, les graves enseignements de cet été sont demeurés sans résultat pratique, au moins apparent. On dirait que c'est d'eux qu'il est écrit : *Incrassatum est cor eorum, ut videntes non videant, et intelligentes non intelligant.*

4. *La danse.*—Cet obstacle participe des deux précédents. Car la danse chez les Sauvages, outre les attraits qu'elle offre à la licence aussi bien qu'ailleurs et plus encore peut-être qu'ailleurs, revet souvent un caractère superstitieux : s'en dispenser serait, à leurs yeux, s'attirer des malheurs. Un Métis m'énuméra une fois cinq sortes de danses sauvages. Je n'entreprendrai pas de les décrire aujourd'hui. Qu'il me suffise de dire

qu'elles sont souvent non moins lubriques dans la forme que dans les chants qui les accompagnent.

La danse était presque passée de mode ici. Les infidèles des environs, durant leur séjour en été près du fort, ne s'y livraient qu'à de rares intervalles. Mais la bande venue du Lac de la Pluie ce printemps ayant apporté une chevelure de lion, la passion de la danse s'est rallumée, et on s'y est livré durant tout l'été avec une fureur qui ne connait plus de bornes. Ils commençaient d'ordinaire dans l'après-midi pour ne finir qu'au lever de l'aurore ; et cela, non pas un jour ou deux, mais presque habituellement pendant deux mois, en sorte qu'à la fin la moitié de ces pauvres gens étaient enroués à faire peur. Car figurez-vous le tambour qui accompagnent en France la danse de l'ours : quelque chose de tel, de plus sauvage peut-être, retentit sans cesse à leurs oreilles, et sans cesse leurs chants animés, à deux chœurs, sortent à pleins gosiers de leurs poitrines pour dominer ce vacarme, en sorte que, la nuit, on les entend distinctement jusqu'à deux et trois milles de distance.

S'il est vrai, mon révérend Père, que le Seigneur ne se trouve pas dans le tumulte, comment faire pénétrer ses pacifiques enseignements dans ce tourbillon de fanatisme et de licence? Aussi, ai-je dû me borner à gémir dans l'amertume de mon âme dans l'attente d'une heure plus propice, et à détourner nos néophytes, tant en public qu'en particulier, de cet atmosphère pestilentiel d'où l'on ne sort jamais intact, quand on a eu la téméraire curiosité de s'y produire. Mais, malgré tous mes efforts, la rage des loups m'a dévoré au moins six de mes brebis qui, poussées par une espèce de vertige, ont voulu à toute force s'abandonner à leur cruelle rapacité. Dès lors plus de frein à la licence, et, de tout l'été, on ne met plus le pied à l'église. De là les conséquences les plus déplorables, peu s'en est fallu, les plus tragiques ; des jalousies, des discordes, des divorces sur le point d'éclater, des tentatives de polygamie à la veille d'enfanter le meurtre..... O cruel Satan! qu'ils sont perfides tes attraits! mais aussi qu'il est épais le bandeau dont tu voiles les yeux de tes victimes! qu'elles sont fortes, qu'elles sont pesantes les chaînes dont tu garottes tes esclaves!

5. *L'eau-de-vie.*—Il serait difficile d'exprimer la passion naturelle des Sauvages pour cette funeste liqueur, et surtout la déplorable facilité avec laquelle ils se laissent entraîner à l'excès dans l'occasion. Presque tous nos Sauvages se sont rendus à l'Ile Royale pour la pêche, et, à l'exception de quelques femmes et peut-être d'un homme, vous n'en trouverez pas un seul qui n'ait bu; vous trouverez que la plus grande partie des hommes, et même quelques filles, se sont enivrées de la manière la plus honteuse. Des gens qui n'ont pas de quoi satisfaire leur appétit la plupart du temps, trouvent alors de quoi acheter de la bois-

son. Un Sauvage a vendu son calumet pour une piastre, (un peu plus de cinq francs,) et il s'est hâté d'en faire de l'eau-de-vie. Sans compter ce qui a été acheté frauduleusement sur les vaisseaux, deux Américains ont dépensé là, avec nos Sauvages, dans l'espace de deux ou trois mois, le croiriez-vous? pas moins de deux barils d'eau-de-vie, de trente-six gallons chacun!

Qu'est-il résulté de tout cela? que s'en suivra-t-il encore? Déjà les plus affligeantes conséquences ont eu lieu: des rixes à coup de couteau, et que la présence d'un homme à seule empêchées d'être meurtrières, se sont alliées à des désordres plus secrets. Une leçon terrible est venu mettre fin à ces scènes désolantes: et Dieu veuille qu'elle réveille à jamais de leur fatale léthargie les autres victimes de la boisson! Un jour, c'était sur la fin de la pêche, deux jeunes Sauvages s'essaient, par manière de jeu, à soulever un demi-baril de poisson au-dessus de deux barils superposés: il ne peuvent en venir à bout. Un autre jeune homme les regarde, il n'est pas ivre, mais déjà la boisson lui a monté la tête: "Quoi! s'écrie-t-il, vous ne pouvez " asseoir ce baril là-haut? vous êtes des lâches: je me fais fort, " à moi tout seul, d'en faire plus que vous deux. Voyez comme " je vais enlever cette bagatelle." Fait et dit: il met à sa place le demi-baril de poisson, mais l'effort démesuré qu'il a dû faire, lui brise je ne sais quoi à l'intérieur du corps; et voilà notre rodomond gisant sur son lit de douleur, en face de la mort. Elle frappe au bout de quelques jours, et la victime n'a pu voir de prêtre! et c'était un de ceux qui se sont les plus signalés, durant tout le cours de l'été, par les excès de la boisson et les autres désordres qui forment son hideux cortège!...

Puissent les autres coupables s'humilier sous la main du Dieu qui frappe, dans sa colère, de si effroyables coups! Déjà, par une suite de contre-temps qui ont tout l'air providentiel, les principaux de ces buveurs n'ont pu faire leur propre pêche cet automne, pour avoir été retenus à l'Ile Royale jusqu'après les glaces; leurs pommes de terre sont restées sous la neige: ils n'auront donc d'autre ressource que d'errer au milieu des bois, chassant les caribous ou rennes du Canada, et tendant des lacets aux lièvres. Heureux, s'ils en rencontrent assez pour le strict nécessaire! Mais je crains bien qu'ayant imité la cigale tout l'été, il ne subissent son triste sort durant l'hiver; et que Dieu, pour les rendre enfin sages à leurs dépens, ne les punisse par où ils ont péché. Priez, mon révérend Père, pour leur parfaite conversion.

Mais, outre ces obstacles qui résultent, pour ainsi dire, de la nature des choses, qui sont comme intrinsèques à l'œuvre et permanents, qui pourrait se faire une idée de tous les autres auxquels, ce semble, on n'avait pas droit de s'attendre, et qui sont venus comme à l'envi fondre sur nous de tous côtés, et

cela avec un tel acharnement, que, s'il n'était pas de la vocation d'un missionnaire d'espérer contre toute espérance, nous aurions eu du mal de nous défendre de cette pensée désolante : Dieu ne veut point de notre œuvre ici, car il frappe ses instruments de stérilité ! Ainsi, pour les énumérer sommairement, depuis trois ans et quatre mois que nous sommes sur ces bords du Lac Supérieur ; le voyage du P. Choné à La Pointe, rendu inutile par la mauvaise foi de celui en faveur duquel il l'avait entrepris ; l'accident du F. Pooter arrivé au moment où ses services nous étaient les plus nécessaires ; la construction d'une église à la rivière aux Tourtes, échouant contre le petit nombre et le peu d'énergie des Sauvages ; la translation de notre résidence à trois milles du fort William, après avoir végété un an à la rivière aux Tourtes ; l'incendie qui dévore au milieu de l'hiver notre maison à peine achevée et passablement vaste ; un incident assez futile en lui-même qui empêche deux ouvriers du Sault Ste. Marie de s'embarquer le printemps pour venir bâtir une église ; une série de morts presque non-interrompue durant dix-huit mois, qui scandalise les faibles et donne beau jeu aux mal-tentionnés, de maudire la *Prière* et de calomnier les *Robes-noires ;* un chef qui, ne pouvant contenir dans son cœur le désir de licence, la soif de domination et le besoin de brouiller qui le dévore, prend à tâche de tracasser les *Robes-noires*, de surrexciter les mauvaises passions de ceux qu'il domine, sacrifier leur intérêt et celui des générations futures à une fumée de louange non moins ridicule que mensongère, enfin de tout plonger dans le deuil, quand tout à coup Dieu l'arrête, et brise en un jour, dirai-je de justice ou de miséricorde ? ce terrible instrument de ses vengeances.

Joignez à cela d'autres désagréments qui ne seront connus qu'au jour des révélations ; l'existence de la mission gravement compromise et devenue problématique ; la triste perspective d'avoir de si tôt ni collaborateurs ni remplaçants, vu la disette de sujets où les nouveaux colléges et les nombreux remforts envoyés en Chine plongent nos missions sauvages ; l'absence du P. Supérieur cet été durant quatre mois et demie sans qu'il nous arrive aucune nouvelle dans l'intervalle, circonstance fâcheuse qui a reculé d'un an la bâtisse de notre église, et qui a déconcerté bon nombre de Sauvages, en leur inspirant de fortes craintes sur notre stabilité ici, et les empêchant de commencer ou d'achever leurs maisons, de défricher la terre, etc., ainsi qu'ils l'ont avoué depuis.

Mettez tout cela ensemble, mon révérend Père, et vous n'aurez pas de peine à vous persuader de cette vérité, que tous les démons se sont pour ainsi dire ligués ensemble pour disputer au vrai Dieu la paisible possession de ce coin de leur empire, et ravir à Marie, leur ennemie mortelle, la gloire d'être honorée

et servie au milieu de ces forêts sous le titre qui lui est si cher de l'Immaculée Conception.....

8 DÉCEMBRE.—Mais Marie pourrait-elle jamais consentir à battre en retraite devant Satan? Ce serait un blasphême de le penser. Il est vrai, c'est bien ici en toute vérité le *Pusillus Grex* de l'évangile, et je ne sais s'il y a, en effet, sur toute la surface de la terre, un autre troupeau aussi petit, pour deux pasteurs. Mais ne croîtra-t-il pas, lui aussi, par l'humilité, ainsi que le vénérable Bède le dit du petit troupeau de l'Eglise universelle? Et l'édifice, dont nous posons si laborieusement les premières pierres, ne s'élèvera-t-il pas un jour à une hauteur proportionnée à la profondeur de ses fondements? ou, en d'autres termes, la prospérité future de notre mission n'égalera-t-elle pas l'humilité, c'est-à-dire, l'exiguité de ses commencements? Je crois qu'il n'est pas temps encore d'en désespérer. Le passé nous manque: ayons foi dans l'avenir. Déjà le présent semble nous sourire, et nous présager que l'heure des consolations ne tardera pas à sonner. On dirait, en effet, qu'une ère nouvelle a commencée avec le retour du P. Choné: les craintes se sont évanouies comme un fantôme, l'espoir s'est ranimé dans les cœurs.

En attendant que le printemps nous permette d'élever la charpente de notre église, dont tous les matériaux sont sur place, une cloche de cent livres a été solennellement bénite après la pêche, et sa voix sacrée, jusqu'alors inouie dans ces parages, semble redire à tous: "Encore un peu de temps, et "vous aurez une belle *Maison de la Prière*, et le *Grand-Esprit* "y fixera pour jamais sa demeure, et l'ange préposé à la garde "de l'*Immaculée Conception* dilatera peu à peu son enceinte, et "invitera les tribus nomades des environs à venir y planter "leurs tentes."

L'école, que nous n'avions faite qu'à la rivière aux Tourtes, est reprise depuis quinze jours, par le P. Choné, et tenue sur un meilleur pied. La mort providentielle de l'ancien chef, Joseph *La Peau de Chat*, malgré l'indigence dont il a doté les Sauvages par le honteux Traité du Sault Ste. Marie, nous laisse jouir d'une paix dont les charmes sont d'autant mieux sentit qu'on y était moins habitué jusqu'alors. L'archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs, deux fois tentée en vain, (on ne sait trop pourquoi,) vient d'être érigée définitivement aujourd'hui même, fête de l'Immaculée Conception, avec un succès qu'on n'eût osé se promettre, et l'empressement avec lequel on s'est fait inscrire, nous est un garant des bénédictions abondantes que le Cœur maternel de notre bien-aimée Patronne prépare à sa petite famille. Que dis-je? elle n'a pu voir s'écouler entièrement ce jour que notre dévotion lui conserve, sans nous faire goûter

l'expérience de ses faveurs. Ne voilà-t-il pas le chef protestant et son gendre, protestant comme lui, qui viennent de concert avec un apostât et un infidèle nous prier de les recevoir dans le véritable bercail de Jésus-Christ ? ajoutez à ces conquêtes une caiéchumène que j'instruis depuis quinze jours et que j'espère baptiser à Noël, car elle sait déjà le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, et retient très-bien les explications. C'est celle-là même dont je vous ai parlé précédemment, qui quitta en été son polygame de mari. Heureux divorce qui va lui procurer le bonheur d'être admise au festin des noces de l'agneau ! Enfin ce qui me semble mettre le comble aux espérances, c'est qu'une nouvelle carrière va s'ouvrir, une terre vierge, où, de mémoire d'homme, nulle *Robe-noire* n'a jamais paru, va être visitée et dilater avec joie ses entrailles pour recevoir la semence de l'Evangile après laquelle elle soupire. Le lac Nipigon, ainsi s'appelle cette terre promise. Le Nipigon que l'absence de l'un de nous, nous a empêché de visiter dans cette saison, ce que son éloignement nous avait fait regarder comme impossible à visiter pendant l'hiver va l'être cependant, s'il plait à Dieu, dans le cours de celui [illegible]cée. Hélas ! que ses 400 Sauvages ne sont-ils réunis ? quand même le Missionnaire dans sa tournée n'enverrait qu'une seule âme au ciel, devrait-il penser autrement que le Grand Xavier, et regarder ses fatigues comme trop payées ? Non, sans doute, me répondez-vous.—Mais quel sera l'homme élu de la Providence, qui le premier, au nom du maître du ciel, pénétrera dans ces contrées reculées de l'empire de Satan ?—Hélas ! je n'ose vous le nommer, car vous l'en connaissez trop indigne : c'est moi-même, mon révérend Père, moi qui vais aller, si Dieu m'est propice, sous les auspices et la protection du glorieux St. Joseph, patron des missions sauvages, et auquel je dois tant, comme vous savez, jeter les germes d'une nouvelle mission, qui lui sera consacrée, je l'espère ; moi, qui suis choisi pour porter le premier dans cette région désolée la bonne nouvelle du salut, le premier y faire couler le sang du Rédempteur sur l'autel du sacrifice, par le canal des Sacrements ! ! ! oh ! ne m'envierez-vous pas un si grand bonheur ! Remerciez-en Dieu pour moi, et priez-le par l'entremise de St. Joseph, de St. Fr. Régis, de St. Fr. Xavier, et des martyrs du Canada qu'il daigne faire de son inutile serviteur un instrument docile entre ses mains, et quelque peu propre à lui gagner des âmes pour la plus grande gloire de sa divine majesté.

Mais vous ne l'ignorez pas, *vœ soli !* Et que pourrai-je seul contre tant et de si puissants ennemis ? Au secours donc, au secours : *transiens adjuva nos*. Oui, venez-vous même, ou du moins, si Saint François Régis veux absolument vous retenir, dites lui de nous envoyer quelqu'un de ces actifs et fervents

méridionaux, ses compatriotes, qui vienne imprimer une nouvelle vie à nos froides contrées. Dites lui qu'un seul suffira pourvu qu'il apporte son esprit, et quelque peu de cette vertu miraculeuse qui s'échappe encore tous les jours de son tombeau. Dites lui tout cela, et ce que votre cœur vous suggérera de plus: Pourra-t-il vons refuser une si juste demande, à vous qu'il a choisi entre mille autres pour un de ses privilégiés successeurs.

Non, mon révérend Père, notre commun vœu ne sera pas rejeté, j'en ai la douce confiance. Un jour viendra et mon cœur en bondit d'allégresse, un jour viendra où nous verrons la gloire du très-haut éclater sur cette terre si longtemps maudite, et des prodiges se réaliser au milieu de ces déserts stériles. Et durant les siècles éternels nous en rendrons *grâce, honneur, louange et amour à l'Agneau qui nous a rachetés par son sang.*

En union de vos prières et de vos saints sacrifices, dans les saints cœurs de Jésus-Marie-Joseph, etc.

N. U. J. FRÉMIOT, S. J.
Missionnaire.

Post–Scriptum. — 14 *décembre.* — Avant que je puisse vous expédier cette lettre, Marie vient de nous donner une nouvelle preuve, qu'elle a pour agréable l'établissement de l'Archiconfrérie dans sa toute petite mission sauvage de l'Immaculée Conception.

Hier soir, samedi, s'envola au ciel, j'en ai la douce confiance, une jeune fille de vingt ans, que j'avais baptisée mardi dernier. C'est la fille d'un de ceux qui étaient venus la veille nous déclarer vouloir entrer dans le giron de l'Eglise. Il ne parlait qu'en son nom, car sa femme et ses enfants ne sont pas même baptisés, et jusqu'ici non guère d'envie de l'être. Cependant voyant sa cadette dangeureusement malade, et sans espoir de guérison, malgré les vaines simagrés de la jonglerie sauvage auxquelles il avait recours, il l'avait décidée à se faire chrétienne. La malade fut recommandée nommément aux prières de l'Archiconfrérie, le jour même de son établissement, lundi dernier. Le lendemain dans la matinée, étant allé l'instruire, je la trouvai sans connaissance, les yeux hagards et en proie à des mouvemens convulsifs. C'était l'effet d'un vomitif sauvage, qu'on avait eu l'imprudence de lui donner ce matin même, après qu'elle avait déjà perdu l'usage de la raison. A la fin cependant, les douleurs se calment, et l'épuisement la fait succomber au sommeil. Alors je lui fais mettre au cou la médaille miraculeuse qu'elle avait refusée de recevoir de ma main quatre jours auparavant, et que j'avais laissée à une jeune catholique, sa cousine, pour la lui donner en cas qu'elle changeât de dispositions. J'ai la ferme confiance que cette médaille sera pour elle un gage de salut, et que Marie, qu'on invoque jamais en vain, lui rendra assez de

connaissance pour recevoir le baptême. Néanmoins pour ne rien négliger tout ce qui peut assurer ce résultat naturellement incertain, je fais vœu, en quittant la malade, de dire une messe en l'honneur du très saint et immaculé Cœur de Marie, si elle peut recevoir le baptême en bon état. A midi, on vient me dire : " La malade a pleine connaissance ;" et, interrogée si elle veut prier : " C'est tout mon désir, a-t-elle répondu : hâtez-" vous d'aller chercher la *Robe-noire*." J'arrive donc et la trouve dans ces excellentes dispositions, après l'avoir instruite de l'essentiel, ce qui m'est d'autant plus facile qu'elle fréquentait notre église et savait presque les prières du chapelet, je lui administre le sacrement de la régénération. Elle répond à toutes les questions avec une grande présence d'esprit, mais avec un empressement plus marqué à cette dernière : " Marie, voulez-" vous être baptisée ?" Car Marie était le nom que je lui avait choisi, persuadé qu'étant redevable de la grâce du baptême au très-saint et immaculé Cœur de Marie, on ne pourrait lui donner un autre nom, sans ravir à cette Mère de miséricorde une gloire qui lui était due.

Après son baptême, je l'instruisis brièvement sur l'Eucharistie dont elle avait déjà entendu parler à l'Eglise ; et, sur le désir qu'elle me témoigna de recevoir le St. Viatique, je le lui apportai incontinent. C'est ainsi qu'elle fit sa première et dernière communion, avec cette robe toute brillante d'innocence, qu'elle avait reçue, l'instant auparavant, des mains du Père céleste l'adoptant pour sa fille chérie. Le lendemain, elle perdit connaissance assez longtemps, et lorsqu'elle fut revenue à elle, je lui donnai l'absolution sous condition, et lui administrai l'Extrême-Onction : elle avait toute sa présence d'esprit, il ne lui manquait que la parole. Je ne pouvais assez m'étonner de voir cette même personne, qui, moins de huit jours auparavant, m'avait refusé la médaille de Marie en se cachant le visage sous sa couverture, baiser aujourd'hui son crucifix avec une dévotion admirable, toutes les fois que je lui présentais, y fixer des regards de résignation et d'amour, et une fois, impatiente de le baiser plus souvent, le détacher elle-même de l'endroit où je l'avais suspendu pour le presser contre ses lèvres muettes, voulant ainsi traduire éloquemment par des signes les nouveaux sentiments de son cœur, que sa langue ne lui permettait plus d'articuler.

Le jour suivant, (c'était le vendredi,) je m'acquittai de mon vœu, en le faisant connaître aux Sauvages, et en les invitant à s'unir à moi pour remercier le Cœur Immaculé de Marie, et pour obtenir à la malade, ou une guérison miraculeuse, ou du moins l'innocence jusqu'au dernier soupir. Cette fois encore Marie nous exauça. Car, puis-je attribuer à autre chose qu'aux prières que nous lui adressâmes, la manière miraculeuse dont la malade

fut délivrée ce jour-là même d'un imminent danger? Voici le fait :

La mère de la malade, opiniâtre, s'il en fut, dans l'infidélité, avait réussi à déterminer son mari, tout résolu qu'il était de se faire catholique, à tenter encore une fois l'efficacité prétendue de la jonglerie sauvage. Mais, ô prodige! sa fille aînée, sœur de la malade, et jusqu'ici non moins entêté que la mère, avait compris qu'il n'y avait point d'alliance entre Jésus-Christ et Bélial, elle avait dit après le baptême de sa cadette : " C'en " est fait, il ne faut plus penser désormais pour elle *à la méde-* " *cine sauvage* ;" et aujourd'hui, sachant ce qui se tramait, elle s'était hâtée de me faire avertir en secret de me rendre à la maison. J'y vais sans penser à rien, sinon que la malade touche à son terme. J'entre sur les pas du jongleur du voisinage ; sa femme l'a déjà précédé ; un de ses fils le suit de près, puis un second ; alors je commence à me douter de quelque secret dessein, et après être resté un certain temps à prier au chevet de la malade, qui ne donne aucun signe de connaissance, je questionne, en sortant, le jongleur qui fait semblant de vouloir, lui aussi, se faire chrétien.—" Est-ce que tu viens pour traiter " la malade?"—"Oui."—" Elle est bien basse ; je pensequ'aucun " remède humain ne peut la guérir..... Que veux-tu lui faire? " veux-tu lui donner à boire quelque médecine?"—" Oui."— " Soit. Veux-tu lui faire quelqu'autre chose?"—" Qu'est-ce que " je ferais?"—" Eh, ce que font les Sauvages en pareil cas, " battre du tambour, etc."—" Non."—" Garde-toi bien de faire " quelque chose de tel, car je le saurais, et du reste cela ne " serait bon qu'à irriter le *Grand-Esprit* et à faire empirer l'état " de la malade."—Je ne sais si le père, qui gardait alors sa fille, avait entendu le précédent dialogue ; mais le fait est que, quand je fus parti, il ne voulut permettre au jongleur de rien faire.

Ce fut le lendemain que la marraine de notre malade m'apprit ces particularités, et je remerciai Marie d'avoir su veiller aussi sur l'innocence de son enfant. Elle se hâta de l'enlever de ce monde plein d'écueils. *Ne malitia mutare intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius.*

Mais je ne veux pas vous laisser ignorer un petit incident de la dernière visite que je lui fis, et qu'il me sera impossible d'oublier de si tôt. " Quelle est cette personne?" s'écria-t-elle subitement, les yeux fixés devant elle où rien n'apparaissait à nos regards. Puis, quelque instant après, elle agite les bras comme pour écarter quelqu'un. Dans ce moment, je prends de l'eau bénite et fais sur elle le signe de la croix. " Que tu me fais du " bien, dit-elle aussitôt, de me jeter ainsi de l'eau bénite."— Ceci fut d'autant plus remarquable qu'alors elle ne répondait plus, même par ce signe, à ce qu'on lui disait. Je profitai du fait pour faire remarquer aux assistants combien l'eau bénite

est utile aux malade et redoutable aux démons. Quelques heures après, la néophyte s'endormit doucement dans le cœur de sa divine Mère, comme tout porte à le croire ; non-seulement je ne pus être averti à temps ; mais les assistants eux-mêmes s'aperçurent à peine de sa mort. O trépas digne d'envie! *Puisse mon âme,* à son tour, *mourir de la mort des justes!* O ma chère fille en Jésus-Christ (Marie Okabekidassok)! puisses-tu, à mon heure dernière, me tendre une main propice, et me conduire à ce même bonheur dont le cœur de l'auguste Vierge t'a ouvert l'entrée par mes mains. Ainsi soit-il.

Adieu, mon révérend Père ; mais j'en reviens toujours à mon thème : *Transiens, adjuva nos.*

N. M. J. FRÉMIOT, S. J.,
Missionnaire.

ETAT des souscriptions pour l'Association de la Propagation de la Foi, pour le diocèse de Montréal, reçues par le Receveur-Général, depuis le 1er décembre 1850 jusqu'au 1er déc. 1851.

PAROISSES.	MONTANT.			PAROISSES.	MONTANT.		
	£	s.	d.		£	s.	d.
Montréal	273	16	4	St. Janvier	8	0	0
St. Pierre, faubourg de Québec	90	0	0	St. Valentin	7	19	5½
L'Assomption	69	18	5½	Ste. Scholastique	7	15	2½
St. Jacques de l'Ach.	37	12	2	Ste. Philomène	7	14	6
Laprairie	35	5	0	St. Constant	7	10	0
Boucherville	35	0	0	Pointe-Claire	7	4	0
Ste. Géneviève	33	11	7½	L'Acadie	6	18	11
St. Henri	30	6	5	Rivière des Prairies	6	14	8½
St. Vincent de Paul.	29	6	6	Longue-Pointe	6	8	5
Terrebonne	26	17	9½	La Congrégation de N.-D. de Montr.	6	5	3½
St. Aimé	26	9	0	St. Césaire	6	5	0
St. Clément	26	6	4½	Berthier	6	3	10½
St. Barthélemi	26	0	0	Les Cèdres	5	16	4
Sorel	25	0	0	Chambly	5	16	1½
Ste. Martine	25	0	0	St. George	5	15	2½
St. Timothée	23	18	0	Répentigny	5	12	7½
St. Martin	22	15	8	St. Benoit	5	12	6
St. Isidore	22	2	3	St. Jérôme	5	10	0
Belœil	21	5	0	Un particulier de Montréal	5	0	0
Ste. Rose	20	3	0½	St. Edouard	5	0	0
Contrecœur	19	17	4	Rigaud	4	14	0
Longueuil	18	13	11	Ste. Elisabeth	4	11	7
St. Denis	18	7	11½	Hôtel-Dieu, Montr.	4	11	0
St. Roch	18	1	10	Ile Bizard	4	10	5½
Lavaltrie	17	10	4½				

Etat des souscription pour l'Association de la Propagation de la Foi, pour le diocèse de Montréal, reçues par le Receveur-Général, etc.—(*Continuation*)

PAROISSES.	MONTANT. £	s.	d.	PAROISSES.	MONTANT. £	s.	d.
St. Sulpice..........	15	16	6	St. Paul................	4	9	1
Lanoraie..........	15	0	0	St. Simon..............	4	3	4
Sault au Récollet...	14	17	7½	St. Laurent............	4	0	0
Lachine...........	14	9	10	St. Hermas............	3	10	3
St. Hyacinthe......	14	0	4	Ste. Rosalie...........	3	10	0
St. Eustache.......	13	8	4½	Ste. Anne des P.......	3	8	7
Lac des 2 Montagnes	13	5	1	Eccl. du Sém. Montr.	3	3	3
Pointe aux Trembles	13	0	7½	Ste. Anne du Bout de			
Un particulier......	13	0	0	l'Isle..................	3	2	1
St. Rémi...........	12	10	0	Ste. Victoire..........	3	0	0
N.-D. des Anges...	12	7	8	Ste. Mélanie..........	3	0	0
Ste. Marie.........	12	6	8	Sém. St. Hyacinthe..	2	15	6
Couv. de Longueuil.	12	0	0	St. Lin................	2	12	6
St. Jean Dorchester.	11	10	0	St. Athanase..........	2	9	4
St. Ours...........	11	2	3	Ste. Marthe...........	1	6	3
St. François de Sales	10	8	2½	St. Mathias...........	1	5	0
St. Jean-Baptiste...	10	7	7½	St. Marc...............	1	1	8
St. Hugues........	10	0	0	Constitut du père			
Côteau du Lac.....	9	10	0	Beaudry	1	0	0
Verchères..........	9	6	10	St. Félix...............	1	0	0
La Présentation......	9	0	0	Un particulier de St.	1	0	0
Chateauguay..........	8	10	4	Eustache............			5
Ste. Thérèse..........	8	8	3	St. Charles............	0	13	
St. Cuthbert..........	8	5	0	St. Bernard...........	0	12	6
L'Industrie............	8	4	4½	Ile Perrot.............	0	11	3

DÉPENSES.

Maintenant voici comme a été dépensé l'argent de cette même année :

	£	s.	d.
Pour honoraires des missionn. de ce diocèse	£386	0	0
Pour Témiskaming et autres missions	130	15	0
Pour Stanstead	132	16	2
Stukely	30	7	6
Milton	15	0	0
Farnham	18	0	0
St. Gabriel	12	5	0
Roxton	55	10	6
Dunham	13	15	8
Ste. Alphonse	25	10	6
Sherrington	13	7	1
Godmanchester	25	0	0
Rawdon	4	10	0
Ste. Adèle	13	0	0
St. Calixte	7	10	7
Ste. Julienne	35	4	10
Pour impression, frais de poste, voyage et transport des Annales de France, ornemens, vases sacrés et autres objets de p é é fournis aux missions étrangères	£262	0	0
Aux Sœurs de la Providence pour effets faits et fournis aux différentes missions	25	6	4½
A S. G. Monseigneur de Montréal pour différentes bonnes œuvres qui ont rapport aux missions de ce pays	277	9	2½

	£	s.	d.
La dépense de la Propagation de la Foi pour l'an 1851 a été de	£1484	7	10
La recette totale de la Propagation de la Foi pour la dite année avec l'excédant de l'an dernier est de	1484	4	2
La dépense pour la dite année excède donc la recette de		3	8

